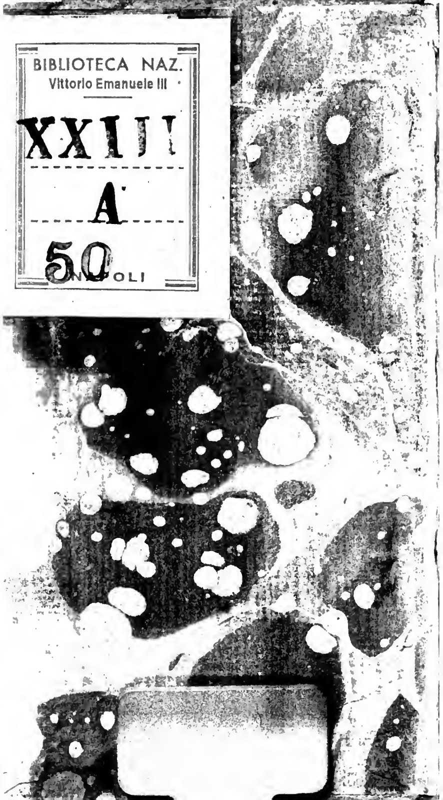



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
A
50
NAPOLI



XXIII XXIII
a a
19 50

ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU.

TOME TROISIEME.

ŒUVRES

DE

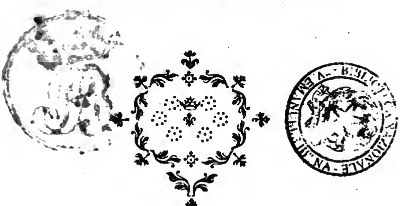
J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée, & augmentée de plusieurs morceaux qui n'avoient point encore paru.

TOME TROISIEME.





A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.

M. DCC. LXXIII.

J. J. ROUSSEAU

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALEMBERT,

De l'Académie Françoise, &c. &c. &c.

Sur ſon article GENEVE,

*Dans le VII*e. *volume de l'*ENCYCLOPÉDIE,

ET particuliérement ſur le projet d'établir un théâtre de Comédie en cette Ville.

Dii meliora piis, erroremque hoſtibus illum.

PRÉFACE

J'Ai tort, si j'ai pris en cette occasion la plume sans nécessité. Il ne peut m'être ni avantageux, ni agréable de m'attaquer à M. d'Alembert. Je considere sa personne: j'admire ses talents: j'aime ses ouvrages: je suis sensible au bien qu'il a dit de mon pays: honoré moi-même de ses éloges, un juste retour d'honnêteté m'oblige à toutes sortes d'égards envers lui; mais les égards ne l'emportent sur les devoirs, que pour ceux dont toute la morale consiste en apparences. Justice & vérité, voilà les premiers devoirs de l'homme. Humanité, patrie, voilà ses premieres affections. Toutes les fois que des ménagements particuliers lui font changer cet ordre, il est coupable. Puis-je l'être en faisant ce que j'ai dû? Pour me répondre, il faut avoir une patrie à servir, & plus d'amour pour ses devoirs que de crainte de déplaire aux hommes.

Comme tout le monde n'a pas sous les yeux l'Encyclopédie, je vais transcrire ici de l'article *Geneve*, le passage qui m'a mis la plume à la

main. Il auroit dû l'en faire tomber, si j'aspirois à l'honneur de bien écrire; mais j'ose en rechercher un autre, dans lequel je ne crains la concourrence de personne. En lisant ce passage isolé, plus d'un lecteur sera surpris du zele qui l'a pu dicter : en le lisant dans son article, on trouvera que la comédie qui n'est pas à Geneve, & qui pourroit y être, tient la huitieme partie de la place qu'occupent les choses qui y sont.

« On ne souffre point de comédie à Geneve : » ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles » en eux mêmes; mais on craint, dit-on, le » goût de parure, de dissipation & de libertinage, que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne seroit-» il pas possible de remédier à cet inconvénient » par des loix séveres & bien exécutées sur » la conduite des comédiens? Par ce moyen » Geneve auroit des spectacles & des mœurs, » & jouiroit de l'avantage des uns & des autres; les représentations théâtrales formeroient le goût des citoyens, & leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de » sentiment qu'il est très-difficile d'acquérir

» ſans ce ſecours ; la littérature en profiteroit
» ſans que le libertinage fît des progrès, &
» Geneve réuniroit la ſageſſe de Lacédémone à
» la politeſſe d'Athenes. Une autre conſi-
» dération, digne d'une république ſi ſage &
» ſi éclairée, devroit peut-être l'engager à
» permettre les ſpectacles. Le préjugé barbare
» contre la profeſſion de comédien, l'eſpece
» d'aviliſſement où nous avons mis ces hom-
» mes ſi néceſſaires au progrès & au ſoutien
» des arts, eſt certainement une des princi-
» pales cauſes qui contribuent au déréglement
» que nous leur reprochons ; ils cherchent à
» ſe dédommager par les plaiſirs, de l'eſtime
» que leur état ne peut obtenir. Parmi nous,
» un comédien qui a des mœurs eſt double-
» ment reſpectable ; mais à peine lui en ſait-
» on gré. Le traitant qui inſulte à l'indigence
» publique, & qui s'en nourrit, le courtiſan
» qui rampe & qui ne paie point ſes dettes :
» voilà l'eſpece d'hommes que nous honorons
» le plus. Si les comédiens étoient non-ſeule-
» ment ſoufferts à Geneve, mais contenus
» d'abord par des réglements ſages, protégés
» enſuite, & même conſidérés dès qu'ils en

» seroient dignes, enfin absolument placés sur
» la même ligne que les autres citoyens, cette
» ville auroit bientôt l'avantage de posséder
» ce qu'on croit si rare, & qui ne l'est que par
» notre faute une troupe de comédiens estima-
» bles. Ajoutons que cette troupe deviendroit
» bientôt la meilleure de l'Europe: plusieurs
» personnes, pleines de goût & de dispositions
» pour le théâtre, & qui craignent de se dés-
» honorer parmi nous en s'y livrant, accour-
» roient à Geneve, pour cultiver non seule-
» ment sans honte, mais même avec estime
» un talent si agreable & si peu commun. Le
» séjour de cette ville, que bien des François
» regardent comme triste par la privation des
» spectacles, deviendroit alors le séjour des
» plaisirs honnêtes, comme il est celui de la
» philosophie & de la liberté; & les étrangers
» ne seroient plus surpris de voir que dans
» une ville où les spectacles décens & réguliers
» sont défendus, on permette des farces grof-
» sieres & sans esprit, aussi contraires au bon
» goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas
» tout: peu à peu l'exemple des comédiens de
» Geneve, la régularité de leur conduite, &

» la considération dont elle les feroit jouir, » serviroient de modele aux comédiens des » autres nations, & de leçon à ceux qui les » ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur & » même d'inconséquence. On ne les verroit pas » d'un côté pensionné par le gouvernement, » & de l'autre un objet d'anathême : nos prê- » tres perdroient l'habitude de les excommu- » nier, & nos bourgeois de les regarder avec » mépris ; & une petite république auroit la » gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, » plus important, peut être, qu'on ne pense. »

Voilà certainement le tableau le plus agréable & le plus séduisant qu'on pût nous offrir ; mais voilà en même temps le plus dangereux conseil qu'on pût nous donner. Du moins, tel est mon sentiment, & mes raisons sont dans cet écrit. Avec quelle avidité la jeunesse de Geneve, entraînée par une autorité d'un si grand poids, ne se livrera-t-elle point à des idées auxquelles elle n'a déjà que trop de penchant ? Combien, depuis la publication de ce volume, de jeunes Genevois, d'ailleurs bons citoyens, n'attendent-ils que le moment de favoriser l'établissement d'un théâtre, croyans

rendre un ſervice à la patrie & preſque au genre humain ? Voilà le ſujet de mes alarmes, voilà le mal que je voudrois prévenir. Je rends juſtice aux intentions de M. d'Alembert, j'eſpere qu'il voudra bien la rendre aux miennes : je n'ai pas plus d'envie de lui déplaire que lui de nous nuire. Mais enfin, quand je me tromperois, ne dois-je pas agir, parler, ſelon ma conſcience & mes lumieres ? Ai-je dû me taire ? L'ai-je pu, ſans trahir mon devoir & ma patrie ?

Pour avoir droit de garder le ſilence en cette occaſion, il faudroit que je n'euſſe jamais pris la plume ſur des ſujets moins néceſſaires. Douce obſcurité, qui fis trente ans mon bonheur, il faudroit avoir toujours ſu t'aimer; il faudroit qu'on ignorât que j'ai eu quelques liaiſons avec les éditeurs de l'Encyclopédie, que j'ai fourni quelques articles à l'ouvrage, que mon nom ſe trouve avec ceux des auteurs ; il faudroit que mon zele pour mon pays fût moins connu, qu'on ſuppoſât que l'article *Geneve* m'eût échappé, ou qu'on ne pût inférer de mon ſilence que j'adhere à ce qu'il contient. Rien de tout cela ne pouvant être,

il faut donc parler, il faut que je désavoue ce que je n'approuve point, afin qu'on ne m'impute pas d'autres sentiments que les miens. Mes compatriotes n'ont pas besoin de mes conseils, je le sais bien ; mais moi, j'ai besoin de m'honorer, en montrant que je pense comme eux sur nos maximes.

Je n'ignore pas combien cet écrit, si loin de ce qu'il devroit être, est loin même de ce que j'aurois pu faire en de plus heureux jours. Tant de choses ont concouru à le mettre au dessous du médiocre où je pouvois autrefois atteindre, que je m'étonne qu'il ne soit pas pire encore. J'écrivois pour ma patrie : s'il étoit vrai que le zele tînt lieu de talent, j'aurois fait mieux que jamais ; mais j'ai vu ce qu'il falloit faire, & n'ai pu l'exécuter. J'ai dit froidement la vérité : qui est-ce qui se soucie d'elle ? triste recommandation pour un livre ! Pour être utile il faut être agréable, & ma plume a perdu cet art-là. Tel me disputera malignement cette perte. Soit : cependant je me sens déchu, & l'on ne tombe pas au dessous de rien.

Premiérement, il ne s'agit plus ici d'un vain

babil de philoſophie, mais d'une vérité de pratique importante à tout un peuple. Il ne s'agit plus de parler au petit nombre, mais au public; ni de faire penſer les autres, mais d'expliquer nettement ma penſée. Il a donc fallu changer de ſtyle: pour me faire mieux entendre à tout le monde, j'ai dit moins de choſes en plus de mots; & voulant être clair & ſimple, je me ſuis trouvé lâche & diffus.

Je comptois d'abord ſur une feuille ou deux d'impreſſion tout au plus: j'ai commencé à la hâte, & mon ſujet s'étendant ſous ma plume, je l'ai laiſſé aller ſans contrainte. J'étois malade & triſte, & quoique j'euſſe grand beſoin de diſtraction, je me ſentois ſi peu en état de penſer & d'écrire, que, ſi l'idée d'un devoir à remplir ne m'eût ſoutenu, j'aurois jeté cent fois mon papier au feu. J'en ſuis devenu moins ſévere à moi-même. J'ai cherché dans mon travail quelque amuſement qui me le fît ſupporter. Je me ſuis jeté dans toutes les digreſſions qui ſe ſont préſentées, ſans prévoir combien, pour ſoulager mon ennui, j'en préparois peut-être au lecteur.

Le goût, le choix, la correction, ne ſau-

roient se trouver dans cet ouvrage. Vivant seul, je n'ai pu le montrer à personne. J'avois un Aristarque sévere & judicieux, je ne l'ai plus, je n'en veux plus (*); mais je le regretterai sans cesse, & il manque bien plus encore à mon cœur qu'à mes écrits.

La solitude calme l'ame, & appaise les passions que le désordre du monde a fait naître. Loin des vices qui nous irritent, on en parle avec moins d'indignation; loin des maux qui nous touchent, le cœur en est moins ému. Depuis que je ne vois plus les hommes, j'ai presque cessé de haïr les méchans. D'ailleurs, le mal qu'ils m'ont fait à moi-même m'ôte le droit d'en dire d'eux. Il faut désormais que je leur pardonne pour ne leur pas ressembler. Sans y songer, je substituerois l'amour de la vengeance à celui de la justice; il vaut mieux tout oublier. J'espere qu'on ne me trouvera

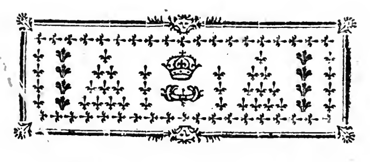
(*) Ad amicum etsi produxeris gladium, non desperes; est enim regressus ad amicum. Si aperueris os triste, non timeas; est enim concordatio: excepto convitio, & improperio, & superbiâ, & mysterii revelatione, & plagâ dolosâ. In his omnibus effugiet amicus. *Ecclesiastic.* XXII. 26. 27.

plus cette âpreté qu'on me reprochoit, mais qui me faiſoit lire ; je conſens d'être moins lu, pourvu que je vive en paix.

A ces raiſons, il s'en joint une autre plus cruelle & que je voudrois en vain diſſimuler; le public ne la ſentiroit que trop malgré moi. Si dans les eſſais ſortis de ma plume, ce papier eſt encore au deſſous des autres, c'eſt moins la faute des circonſtances que la mienne : c'eſt que je ſuis au deſſous de moi-même. Les maux du corps épuiſe l'ame : à force de ſouffrir, elle perd ſon reſſort. Un inſtant de fermentation paſſagere produiſit en moi quelque lueur de talent; il s'eſt montré tard, il s'eſt éteint de bonne heure. En reprenant mon état naturel, je ſuis rentré dans le néant. Je n'eus qu'un moment, il eſt paſſé ; j'ai la honte de me ſurvivre. Lecteur, ſi vous recevez ce dernier ouvrage avec indulgence, vous accueillerez mon ombre : car pour moi, je ne ſuis plus.

A MONTMORENCY, le 20 mars 1758.

J. J. ROUSSEAU.



J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE,

A M. D'ALAMBERT.

J'AI lu, Monsieur, avec plaisir votre article, GENEVE, dans le septieme Volume de l'*Encyclopédie*. En le relisant avec plus de plaisir encore, il m'a fourni quelques réflexions que j'ai cru pouvoir offrir, sous vos auspices, au public & à mes Concitoyens. Il y a beaucoup à louer dans cet article; mais si les éloges dont vous honorez ma Patrie m'ôtent le droit de vous en rendre, ma sincérité parlera pour moi; n'être pas de votre avis sur quelques points, c'est assez m'expliquer sur les autres.

Je commencerai par celui que j'ai le plus de répugnance à traiter, dont l'examen me convient le moins, mais sur lequel, par la raison que je viens de dire, le silence ne m'est pas permis. C'est le jugement que vous portez de la doctrine de nos Ministres en matiere de foi. Vous avez fait de ce corps respectable un éloge très-beau, très-vrai,

très propre à eux ſeuls dans tous les Clergés du monde, & qu'augmente encore la conſideration qu'ils vous ont temoigné, en montrant qu'ils aiment la Philoſophie, & ne craignent pas l'œil du Philoſophe. Mais, Monſieur, quand on veut honorer les gens, il faut que ce ſoit à leur maniere & non pas à la nôtre, de peur qu'ils ne s'offenſent avec raiſon des louanges nuiſibles, qui, pour être données à bonne intention, n'en bleſſent pas moins l'etat, l'intérêt, les opinions, ou les préjugés de ceux qui en ſont l'objet. Ignorez-vous que tout nom de Secte eſt toujours odieux, & que de pareilles imputations, rarement ſans conſéquence pour des Laïques, ne le ſont jamais pour des Théologiens ?

Vous me direz qu'il eſt queſtion de faits & non de louanges, & que le Philoſophe a plus d'égard à la vérité qu'aux hommes : mais cette prétendue vérité n'eſt pas ſi claire, ni ſi indifférente, que vous ſoyez en droit de l'avancer ſans de bonnes autorités, & je ne vois pas où l'on en peut prendre pour prouver que les ſentimens qu'un corps profeſſe & ſur leſquels il ſe conduit, ne ſont pas les ſiens. Vous me direz encore que vous n'attribuez point à tout le corps eccléſiaſtique, les ſentimens dont vous parlez ; mais vous les attribuez à pluſieurs, & pluſieurs dans un petit nombre ſont toujours une ſi grande partie que le tout doit s'en reſſentir.

Pluſieurs Paſteurs de Geneve n'ont, ſelon vous, qu'un Socinianiſme parfait. Voilà ce que vous déclarez hautement, à la face de l'Europe. J'oſe vous demander comment vous l'avez appris ? Ce ne peut être que par vos propres conjectures, ou par le témoignage d'autrui, ou ſur l'aveu des Paſteurs en queſtion.

Or dans les matieres de pur dogme & qui ne tiennent point à la morale, comment peut-on juger de la foi d'autrui par conjecture? Comment peut-on même en juger ſur la declaration d'un tiers, contre celle de la perſonne intereſſée? Qui ſait mieux que moi ce que je crois ou ne crois pas, & à qui doit-on s'en rapporter là-deſſus plutôt qu'à moi-même? Qu'après avoir tiré des diſcours ou des écrits d'un honnête homme, des conſéquences ſophiſtiques & deſavouées, un Prêtre acharné pourſuive l'Auteur ſur ces conſéquences, le Prêtre fait ſon métier & n'étonne perſonne: mais devons-nous honorer les gens de bien comme un fourbe les perſécute; & le Philoſophe imitera-t-il des raiſonnemens captieux dont il fut ſi ſouvent la victime?

Il reſteroit donc à penſer, ſur ceux de nos Paſteurs que vous prétendez être Sociniens parfaits & rejeter les peines éternelles, qu'ils vous ont confié là-deſſus leurs ſentimens particuliers: mais ſi c'étoit en effet leur ſentiment, & qu'ils vous l'euſſent confié, ſans doute ils vous l'auroient dit en ſecret, dans l'honnête & libre épanchement d'un commerce philoſophique; ils l'auroient dit au Philoſophe, & non pas à l'Auteur. Ils n'en ont donc rien fait, & ma preuve eſt ſans réplique; c'eſt que vous l'avez publié.

Je ne prétends point pour cela juger ni blâmer la doctrine que vous leur imputez; je dis ſeulement qu'on n'a nul droit de la leur imputer, à moins qu'ils ne la reconnoiſſent, & j'ajoute qu'elle ne reſſemble en rien à celle dont ils nous inſtruiſent. Je ne ſais ce que c'eſt que le Socinianiſme, ainſi je n'en puis parler ni en bien ni en mal; & même ſur quelques notions confuſes de cette ſecte & de

son fondateur, je me sens plus d'éloignement que de goût pour elle : mais, en général, je suis l'ami de toute Religion paisible, où l'on sert l'Etre éternel selon la raison qu'il nous a donné. Quand un homme ne peut croire ce qu'il trouve absurde, ce n'est pas sa faute, c'est celle de sa raison (a); &

(a) Je crois voir un principe qui, bien démontré comme il pourroit l'être, arracheroit à l'instant les armes des mains à l'intolerant & au superstitieux, & calmeroit cette fureur de faire des proselytes qui semblent animer les incrédules. C'est que la raison humaine n'a pas de mesure commune bien déterminée, & qu'il est injuste à tout homme de donner la sienne pour regle à celle des autres.

Supposons de la bonne foi, sans laquelle toute dispute n'est que du caquet. Jusqu'à certain point il y a des principes communs, une évidence commune, & de plus, chacun a sa propre raison qui le détermine; ainsi ce sentiment ne mene point au Scepticisme; mais aussi les bornes générales de la raison n'étant point fixées, & nul n'ayant inspection sur celle d'autrui, voilà tout d'un coup le fier dogmatique arrêté. Si jamais on pouvoit établir la paix où regnent l'intérêt, l'orgueil & l'opinion, c'est par-là qu'on termineroit à la fin les dissentions des Prêtres & des Philosophes. Mais peut-être ne seroit-ce pas le compte ni des uns ni des autres : il n'y auroit plus ni persecutions ni disputes; les premiers n'auroient personne à tourmenter; les seconds, personne à convaincre : autant vaudroit quitter le métier.

Si l'on me demandoit là-dessus pourquoi donc je dispute moi-même? Je répondrois que je parle au plus grand nombre, que j'expose des vérités de pratique, que je me fonde sur l'expérience, que je remplis mon devoir, & qu'après avoir dit ce que je pense, je ne trouve point mauvais qu'on ne soit pas de mon avis.

comment concevrai-je que Dieu le puniſſe de ne s'être pas fait un entendement (*b*) contraire à celui

---

(*b*) Il faut ſe reſſouvenir que j'ai à répondre à un Auteur qui n'eſt pas Proteſtant ; & je crois lui répondre en effet, en montrant que ce qu'il accuſe nos Miniſtres de faire dans notre Religion, s'y feroit inutilement, & ſe fait néceſſairement dans pluſieurs autres, ſans qu'on y ſonge.

Le monde intellectuel, ſans en excepter la Géométrie, eſt plein de vérités incompréhenſibles, & pourtant inconteſtables : parce que la raiſon qui les démontre exiſtantes, ne peut les toucher, pour ainſi dire, à travers les bornes qui l'arrêtent, mais ſeulement les appercevoir. Tel eſt le dogme de l'exiſtence de Dieu ; tels ſont les myſteres admis dans les Communions Proteſtantes. Les myſteres qui heurtent la raiſon, pour me ſervir des termes de M. d'Alambert, ſont toute autre choſe. Leur contradiction même les fait rentrer dans ſes bornes ; elle a toutes les priſes imaginables pour ſentir qu'ils n'exiſtent pas : car bien qu'on ne puiſſe voir une choſe abſurde, rien n'eſt ſi clair que l'abſurdité. Voilà ce qui arrive, lorſqu'on ſoutient à la fois deux propoſitions contradictoires. Si vous me dites qu'un eſpace d'un pouce eſt auſſi un eſpace d'un pied, vous ne dites point du tout une choſe myſtérieuſe, obſcure, incomprehenſible ; vous dites au contraire, une abſurdité lumineuſe & palpable, une choſe évidemment fauſſe. De quelque genre que ſoient les démonſtrations qui l'établiſſent, elles ne ſauroient l'emporter ſur celle qui la détruit, parce qu'elle eſt tirée immédiatement des notions primitives qui ſervent de baſe à toute certitude humaine. Autrement la raiſon, dépoſant contre elle-même, nous forçeroit à la récuſer ; & loin de nous faire croire ceci ou cela, elle nous empêcheroit de plus rien croire, attendu que tout principe de foi

qu'il a reçu de lui ? Si un Docteur venoit m'ordonner de la part de Dieu, de croire que la partie est plus grande que le tout, que pourrois-je penser en moi-même, sinon que cet homme vient m'ordonner d'être fou ? Sans doute l'Orthodoxe, qui ne voit nulle absurdité dans les mysteres, est obligé de les croire; mais si le Socinien y en trouve, qu'a-t-on à lui dire ? Lui prouvera-t-on qu'il n'y en a pas ? Il commencera, lui, par vous prouver que c'est une absurdité de raisonner sur ce qu'on ne sauroit entendre. Que faire donc ? Le laisser en repos.

Je ne suis pas plus scandalisé que ceux qui servent un Dieu clément, rejettent l'éternité des peines, s'ils la trouvent incompatible avec sa justice. Qu'en pareil cas ils interpretent de leur mieux les passages contraires à leur opinion, plutôt que de l'abandonner, que peuvent-ils faire autre chose ? Nul n'est plus pénétré que moi d'amour & de respect pour le plus sublime de tous les Livres; il me console & m'instruit tous les jours, quand les autres ne m'inspirent plus que du dégoût. Mais je soutiens que si l'Ecriture elle-même nous donnoit de Dieu quelque idée indigne de lui, il faudroit la rejeter en cela, comme vous rejetez en Géométrie les démonstrations qui menent à des conclusions absurdes : car de quelque authenticité que puisse être le texte sacré, il est encore plus croyable que la Bible soit altérée, que Dieu injuste ou malfaisant.

---

seroit détruit. Tout homme, de quelque religion qu'il soit, qui dit croire à de pareils mysteres, en impose donc, ou ne sait ce qu'il dit.

Voilà, Monsieur, les raisons qui m'empêcheroient de blâmer ces sentimens dans d'équitables & moderes Théologiens, qui de leur propre doctrine apprendroient à ne forcer personne à l'adopter. Je dirai plus; des manieres de penser si convenables à une créature raisonnable & foible, si dignes d'un Créateur juste & miséricordieux, me paroissent préférables a cet assentiment stupide qui fait de l'homme une bête, & à cette barbare intolérance qui se plait à tourmenter dès cette vie ceux qu'elle destine aux tourmens éternels dans l'autre. En ce sens, je vous remercie pour ma Patrie de l'esprit de Philosophie & d'humanité que vous reconnoissez dans son Clergé, & de la justice que vous aimez à lui rendre; je suis d'accord avec vous sur ce point. Mais pour être Philosophes & tolarans (c), il ne s'ensuit pas que ses membres soient hérétiques. Dans le nom de parti que vous leur donnez, dans les dogmes que vous dites être les leurs, je ne puis ni vous approuver, ni vous suivre. Quoiqu'un tel systême n'ait rien, peut-être, que d'honorable à ceux qui l'adoptent, je me garderai de l'attribuer à mes Pasteurs qui ne l'ont pas adopté; de peur que l'é-

(c) Sur la tolérance chrétienne, on peut consulter le chapitre qui porte ce titre, dans l'onzieme livre de la Doctrine Chrétienne de M. le Professeur Vernet. On y verra par quelles raisons l'Eglise doit apporter encore plus de ménagement & de circonspection dans la censure des erreurs sur la foi, que dans celle des fautes contre les mœurs, & comment s'allient dans les regles de cette censure la douceur du Chrétien, la raison du sage, & le zele du Pasteur.

loge que j'en pourrois faire ne fournit à d'autres le sujet d'une accusation très-grave, & ne nuisit à ceux que j'aurois prétendu louer. Pourquoi me chargerois je de la profession de foi d'autrui? N'ai-je pas trop appris à craindre ces imputations téméraires? Combien de gens se sont chargés de la mienne en m'accusant de manquer de Religion, qui surement ont fort mal lu dans mon cœur? Je ne les taxerai point d'en manquer eux-mêmes: car un des devoirs qu'elle m'impose, est de respecter les secrets des consciences. Monsieur, jugeons les actions des hommes, & laissons Dieu juger de leur foi.

En voilà trop, peut-être, sur un point dont l'examen ne m'appartient pas, & n'est pas aussi le sujet de cette Lettre. Les Ministres de Geneve n'ont pas besoin de la plume d'autrui pour se défendre (*d*); ce n'est pas la mienne qu'ils choisiroient

---

(*d*) C'est ce qu'ils viennent de faire, à ce qu'on m'écrit, par une déclaration publique. Elle ne m'est point parvenue dans ma retraite: mais j'apprends que le public l'a reçue avec applaudissement. Ainsi, non seulement je jouis du plaisir de leur avoir le premier rendu l'honneur qu'ils méritent, mais de celui d'entendre mon jugement unanimement confirmé. Je sens bien que cette déclaration rend le début de ma Lettre entierement superflu, & le rendroit peut-être indiscret dans tout autre cas; mais étant sur le point de le supprimer, j'ai vu que parlant du même article qui y a donné lieu, la même raison subsistoit encore, & qu'on pourroit toujours prendre mon silence pour une espece de consentement. Je laisse donc ces réflexions d'autant plus volontiers, que si elles viennent hors

pour cela, & de pareilles discussions sont trop loin de mon inclination pour que je m'y livre avec plaisir; mais ayant à parler du même article, où vous leur attribuez des opinions que nous ne leur connoissons point, me taire sur cette assertion, c'étoit y paroître adhérer, & c'est ce que je suis fort éloigné de faire. Sensible au bonheur que nous avons de posséder un corps de Théologiens Philosophes & pacifiques, ou plutôt un corps d'Officiers de Morale (*e*) & de Ministres de la vertu, je ne vois naître qu'avec effroi toute occasion pour eux de se rabaisser jusqu'à n'être plus que des gens d'Eglise. Il nous importe de les conserver tels qu'ils sont. Il nous importe qu'ils jouissent eux-mêmes de la paix qu'ils nous font aimer, & que d'odieuses disputes de Théologie ne troublent plus leur repos ni le nôtre. Il nous importe enfin, d'apprendre toujours par leurs leçons & par leur exemple, que la douceur & l'humanité sont aussi les vertus du Chretien.

Je me hâte de passer à une discussion moins grave & moins sérieuse, mais qui nous intéresse encore assez pour mériter nos réflexions, & dans laquelle j'entrerai plus volontiers, comme étant un peu plus de ma compétence; c'est celle du projet d'e-

---

de propos sur une affaire heureusement terminée, elles ne contiennent en général rien que d'honorable à l'Eglise de Geneve, & que d'utile aux hommes un tout pays.

(*e*) C'est ainsi que l'Abbé de S. Pierre appelloit toujours les Ecclesiastiques; soit pour dire ce qu'ils sont en effet; soit pour exprimer ce qu'ils devroient être.

tablir un Théâtre de Comédie à Geneve. Je n'exposerai point ici mes conjectures sur les motifs qui vous ont pu porter à nous proposer un établissement si contraire à nos maximes. Quelles que soient vos raisons, il ne s'agit pour moi que des nôtres, & tout ce que je me permettrai de dire à votre égard, c'est que vous serez surement le premier Philosophe (*f*), qui jamais ait excité un peuple libre ; une petite ville, & un état pauvre, à se charger d'un spectacle public.

Que de questions je trouve à discuter dans celle que vous semblez résoudre ! Si les spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes ? S'ils peuvent s'allier avec les mœurs ? Si l'austerité républicaine les peut comporter ? S'il faut les souffrir dans une petite ville ? Si la profession de Comédien peut être honnête ? Si les Comédiennes peuvent être aussi sages que d'autres femmes ? Si de bonnes loix suffisent pour réprimer les abus ? Si ces loix peuvent être bien observées ? &c. Tout est problême encore sur les vrais effets du Théâtre, parce que les disputes qu'il occasionne ne partageant que les Gens d'Eglise & les Gens du monde, chacun ne l'envisage que par ses préjugés. Voilà, Monsieur, des recherches qui ne seroient pas indignes de votre

---

(*f*) De deux célebres Historiens, tous deux Philosophes, tous deux chers à M. d'Alambert, le moderne seroit de son avis peut-être ; mais Tacite qu'il aime, qu'il médite, qu'il daigne traduire, le grave Tacite qu'il cite si volontiers, & qu'à l'obscurité près il imite si bien quelquefois, en eût-il été de même ?

plume. Pour moi, ſans croire y ſuppléer, je me contenterai de chercher dans cet eſſai les éclairciſſemens que vous nous avez rendus néceſſaires ; vous priant de conſidérer qu'en diſant mon avis à votre exemple, je remplis un devoir envers ma Patrie, & qu'au moins, ſi je me trompe dans mon ſentiment, cette erreur ne peut nuire à perſonne.

Au premier coup d'œil jeté ſur ces inſtitutions, je vois d'abord qu'un Spectacle eſt un amuſement, & s'il eſt vrai qu'il faille des amuſemens à l'homme, vous conviendrez au moins qu'ils ne ſont permis qu'autant qu'ils ſont néceſſaires, & que tout amuſement inutile eſt un mal pour un Etre dont la vie eſt ſi courte & le temps ſi précieux. L'état d'homme a ſes plaiſirs, qui dérivent de ſa nature, & naiſſent de ſes travaux, de ſes rapports, de ſes beſoins ; & ces plaiſirs, d'autant plus doux que celui qui les goûte a l'ame plus ſaine, rendent quiconque en ſait jouir peu ſenſible à tous les autres. Un Pere, un Fils, un Mari, un Citoyen, ont des devoirs ſi chers à remplir ; qu'ils ne leur laiſſent rien à dérober à l'ennui. Le bon emploi du temps rend le temps plus précieux encore, & mieux on le met à profit, moins on en ſait trouver à perdre. Auſſi voit-on conſtamment que l'habitude du travail rend l'inaction inſupportable, & qu'une bonne conſcience éteint le goût des plaiſirs frivoles : mais c'eſt le mécontentement de ſoi-même, c'eſt le poids de l'oiſiveté, c'eſt l'oubli des goûts ſimples & naturels, qui rendent ſi néceſſaire un amuſement étranger. Je n'aime point qu'on ait beſoin d'attacher inceſſamment ſon cœur ſur la Scene, comme s'il étoit mal à ſon aiſe au-dedans de nous. La nature même a dicté la réponſe de ce Bar-

bare (*g*) à qui l'on vantoit les magnificences du Cirque & des jeux établis à Rome. Les Romains, demanda ce bon homme, n'ont-ils ni femmes, ni enfans? Le Barbare avoit raison. L'on croit s'assembler au Spectacle, & c'est là que chacun s'isole; c'est là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans. Mais j'aurois dû sentir que ce langage n'est plus de saison dans notre siecle. Tâchons d'en prendre un qui soit mieux entendu.

Demander si les Spectacles sont bons ou mauvais en eux-mêmes, c'est faire une question trop vague; c'est examiner un rapport avant que d'avoir fixé les termes. Les Spectacles sont faits pour le peuple, & ce n'est que par leurs effets sur lui, qu'on peut déterminer leur qualités absolues.

Il peut y avoir des spectacles d'une infinité d'especes (*h*); il y a de peuple à peuple une prodigieuse

---

(*g*) Chrysost. in Matth. Homel. 38.

(*h*) " Il peut y avoir des spectacles blâmables en
„ eux-mêmes comme ceux qui sont inhumains, ou
„ indécens & licentieux: tels étoient quelques-uns
„ des spectacles parmi les payens. Mais il en est
„ aussi d'indifferens en eux-mêmes qui ne devien-
„ nent mauvais que par l'abus qu'on en fait; par
„ exemple, les pieces de Théâtre n'ont rien de
„ mauvais entant qu'on y trouve une peinture des
„ caracteres & des actions des hommes, où l'on
„ pourroit même donner des leçons utiles & agrea-
„ bles pour toutes les conditions; mais si l'on y
„ débite une morale relâchee, si les personnes qui
„ exercent cette profession, menent une vie licen-
„ tieuse & servent à corrompre les autres, si de

diversité des mœurs, de tempéramens, de caracteres. L'homme est un, je l'avoue; mais l'homme modifié par les religions, par les gouvernemens, par les loix, par les coutumes, par les préjugés, par les climats, devient si different de lui-même qu'il ne faut plus chercher parmi nous, ce qui est bon aux hommes en général, mais ce qui leur est bon dans tel temps ou dans tel pays: ainsi les Pieces de Ménandre faites pour le théâtre d'Athenes, étoient deplacées sur celui de Rome: ainsi les combats de Gladiateurs, qui, sous la République, animoient le courage & la valeur des Romains, n'inspiroient, sous les Empereurs, à la populace de Rome, que l'amour du sang & la cruauté: du même objet offert au même Peuple en différens temps, il apprit d'abord à mépriser sa vie, & ensuite à se jouer de celle d'autrui.

Quant à l'espece des spectacles, c'est nécessairement le plaisir qu'ils donnent, & non leur utilité, qui la détermine. Si l'utilité peut s'y trouver, à la bonne heure; mais l'objet principal est de plaire, &, pourvu que le Peuple s'amuse, cet objet est

---

„ tels spectacles entretiennent la vanité, la fainéan-
„ tise, le luxe, l'impudicité, il est visible alors que
„ la chose tourne en abus, & qu'à moins qu'on
„ ne trouve le moyen de corriger ces abus ou de
„ s'en garantir, il vaut mieux renoncer à cette
„ sorte d'amusement. „ Instruction Chrétienne, T. III. L. III. Chap 16.

Voilà l'etat de la question bien posé, il s'agit de savoir si la morale du théâtre est nécessairement relâchée, si les abus sont inevitables, si les inconvéniens derivent de la nature de la chose ou s'ils viennent de causes qu'on en puisse écarter.

assez rempli. Cela seul empêchera toujours qu'on ne puisse donner à ces sortes d'établissemens, tous les avantages dont ils seroient susceptibles, & c'est s'abuser beaucoup que de s'en former une idee de perfection, qu'on ne sauroit mettre en pratique, sans rebuter ceux qu'on croit instruire. Voilà d'où naît la diversité des spectacles, selon les goûts divers des nations. Un peuple intrépide, grave & cruel, veut des fêtes meurtrieres & périlleuses, où brillent la valeur & le sens froid. Un peuple féroce & bouillant veut du sang, des combats, des passions atroces. Un peuple voluptueux veut de la musique & des danses. Un peuple galant veut de l'amour & de la politesse. Un peuple badin veut de la plaisanterie & du ridicule. *Trahit sua quemque voluptas.* Il faut, pour leur plaire, des spectacles qui favorisent leurs penchans, au lieu qu'il en faudroit qui les moderassent.

La scene, en général, est un tableau des passions humaines, dont l'original est dans tous les cœurs : mais si le Peintre n'avoit soin de flatter ces passions, les Spectateurs seroient bientôt rebutés, & ne voudroient plus se voir sous un aspect qui les fît mépriser d'eux-mêmes. Que s'il donne à quelques-unes des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont point générales, & qu'on hait naturellement. Ainsi l'Auteur ne fait encore en cela que suivre le sentiment du public ; & alors ces passions de rebut sont toujours employées à en faire valoir d'autres, sinon plus légitimes, du moins plus au gré des Spectateurs. Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scene. Un homme sans passions, ou qui les domineroit toujours, n'y sauroit interesser personne ; & l'on a déjà remarqué

qu'un Stoïcien dans la Tragédie, seroit un personnage insupportable : dans la Comédie, il feroit rire, tout au plus.

Qu'on n'attribue donc pas au théâtre le pouvoir de changer des sentimens ni des mœurs qu'il ne peut que suivre & embellir. Un Auteur qui voudroit heurter le goût général, composeroit bientôt pour lui seul. Quand Moliere corrigea la Scene comique, il attaqua des modes, des ridicules ; mais il ne choqua pas pour cela le goût du public (*i*), il le suivit ou le développa, comme fit aussi Corneille de son côté. C'étoit l'ancien théâtre qui commençoit à choquer ce goût, parce que, dans un siecle devenu plus poli, le théâtre gardoit sa premiere grossiéreté. Aussi le goût général ayant changé depuis ces deux Auteurs, si leurs chef-d'œuvres étoient encore à paroître, tomberoient-

---

(*i*) Pour peu qu'il anticipât, ce Moliere lui-même avoit peine à se soutenir ; le plus parfait de ses ouvrages tomba dans sa naissance, parce qu'il le donna trop-tôt, & que le public n'étoit pas mûr encore pour le Misantrope.

Tout ceci est fondé sur une maxime évidente ; savoir, qu'un peuple suit souvent des usages qu'il méprise, ou qu'il est prêt à mépriser, si-tôt qu'on osera lui en donner l'exemple. Quand de mon temps on jouoit la fureur des Pantins, on ne faisoit que dire au théâtre ce que pensoient ceux même qui passoient leur journée à ce sot amusement : mais les goûts constans d'un peuple, ses coutumes, ses vieux préjugés, doivent être respectés sur la scene. Jamais Poëte ne s'est bien trouvé d'avoir violé cette loi.

ils infailliblement aujourd'hui. Les connoisseurs ont beau les admirer toujours ; si le public les admire encore, c'est plus par honte de s'en dédire que par un vrai sentiment de leurs beautés. On dit que jamais une bonne Piece ne tombe ; vraiment je le crois bien, c'est que jamais une bonne Piece ne choque les mœurs (k) de son temps. Qui est ce qui doute que, sur nos théâtres, la meilleure Piece de Sophocle ne tombât tout à plat ? On ne sauroit se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point.

Tout Auteur qui veut nous peindre des mœurs étrangeres, a pourtant grand soin d'approprier sa Piece aux nôtres. Sans cette précaution, l'on ne réussit jamais, & le succès même de ceux qui l'ont prise, a souvent des causes bien différentes de celles que lui suppose un observateur superficiel. Quand Arlequin Sauvage est si bien accueilli des Spectateurs, pense-t-on que ce soit par le goût qu'ils prennent pour le sens & la simplicité de ce personnage, & qu'un seul d'entr'eux voulût pour cela lui ressembler ? C'est, tout au contraire, que cette Piece favorise leur tour d'esprit, qui est d'aimer &

(k) Je dis le goût ou les mœurs indifféremment : car bien que l'une de ces choses ne soit pas l'autre, elles ont toujours une origine commune, & souffrent les mêmes révolutions. Ce qui ne signifie pas que le bon goût & les bonnes mœurs regnent toujours en même temps, proposition qui demande éclaircissement & discussion ; mais qu'un certain état du goût répond toujours à un certain état des mœurs, ce qui est incontestable.

rcher les idées neuves & singulieres. Or il n'y point de plus neuves pour eux que celles de la e. C'est précisément leur aversion pour les cho- ommunes, qui les ramene quelquefois aux s simples.

s'ensuit de ces premieres observations, que t général du Spectacle est de renforcer le carac- national, d'augmenter les inclinations naturel- & de donner une nouvelle énergie à toutes les ons En ce sens il sembleroit que cet effet, se ant à charger & non changer les mœurs éta- , la Comédie seroit bonne aux bons & mau- aux méchans. Encore dans le premier cas res- it-il toujours à savoir si les passions trop irritées égénerent point en vices. Je sais que la Poëtique Théâtre prétend faire tout le contraire, & pur- les passions en les excitant : mais j'ai peine à concevoir cette regle. Seroit-ce que pour deve- tempérant & sage, il faut commencer par être eux & fou ?

" Eh non ! ce n'est pas cela, disent les partisans du Théâtre. La Tragedie prétend bien que toutes es passions dont elle fait des tableaux, nous émeuvent ; mais elle ne veut pas toujours que notre affection soit la même que celle du person- nage tourmenté par une passion. Le plus souvent, au contraire, son but est d'exciter en nous des sentimens opposés à ceux qu'elle prête à ses per- sonnages. „ Ils disent encore que si les Auteurs usent du pouvoir d'émouvoir les cœurs, pour mal acer l'intérêt, cette faute doit être attribuée à ignorance & à la dépravation des Artistes, & non oint à l'art. Ils disent enfin que la peinture fidelle es passions & des peines qui les accompagnent,

suffit seule pour nous les faire éviter avec tout le soin dont nous sommes capables.

Il ne faut, pour sentir la mauvaise foi de toutes ces réponses, que consulter l'état de son cœur à la fin d'une Tragédie. L'émotion, le trouble, & l'attendrissement qu'on sent en soi-même, & qui se prolonge après la Piece, annoncent-ils une disposition bien prochaine à surmonter & régler nos passions? Les impressions vives & touchantes dont nous prenons l'habitude & qui reviennent si souvent, sont-elles bien propres à modérer nos sentimens au besoin? Pourquoi l'image des peines qui naissent des passions, effaceroit elle celle des transports de plaisir & de joie qu'on en voit aussi naître, & que les Auteurs ont soin d'embellir encore pour rendre leurs Pieces plus agréables? Ne sait-on pas que toutes les passions sont sœurs, qu'une seule suffit pour en exciter mille, & que les combattre l'une pour l'autre, n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes? Le seul instrument qui serve à les purger est la raison, & j'ai dejà dit que la raison, n'avoit nul effet au Théâtre. Nous ne partageons pas les affections de tous les personnages, il est vrai: car, leurs intérêts etant opposés, il faut bien que l'Auteur nous en fasse préferer quelqu'un, autrement nous n'en prendrions point du tout; mais loin de choisir pour cela les passions qu'il veut nous faire aimer, il est forcé de choisir celles que nous aimons. Ce que j'ai dit du genre des Spectacles doit s'entendre encore de l'intérêt qu'on y fait régner. A Londres, un Drame intéresse en faisant haïr les François: à Tunis, la belle passion seroit la piraterie; à Messine, une vengeance bien savoureuse; à Goa, l'honneur de brûler des Juifs. Qu'un Au-

teur (*l*) choque ces maximes, il pourra faire une fort belle Piece où l'on n'ira point ; & c'est alors qu'il faudra taxer cet Auteur d'ignorance, pour avoir manqué à la premiere loi de son art, à celle qui sert de base à toutes les autres, qui est de réussir. Ainsi le Théâtre purge les passions qu'on n'a pas, & fomente celles qu'on a. Ne voilà-t-il pas un remede bien administré ?

Il y a donc un concours de causes générales & particulieres, qui doivent empêcher qu'on ne puisse donner aux Spectacles la perfection dont on les croit susceptibles, & qu'ils ne produisent les effets avantageux qu'on semble en attendre. Quand on supposeroit même cette perfection aussi grande qu'elle peut être, & le peuple aussi bien disposé qu'on voudra ; encore ces effets se réduiroient-ils à rien, faute de moyens pour les rendre sensibles. Je ne sache que trois sortes d'instrumens, à l'aide desquels on puisse agir sur les mœurs d'un peuple ; savoir, la force des loix, l'empire de l'opinion, & l'attrait du plaisir. Or les loix n'ont nul accès au Théâtre, dont la moindre contrainte (*m*) feroit une peine &

(*l*) Qu'on mette, pour voir, sur la Scene Françoise, un homme droit & vertueux, mais simple & grossier, sans amour, sans galanterie, & qui ne fasse point de belles phrases ; qu'on y mette un sage sans prejugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadassin, refuse de s'aller faire égorger par l'offenseur, & qu'on épuise tout l'art du Théâtre pour rendre ces personnages intéressans comme le Cid au peuple François : j'aurai tort, si l'on réussit.

(*m*) Les loix peuvent déterminer les sujets, la forme des Pieces, la maniere de les jouer ; mais elles ne sauroient forcer le public à s'y plaire.

non pas un amusement. L'opinion n'en dépend point, puisqu'au lieu de faire la loi au public, le Théâtre la reçoit de lui ; & quant au plaisir qu'on y peut prendre, tout son effet est de nous y ramener plus souvent.

Examinons s'il en peut avoir d'autres. Le Théâtre, me dit on, dirigé comme il peut & doit l'être, rend la vertu aimable & le vice odieux Quoi donc ? avant qu'il y eût des Comédies n'aimoit-on point les gens de bien, ne haïssoit-on point les méchans, & ces sentimens sont-ils plus foibles dans les lieux dépourvus de Spectacles ? Le Théâtre rend la vertu aimable... Il opere un grand prodige de faire ce que la nature & la raison font avant lui ! Les méchans sont haïs sur la Scene... Sont-ils aimés dans la Société, quand on les y connoît pour tels ? Est-il bien sûr que cette haine soit plutôt l'ouvrage de l'Auteur, que des forfaits qu'il leur fait commettre ? Est-il bien sûr que le simple récit de ces forfaits nous en donneroit moins d'horreur que toutes les couleurs dont il nous les peint ? Si tout son art consiste à nous montrer des malfaiteurs pour nous les rendre odieux, je ne vois point ce que cet art a de si admirable, & l'on ne prend là-dessus que trop d'autres leçons sans celle-là. Oserai-je ajouter un soupçon qui me vient ? Je doute que

---

L'Empereur Néron chantant au Théâtre, faisoit égorger ceux qui s'endormoient ; encore ne pouvoit-il tenir tout le monde éveillé, & peu s'en fallut que le plaisir d'un court sommeil, ne coûtât la vie à Vespasien. Nobles Acteurs de l'Opéra de Paris, ah ! si vous eussiez joui de la puissance impériale, je ne gémirois pas maintenant d'avoir trop vécu !

tout homme à qui l'on exposera d'avance les crimes de Phedre ou de Medée, ne les détefte plus encore au commencement qu'à la fin de la Piece; & ſi ce doute eſt fondé, que faut-il penſer de cet effet ſi vanté du Théâtre?

Je voudrois bien qu'on me montrât clairement & ſans verbiage, par quels moyens il pourroit produire en nous des ſentimens que nous n'aurions pas, & nous faire juger des êtres moraux autrement que nous n'en jugeons en nous-mêmes? Que toutes ces vaines prétentions approfondies ſont puériles & dépourvues de ſens! ah! ſi la beauté de la vertu étoit l'ouvrage de l'art, il y a long-temps qu'il l'auroit défigurée! Quant à moi, dût-on me traiter de méchant encore pour oſer ſoutenir que l'homme eſt né bon, je le penſe & crois l'avoir prouvé; la ſource de l'intérêt qui nous attache à ce qui eſt honnête, & nous inſpire de l'averſion pour le mal, eſt en nous & non dans les Pieces. Il n'y a point d'art pour produire cet intérêt, mais ſeulement pour s'en prévaloir. L'amour du beau (*n*) eſt un ſentiment auſſi naturel au cœur humain que l'amour de ſoi-même; il n'y naît point d'un arrangement de ſcenes; l'auteur ne l'y porte pas; il l'y trouve; & de ce pur

---

(*n*) C'eſt du beau moral qu'il eſt ici queſtion. Quoi qu'en diſent les Philoſophes, cet amour eſt inné dans l'homme, & ſert de principe à la conſcience. Je puis citer en exemple de cela la petite Piece de Nanine qui a fait murmurer l'aſſemblée, & ne s'eſt ſoutenue que par la grande réputation de l'Auteur, & cela parce que l'honneur, la vertu, les purs ſentimens de la nature y ſont préférés à l'impertinent préjugé des conditions.

ſentiment qu'il flatte, naiſſent les douces larmes qu'il fait couler.

Imaginez la Comédie auſſi parfaite qu'il vous plaira. Où eſt celui, qui, s'y rendant pour la premiere fois, n'y va pas déja convaincu de ce qu'on y prouve, & déjà prévenu pour ceux qu'on y fait aimer? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il eſt queſtion? c'eſt d'agir conſéquemment à ſes principes, & d'imiter les gens qu'on eſtime. Le cœur de l'homme eſt toujours droit ſur tout ce qui ne ſe rapporte pas perſonnellement à lui. Dans les querelles dont nous ſommes purement ſpectateurs, nous prenons à l'inſtant le parti de la juſtice, & il n'y a point d'acte de méchanceté qui ne nous donne une vive indignation, tant que nous n'en tirons aucun profit : mais quand notre interêt s'y mêle, bientôt nos ſentimens ſe corrompent; & c'eſt alors ſeulement que nous préferons le mal qui nous eſt utile, au bien que nous fait aimer la nature. N'eſt-ce pas un effet néceſſaire de la conſtitution des choſes, que le méchant tire un double avantage, de ſon injuſtice, & de la probité d'autrui? Quel traité plus avantageux pourroit-il faire, que d'obliger le monde entier d'être juſte, excepté lui ſeul; en ſorte que chacun lui rendit fidellement ce qui lui eſt dû, & qu'il ne rendît ce qu'il doit à perſonne? Il aime la vertu, ſans doute, mais il l'aime dans les autres, parce qu'il eſpere en profiter; il n'en veut point pour lui, parce qu'elle lui ſeroit coûteuſe. Que va-t-il donc voir au Spectacle? Préciſément ce qu'il voudroit trouver par-tout; des leçons de vertu pour le public dont il s'excepte, & des gens immolant tout à leur devoir, tandis qu'on n'exige rien de lui.

J'entends dire que la Tragédie mene à la pitié par la terreur ; soit, mais quelle est cette pitié? Une émotion passagere & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite ; un reste de sentiment naturel étouffé bientôt par les passions ; une pitié stérile qui se repaît de quelques larmes, & n'a jamais produit le moindre acte d'humanité. Ainsi pleuroit le sanguinaire Sylla, au récit des maux qu'il n'avoit pas faits lui même. Ainsi se cachoit le tyran de Phere au Spectacle, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque & Priam, tandis qu'il écoutoit sans émotion les cris de tant d'infortunés, qu'on égorgeoit tous les jours par ses ordres.

Si, selon la remarque de Diogene Laërce, le cœur s'attendrit plus volontiers à des maux feints qu'à des maux véritables ; si les imitations du Théâtre nous arrachent quelquefois plus de pleurs que ne feroit la présence même des objets imites ; c'est moins, comme le pense l'Abbé du Bos, parce que les émotions sont plus foibles & ne vont pas jusqu'à la douleur (*o*), que parce qu'elles sont pures & sans mélange d'inquiétude pour nous-mêmes. En donnant des pleurs a ces fictions, nous avons satis-

(*o*) Il dit que le Poëte ne nous afflige qu'autant que nous le voulons ; qu'il ne nous fait aimer ses Héros qu'autant qu'il nous plaît. Cela est contre toute expérience. Plusieurs s'abstiennent d'aller à la Tragedie, parce qu'ils en sont émus au point d'en être incommodes : d'autres, honteux de pleurer au Spectacle, y pleurent pourtant malgré eux ; & ces effets ne sont pas assez rares pour n'être qu'une exception à la maxime de cet Auteur.

fait à tous les droits de l'humanité, sans avoir plus rien à mettre du nôtre, au lieu que les infortunés en personne exigeroient de nous des soins, des soulagemens, des consolations, des travaux qui pourroient nous associer à leurs peines, qui coûteroient du moins à notre indolence, & dont nous sommes bien aises d'etre exemptés. On diroit que notre cœur se resserre, de peur de s'attendrir à nos dépens.

Au fond, quand un homme est allé admirer de belles actions dans des fables, & pleurer des malheurs imaginaires, qu'a-t-on encore à exiger de lui? N'est-il pas content de lui-même? Ne s'applaudit-il pas de sa belle ame? Ne s'est-il pas acquitté de tout ce qu'il doit à la vertu par l'hommage qu'il vient de lui rendre? Que voudroit-on qu'il fit de plus? Qu'il la pratiquât lui-même? Il n'a point de rôle à jouer: Il n'est pas Comédien.

Plus j'y réfléchis, & plus je trouve que tout ce qu'on met en représentation au Théâtre, on ne l'approche pas de nous, on l'en éloigne. Quand je voix le Comte d'Essex, le regne d'Elisabeth se recule à mes yeux de dix siecles, & si l'on jouoit un événement arrivé hier dans Paris, on me le feroit supposer du temps de Moliere. Le Théâtre a ses regles, ses maximes, sa morale à part, ainsi que son langage & ses vêtemens. On se dit bien que rien de tout cela ne nous convient, & l'on se croiroit aussi ridicule d'adopter les vertus de ses héros, que de parler en vers, & d'endosser un habit à la Romaine. Voilà donc à-peu-près à quoi servent tous ces grands sentimens & toutes ces brillantes maximes qu'on vante avec tant d'emphase; à les reléguer à jamais sur la Scene, & à nous montrer la

:tu comme un jeu de Théâtre, bon pour amuser public, mais qu'il y auroit de la folie à vouloir n'porter sérieusement dans la Société. Ainsi la s avantageuse impression des meilleures Tragés, est de réduire à quelques affections passageres, iles & sans effet, tous les devoirs de la vie huine; à-peu-près comme ces gens polis qui croient ir fait un acte de charité, en disant au pauvre: u vous assiste.

)n peut, il est vrai, donner un appareil plus ple à la Scene, & rapprocher dans la Comédie :on du Théâtre de celui du monde: mais de e maniere on ne corrige pas les mœurs, on les it, & un laid visage ne paroît point laid à celui le porte. Que si l'on veut les corriger par leur rge, on quitte la vraisemblance & la nature, & ableau ne fait plus d'effet. La charge ne rend les objets haïssables, elle ne les rend que ridis, & de là résulte un tres-grand inconvenient, qu'à force de craindre les ridicules, les vices raient plus, & qu'on ne sauroit guérir les pres sans fomenter les autres. Pourquoi, direz, supposer cette opposition nécessaire? Pour-, Monsieur? Parce que les bons ne tournent t les méchans en dérision, mais les écrasent de mépris, & que rien n'est moins plaisant & risique l'indignation de la vertu. Le ridicule, au aire, est l'arme favorite du vice. C'est par qu'attaquant dans le fond des cœurs le resqu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'aqu'on lui porte.

ısi tout nous force d'abandonner cette vaine de perfection qu'on nous veut donner de la : des Spectacles, dirigés vers l'utilité publique

C'eſt une erreur, diſoit le grave Muralt; d'eſpérer qu'on y montre fidellement les veritables rapports des choſes; car, en général, le Poëte ne peut qu'altérer ces rapports, pour les accommoder au goût du peuple. Dans le comique, il les diminue & les met au deſſous de l'homme; dans le tragique, il les étend pour les rendre héroïques, & les met au deſſus de l'humanité. Ainſi jamais ils ne ſont à ſa meſure, & toujours nous voyons au Théâtre d'autres êtres que nos ſemblables. J'ajouterai que cette différence eſt ſi vraie & ſi reconnue, qu'Ariſtote en fait une regle dans ſa Poétique. *Comœdia enim deteriores, Tragedia meliores quam nunc ſunt imitari conantur.* Ne voilà-t-il pas une imitation bien entendue, qui ſe propoſe pour objet ce qui n'eſt point, & laiſſe, entre le défaut & l'excès, ce qui eſt; comme une choſe inutile? Mais qu'importe la vérité de l'imitation, pourvu que l'illuſion y ſoit? il ne s'agit que de piquer la curioſité du peuple. Ces productions d'eſprit, comme la plupart des autres, n'ont pour but que les applaudiſſemens. Quand l'Auteur en reçoit, & que les Acteurs les partagent, la Piece eſt parvenue à ſon but, & l'on n'y cherche point d'autre utilité. Or ſi le bien eſt nul, reſte le mal, & comme celui-ci n'eſt pas douteux, la queſtion me paroît décidée; mais paſſons à quelques exemples, qui puiſſent en rendre la ſolution plus ſenſible.

Je crois pouvoir avancer, comme une vérité facile à prouver, en conſéquence des précédentes, que le Théâtre François, avec les défauts qui lui reſtent, eſt cependant à-peu-près auſſi parfait qu'il peut l'être, ſoit pour l'agrément, ſoit pour l'utilité; & que ces deux avantages y ſont dans un rap-

t qu'on ne peut troubler ſans ôter à l'un plus
on ne donneroit à l'autre, ce qui rendroit ce
ne Théâtre moins parfait encore. Ce n'eſt pas
un homme de génie ne puiſſe inventer un genre
Pieces préférable à ceux qui ſont établis : mais ce
uveau genre, ayant beſoin pour ſe ſoutenir des
ns de l'Auteur, périra néceſſairement avec lui ;
es ſucceſſeurs, dépourvus des mêmes reſſources,
nt toujours forcés de revenir aux moyens com-
ns d'intéreſſer & de plaire. Quels ſont ces moyens
mi nous ? Des actions célebres, de grands noms,
grands crimes, & de grandes vertus dans la Tra-
ie ; le comique & le plaiſant dans la Comedie :
oujours l'amour dans toutes deux (p). Je de-
nde quel profit les mœurs peuvent tirer de tout
?

n me dira que dans ces Pieces le crime eſt
ours puni, & la vertu toujours récompenſée.
éponds que, quand cela ſeroit, la plupart des
ons tragiques, n'étant que de pures fables, des
emens qu'on ſait être de l'invention du Poëte,
ont pas une grande impreſſion ſur les Specta-
s ; à force de leur montrer qu'on veut les inſ-
e, on ne les inſtruit plus. Je réponds encore
ces punitions & ces recompenſes s'operent tou-
s par des moyens ſi extraordinaires, qu'on
end rien de pareil dans le cours naturel des

) Les Grecs n'avoient pas beſoin de fonder
amour le principal intérêt de leur Tragédie,
l'y fondoient pas en effet. La nôtre, qui
as la même reſſource, ne ſauroit ſe paſſer
t intérêt. On verra dans la ſuite la raiſon
tte différence.

choses humaines. Enfin je réponds en niant le fait. Il n'est ni ne peut être généralement vrai : car cet objet, n'étant point celui sur lequel les Auteurs dirigent leurs Pieces, ils doivent rarement l'atteindre, & souvent il seroit un obstacle au succès. Vice ou vertu, qu'importe, pourvu qu'on en impose par un air de grandeur ? Aussi la scene françoise, sans contredit la plus parfaite, ou du moins la plus réguliere qui ait encore existé, n'est-elle pas moins le triomphe des grands scélérats que des plus illustres héros : témoin Catilina, Mahomet, Atrée, & beaucoup d'autres.

Je comprends bien qu'il ne faut pas toujours regarder à la catastrophe pour juger de l'effet moral d'une Tragédie, & qu'a cet égard l'objet est rempli quand on s'intéresse pour l'infortuné vertueux, plus que pour l'heureux coupable : ce qui n'empêche point qu'alors la prétendue regle ne soit violée. Comme il n'y a personne qui n'aimât mieux être Britannicus que Néron, je conviens qu'on doit compter en ceci pour bonne, la piece qui les représente, quoique Britannicus y périsse. Mais par le même principe, quel jugement porterons-nous d'une Tragédie où, bien que les criminels soient punis, ils nous sont présentés sous un aspect si favorable que tout l'intérêt est pour eux ? où Caton, le plus grand des humains, fait le rôle d'un pédant ? où Cicéron, le sauveur de la République, Cicéron, de tous ceux qui porterent le nom de peres de la patrie, le premier qui en fut honoré & le seul qui le mérita, nous est montré comme un vil Rhéteur, un lâche ; tandis que l'infame Catilina, couvert de crimes qu'on n'oseroit nommer, prêt d'égorger tous ses magistrats, & de réduire sa patrie en cen-

:s, fait le rôle d'un grand homme & réunit, par talens, sa fermeté, son courage, toute l'estime ; spectateurs? Qu'il eût, si l'on veut, une ame te : en étoit-il moins un scélérat détestable, & loit il donner aux forfaits d'un brigant le coloris ; exploits d'un héros? A quoi donc aboutit la orale d'une pareille Piece, si ce n'est à encourger des Catilina, & à donner aux méchans ha- es le prix de l'estime publique dûe aux gens de n? Mais tel est le goût qu'il faut flatter sur la ene ; telles sont les mœurs d'un siecle instruit. savoir, l'esprit, le courage ont seuls notre ad- ration; & toi, douce & modeste Vertu, tu restes jours sans honneurs! Aveugles que nous sommes milieu de tant de lumieres! Victimes de nos plaudissemens insensés, n'apprendrons-nous ja- ais combien mérite de mépris & de haine tout omme qui abuse, pour le malheur du genre hu- ain, du génie & des talens que lui donna la ature?

Atrée & Mahomet n'ont pas même la foible ssource du dénouement. Le monstre qui sert de eros à chacune de ces deux Pieces acheve paisible- ent ses forfaits, en jouit, & l'un des deux le t en propres termes au dernier vers de la Tra- édie.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Je veux bien supposer que les Spectateurs, ren- oyés avec cette belle maxime, n'en concluront as que le crime a donc un prix de plaisir & de puissance ; mais je demande enfin de quoi leur ura profité la Piece où cette maxime est mise en xemple?

Quant à Mahomet, le défaut d'attacher l'admiration publique au coupable, y feroit d'autant plus grand que celui-ci a bien un autre coloris, si l'auteur n'avoit eu soin de porter sur un second personnage un intérêt de respect & de vénération, capable d'effacer ou de balancer au moins la terreur & l'étonnement que Mahomet inspire. La scene, sur-tout, qu'ils ont ensemble est conduite avec tant d'art que Mahomet sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre, est pourtant éclipsé par le simple bon sens & l'intrépide vertu de Zopire (*q*). Il falloit un Auteur qui sentît bien sa force, pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais oui faire de cette scene en particulier

---

(*q*) Je me souviens d'avoir trouvé dans Omar plus de chaleur & d'élévation vis-à-vis de Zopire, que dans Mahomet lui-même; & je prenois cela pour un défaut. En y pensant mieux, j'ai changé d'opinion. Omar emporte par son fanatisme ne doit parler de son maître qu'avec cet enthousiasme de zele & d'admiration qui l'eleve au-dessus de l'humanité. Mais Mahomet n'est pas fanatique; c'est un fourbe qui, sachant bien qu'il n'est pas question de faire l'inspiré vis-à-vis de Zopire, cherche à le gagner par une confiance affectée & par des motifs d'ambition. Ce ton de raison doit le rendre moins brillant qu'Omar, par cela même qu'il est plus grand & qu'il sait mieux discerner les hommes. Lui-même dit, ou fait entendre tout cela dans la scene. C'étoit donc ma faute si je ne l'avois pas senti: mais voilà ce qui nous arrive à nous autres petits Auteurs. En voulant censurer les écrits de nos maitres, notre étourderie nous y fait relever mille fautes qui sont des beautés pour les hommes de jugement.

out l'éloge dont elle me paroît digne ; mais je n'en connois pas une au Théâtre François, où la main d'un grand maître soit plus sensiblement empreinte, & où le sacré caractere de la vertu l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie.

Une autre considération qui tend à justifier cette Piece, c'est qu'il n'est pas seulement question d'étaler des forfaits, mais les forfaits du fanatisme en particulier, pour apprendre au peuple à le connoître & s'en défendre. Par malheur, de pareils soins sont très-inutiles, & ne sont pas toujours sans danger. Le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle & stupide que la raison ne retient jamais. L'unique secret pour l'empêcher de naître est de contenir ceux qui l'excitent. Vous avez beau démontrer à des foux que leurs chefs les trompent, ils n'en sont pas moins ardens à les suivre. Que si le fanatisme existe une fois, je ne vois encore qu'un seul moyen d'arrêter son progrès, c'est d'employer contre lui ses propres armes. Il ne s'agit ni de raisonner, ni de convaincre ; il faut laisser là la philosophie, fermer les livres, prendre le glaive & punir les fourbes. De plus, je crains bien, par rapport à Mahomet, qu'aux yeux des Spectateurs, sa grandeur d'ame ne diminue beaucoup l'atrocité de ses crimes ; & qu'une pareille Piece, jouée devant des gens en état de choisir, ne fit plus de Mahomets que de Zopires. Ce qu'il y a du moins, de bien sûr, c'est que de pareils exemples ne sont guere encourageans pour la vertu.

Le noir Atrée n'a aucune de ces excuses, l'horreur qu'il inspire est à pure perte ; il ne nous apprend rien qu'à frémir de son crime ; & quoiqu'il ne soit grand que par sa fureur, il n'y a pas dans

toute la Piece un seul personnage en état par son caractere de partager avec lui l'attention publique : car, quant au doucereux Plistene, je ne sais comment on l'a pu supporter dans une pareille Tragédie. Séneque n'a point mis d'amour dans la sienne, & puisque l'Auteur moderne a pu se résourdre à l'imiter dans tout le reste, il auroit bien dû l'imiter encore en cela. Assurément il faut avoir un cœur bien flexible pour souffrir des entretiens galans à côté des scenes d'Atrée.

Avant de finir sur cette Piece, je ne puis m'empêcher d'y remarquer un mérite qui semblera peut-être un défaut à bien des gens. Le rôle de Thyeste est peut-être de tous ceux qu'on a mis sur notre Théâtre le plus sentant le goût antique. Ce n'est point un héros courageux, ce n'est point un modele de vertu, on ne peut pas dire non plus que ce soit un scélérat (*r*); c'est un homme foible & pourtant intéressant, par cela seul qu'il est homme & malheureux. Il me semble aussi que par cela seul, le sentiment qu'il excite est extrêmement tendre & touchant : car cet homme tient de bien près à chacun de nous, au lieu que l'héroïsme nous accable encore plus qu'il ne nous touche ; parce qu'après tout, nous n'y avons que faire. Ne seroit-il pas à désirer que nos sublimes Auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation & nous attendrir quelquefois pour la simple humanité

(*r*) La preuve de cela, c'est qu'il intéresse. Quand à la faute dont il est puni, elle est ancienne, elle est trop expiée, & puis c'est peu de chose pour un méchant de Théâtre qu'on ne tient point pour tel, s'il ne fait frémir d'horreur.

ſouffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour perſonne. Les anciens avoient des héros & mettoient des hommes ſur leurs Théâtres; nous, au contraire, nous n'y mettons que des héros, & à peine avons-nous des hommes. Les anciens parloient de l'humanité en phraſes moins apprêtées; mais ils ſavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de tranſcrire. Un Vieillard d'Athenes cherchoit place au Spectacle & n'en trouvoit point; de jeunes gens, le voyant en peine, lui firent ſigne de loin; il vint, mais ils ſe ſerrerent & ſe moquerent de lui. Le bon homme fit ainſi le tour du Théâtre, fort embarraſſé de ſa perſonne & toujours hué de la belle jeuneſſe. Les Ambaſſadeurs de Sparte s'en apperçurent, & ſe levant à l'inſtant, placerent honorablement le Vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le Spectacle & applaudie d'un battement de mains univerſel. *Eh, que de maux!* s'écria le bon Vieillard, d'un ton de douleur, *les Athéniens ſavent ce qui eſt honnête, mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philoſophie moderne, & les mœurs anciennes.

Je reviens à mon ſujet. Qu'apprend-on dans Phedre & dans Œdipe, ſinon que l'homme n'eſt pas libre, & que le Ciel le punit des crimes qu'il lui fait commettre? Qu'apprend-on dans Médée, ſi ce n'eſt juſqu'où la fureur de la jalouſie peut rendre une mere cruelle & dénaturée? Suivez la plupart des Pieces du Théâtre François: vous trouverez preſque dans toutes des monſtres abominables & des actions atroces, utiles, ſi l'on veut, à donner

de l'intérêt aux Pieces & de l'exercice aux vertus, mais dangereuses certainement, en ce qu'elles accoutument les yeux du peuple à des horreurs qu'il ne devroit pas même connoître, & à des forfaits qu'il ne devroit pas supposer possibles. Il n'est pas même vrai que le meurtre & le parricide y soient toujours odieux. A la faveur de je ne sais quelles commodes suppositions, on les rend permis, ou pardonnables. On a peine à ne pas excuser Phedre incestueuse & versant le sang innocent. Syphax empoisonnant sa femme, le jeune Horace poignardant sa sœur, Agamemnon immolant sa fille, Oreste égorgeant sa mere, ne laissent pas d'être des personnages intéressans. Ajoutez que l'Auteur, pour faire parler chacun selon son caractere, est forcé de mettre dans la bouche des méchans leurs maximes & leurs principes, revêtus de tout l'éclat des beaux vers, & débités d'un ton imposant & sententieux, pour l'instruction du Parterre.

Si les Grecs supportoient de pareils Spectacles, c'étoit comme leur representant des antiquités nationales qui couroient de tous temps parmi le peuple, qu'ils avoient leurs raisons pour se rappeller sans cesse, & dont l'odieux même entroit dans leurs vues. Dénuée des mêmes motifs & du même intérêt, comment la même Tragédie peut-elle trouver parmi vous des Spectateurs capables de soutenir les tableaux qu'elle leur presente, & les personnages qu'elle y fait agir? L'un tue son pere, épouse sa mere, & se trouve le frere de ses enfans. Un autre force un fils d'égorger son pere. Un troisieme fait boire au pere le sang de son fils. On frissonne à la seule idée des horreurs dont on pare la Scene Françoise pour l'amusement du Peuple le

plus doux & le plus humain qui soit sur la terre ! Non... je le soutiens, & j'en atteste l'effroi des Lecteurs, les massacres des Gladiateurs n'étoient pas si barbares que ces affreux Spectacles. On voyoit couler du sang, il est vrai ; mais on ne souilloit pas son imagination de crimes qui font frémir la Nature.

Heureusement la Tragédie telle qu'elle existe est si loin de nous, elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursoufflés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices n'est guere plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile, & qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire, elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la Comédie, dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat, & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais & pernicieux, tout tire à conséquence pour les Spectateurs ; & le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain, c'est une suite de ce principe que plus la Comédie est agréable & parfaite, plus son effet est funeste aux mœurs : mais sans répéter ce que j'ai déjà dit de sa nature, je me contenterai d'en faire ici l'application, & de jeter un coup d'œil sur votre Theâtre comique.

Prenons-le dans sa perfection, c'est-à-dire, à sa naissance. On convient & on le sentira chaque jour davantage, que Moliere est le plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le Théâtre de ce même Moliere, des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne, ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs, plus dangereuse que les livres mêmes où l'on fait profession de les

enseigner? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule, & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt; ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent, ses vicieux sont des gens qui agissent & que les plus brillans succès favorisent le plus souvent; enfin l'honneur des applaudissemens, rarement pour le plus estimable, est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur: par-tout vous trouverez que les vices de caractere en sont l'instrument, & les défauts naturels le sujet; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre; & que les sots sont les victimes des méchans: ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre au Théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, sous le nom de sottise, la candeur des honnêtes gens.

Dat veniam corvis, vexat censûra columbas.

Voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce sont des gens, qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu; de ces gens, disoit un Ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries; cet homme trouble tout l'ordre de la Société; avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée; comment il tourne en dérision les respectables droits de peres sur leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des

aîtres sur leurs serviteurs! Il fait rire, il est vrai, n'en devient que plus coupable, en forçant, ɪr un charme invincible, les Sages mêmes de se ·éter à des railleries qui devroient attirer leur ingnation. J'entends dire qu'il attaque les vices; ais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il taque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus âmable d'un Bourgeois sans esprit & vain qui fait ttement le Gentilhomme, ou du Gentilhomme ipon qui le dupe? Dans la Piece dont je parle, dernier n'est-il par l'honnête homme? N'a-t-il s pour lui l'intérêt, & le Public n'applaudit-il ɪs à tous les tours qu'il fait à l'autre? Quel est le us criminel d'un Paysan assez fou pour épouser ɪe Demoiselle, ou d'une femme qui cherche à shonorer son époux? Que penser d'une Piece où Parterre applaudit à l'infidélité, au mensonge, à mpudence de celle-ci, & rit de la bêtise du Maɪnt puni? C'est un grand vice d'être avare & de êter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand ɪcore à un fils de voler son pere, de lui manquer respect, de lui faire mille insultans reproches, , quand ce pere irrité lui donne sa malédiction, répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire ses dons? Si la plaisanterie est excellente, en t-elle moins punissable; & la Piece où l'on fait mer le fils insolent qui l'a faite, en est-elle moins ne école de mauvaises mœurs?

Je ne m'arrêterai point à parler des Valets. Ils ɔnt condamnés par tout le monde (s); & il seroit

(s) Je ne décide pas s'il faut en effet les conamner. Il se peut que les Valets ne soient plus que s instrumens des méchancetés des maîtres, depuis

d'autant moins juste d'imputer à Moliere les erreurs de ses modeles & de son siecle, qu'il s'en est corrigé lui-même. Ne nous prévalons, ni des irrégularités qui peuvent se trouver dans les ouvrages de sa jeunesse, ni de ce qu'il y a de moins bien dans ses autres Pieces, & passons tout d'un coup à celle qu'on reconnoît unanimement pour son chef-d'œuvre: je veux dire, le Misantrope.

Je trouve que cette Comédie nous découvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son Théâtre, & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au public, il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent: sur ce goût il s'est formé un modele, & sur ce modele un tableau des défauts contraires, dans lequel il a pris ses caracteres comiques, & dont il a distribué les divers traits dans ces Pieces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme, mais un homme du monde; par conséquent, il n'a point voulu corriger les vices, mais les ridicules, & comme j'ai déja dit, il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable, de l'homme de Société, après avoir joué tant

---

que ceux-ci leur ont ôté l'honneur de l'invention. Cependant je douterois qu'en ceci l'image trop naïve de la Société fût bonne au Théâtre. Supposé qu'il faille quelques fourberies dans les Pieces, je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux que les Valets seuls en fussent chargés, & que les honnêtes gens fussent aussi des gens honnêtes; au moins sur la Scene.

d'autres ridicules, il lui restoit à jouer celui que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu: c'est ce qu'il a fait dans le Misantrope.

Vous ne sauriez me nier deux choses: l'une, qu'Alceste dans cette Piece est un homme droit, sincere, estimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez, ce me semble, pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans Alceste, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je réponds qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage: il ne faut pas que ce nom de Misantrope en impose, comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un defaut, mais une dépravation de la Nature & le plus grand de tous les vices: puisque, toutes les vertus sociales se rapportant à la bienfaisance, rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Misantrope est un monstre. S'il pouvoit exister, il ne feroit pas rire; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vu à la Comédie Italienne une Piece intitulee, *la vie est un songe*. Si vous vous rappellez le Héros de cette piece, voilà le vrai Misantrope.

Qu'est ce donc que le Misantrope de Moliere! Un homme de bien qui deteste les mœurs de son siecle & la méchanceté de ses Contemporains, qui, précisément, parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font reciproquement & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit il plus humain lui-même? Autant vaudroit soutenir qu'un tendre pere

aime mieux les enfans d'autrui que les ſiens, parce qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces ſentimens du Miſantrope ſont parfaitement développés dans ſon rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain; mais en quelle occaſion le dit-il (r)? Quand, outré d'avoir vu ſon ami trahir lâchement ſon ſentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaiſanter lui-même au plus fort de ſa colere. Il eſt naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui faſſe dire alors plus qu'il ne penſe de ſang froid. D'ailleurs, la raiſon qu'il rend de cette haine univerſelle, en juſtifie pleinement la cauſe.

les uns, parce qu'ils ſont méchans,
Et les autres, pour être aux méchans complaiſans.

Ce n'eſt donc pas des hommes qu'il eſt ennemi, mais de la méchanceté des uns, & du ſupport que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne ſoit Miſantrope en ce ſens; ou plutôt, les vrais Miſan-

---

(r) J'avertis qu'étant ſans livre, ſans mémoire, & n'ayant pour tous matériaux qu'un confus ſouvenir des obſervations que j'ai faites autrefois au Spectacle, je puis me tromper dans mes citations, & renverſer l'ordre des Pieces. Mais quand mes exemples ſeroient peu juſtes, mes raiſons ne le ſeroient pas moins, attendu qu'elles ne ſont point tirées de telle ou telle Piece, mais de l'eſprit général du Théâtre que j'ai bien étudié.

tropes sont ceux qui ne pensent pas ainsi : car au fond, je ne connois point de plus grand ennemi des hommes que l'ami de tout le monde, qui, toujours charmé de tout, encourage incessamment les méchans, & flatte par sa coupable complaisance les vices d'où naissent tous les désordres de la Société.

Une preuve bien sûre qu'Alceste n'est point Misantrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les Spectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui ressembler : parce que tant de droiture est fort incommode ; mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui ressemblât, ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pieces de Moliere, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ; dans celle-là, quoiqu'Alceste ait des défauts réels dont on n'a pas tort de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion, la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur, & fait honneur à son caractere. Quoique Moliere fît des Pieces repréhensibles, il étoit personnellement honnête homme, & jamais le pinceau d'un honnête homme ne sut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre à la premiere représentation, de n'avoir pas été, sur le Sonnet, de l'avis du Misantrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractere si vertueux est présenté

comme ridicule ; il l'eſt, en effet, à certains égards ; & ce qui démontre que l'intention du Poëte eſt de le rendre tel, c'eſt celui de l'ami Philinte qu'il met en oppoſition avec le ſien. Ce Philinte eſt le ſage de la Piece ; un de ces honnêtes gens du grand monde, dont les maximes reſſemblent beaucoup à celle des fripons ; de ces gens ſi modérés, qui trouvent toujours que tout va bien, parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui ſont toujours contens de tout le monde, parce qu'ils ne ſe ſoucient de perſonne, qui, autour d'une bonne table, ſoutiennent qu'il n'eſt pas vrai que le peuple ait faim ; qui, le gouſſet bien garni, trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui, de leur maiſon bien fermée, verroient voler, piller, égorger, maſſacrer tout le genre humain ſans ſe plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très-méritoire à ſupporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raiſonneur de celui-ci eſt très-propre à redoubler & faire ſortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'eſt pas d'avoir fait du Miſantrope un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles ſur des ſujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractere du Miſantrope n'eſt pas à la diſpoſition du Poëte ; il eſt déterminé par la nature de ſa paſſion dominante. Cette paſſion eſt une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le ſpectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en ſoit ſuſceptible. L'horreur & le mépris qui nourrit cette même paſſion pour tous les vices qui l'ont irritée,

sert encore à les écarter du cœur qu'elle agite. De plus, cette contemplation continuelle des désordres de *la* Société, le détache de lui-même pour fixer toute son attention sur le genre humain. Cette habitude éleve, agrandit ses idées, détruit en lui les inclinations basses qui nourrissent & concentrent l'amour propre; & de ce concours naît une certaine force de courage, une fierté de caractere qui ne laisse prise au fond de son ame qu'à des sentimens dignes de l'occuper.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme; que la passion ne le rende souvent foible, injuste, déraisonnable; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres, avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colere, & qu'en l'irritant à dessein, un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même; mais il n'en est pas moins vrai que tous moyens ne sont pas bons à produire ces effets, & qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu: sans quoi, c'est substituer un autre homme au Misantrope, & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractere du Misantrope doit porter ses défauts, & voilà aussi de quoi Moliere fait un usage admirable dans toutes les scenes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci, démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées; mais ce caractere âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même-temps de tout chagrin puérile qui n'à nul fondement raisonnable,

& de tout intérêt perſonnel trop vif, dont il ne doit nullement être ſuſceptible. Qu'il s'emporte ſur tous les déſordres dont il n'eſt que le témoin, ce ſont toujours de nouveaux traits au tableau ; mais qu'il ſoit froid ſur celui qui s'adreſſe directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'il la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera ſa franchiſe, elle ſeroit une étourderie & non pas une vertu. Qu'une femme fauſſe le trahiſſe, que d'indignes amis le déshonorent, que de foibles amis l'abandonnent ; il doit le ſouffrir ſans en murmurer. Il connoit les hommes.

Si ces diſtinctions ſont juſtes, Moliere a mal ſaiſi le Miſantrope. Penſe-t-on que ce ſoit par erreur? Non, ſans doute. Mais voilà par où le déſir de faire rire aux dépens du perſonnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractere.

Après l'aventure du Sonnet, comment Alceſte ne s'attend-il point aux mauvais procédés d'Oronte? Peut-il en être étonné quand on l'en inſtruit, comme ſi c'étoit la premiere fois de ſa vie qu'il eût été ſincere, ou la premiere fois que ſa ſincérité lui eût fait un ennemi? Ne doit-il pas ſe préparer tranquillement à la perte de ſon procès loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant?

Ce ſont vingt mille francs qu'il men pourra coûter ;
Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de peſter.

Un Miſantrope n'a que faire d'acheter ſi cher le droit de peſter, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'eſtime pas aſſez l'argent pour croire avoir acquis ſur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le Parterre.

Dans la ſcene avec Dubnis, plus Alceſte a de ſujet de s'impatienter, plus il doit reſter flegmatique & froid : parce que l'étourderie du Valet n'eſt pas un vice. Le Miſantrope & l'homme emporté ſont deux caracteres tres-différens : c'étoit-là l'occaſion de les diſtinguer. Moliere ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le Parterre.

Au riſque de faire rire auſſi le Lecteur à mes dépens, j'oſe accuſer cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de ſituation. C'étoit de faire un tel changement à ſon plan que Philinte entrât comme Acteur néceſſaire dans le nœud de ſa Piece, en ſorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceſte dans une apparente oppoſition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caracteres. Je veux dire qu'il falloit que le Miſantrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille ſur les méchancetés perſonnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le philoſophe Philinte devoit voir tous les déſordres de la Société avec un flegme Stoïque, & ſe mettre en fureur au moindre mal qui s'addreſſoit directement à lui. En effet, j'obſerve que ces gens, ſi paiſibles ſur les injuſtices publiques, ſont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait, & qu'ils ne gardent leur philoſophie qu'auſſi long-temps qu'ils n'en ont pas beſoin pour eux-mêmes. Ils reſſemblent à cet Irlandois qui ne vouloit pas ſortir de ſon lit, quoique le feu fût à la maiſon. La maiſon brûle, lui crioit-on. Que m'inporte ? répondoit-il, je n'en ſuis que le locataire. A la fin le feu pé-

nétra jusqu'à lui. Aussitôt il s'élance, il court, il crie, il s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite, quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

Il me semble qu'en traitant les caracteres en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, & que celui d Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le Parterre alors n'auroit pu rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misantrope (*u*).

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scene du Sonnet :

La peste de ta chute, empoisonneur au Diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misantrope qu'il vient d'en critiquer de plus supportable dans le Sonnet d'Oronte ; & il est bien étrange que celui qui la fait, propose un instant

---

(*u*) Je ne doute point que, sur l'idée que je viens de proposer, un homme de genie ne pût faire un nouveau Misantrope, non moins vrai, non moins naturel que l'Athenien, égale en mérite à celui de Moliere, & sans comparaison plus instructif. Je ne vois qu'un inconvénient à cette nouvelle Piece, c'est qu'il seroit impossible qu'elle réussit : car, quoiqu'on dise, en choses qui déshonore, nul ne rit de bon cœur à ses dépens. Nous voilà rentrés dans mes principes.

aprés la chanſon du *Roi Henri* pour un modele de goût. Il ne ſert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de depit : car le dépit ne dicte rien moins que des pointes, & Alceſte qui paſſe ſa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton conforme a ſon tour d'eſprit.

Morbleu ! vil complaiſant ! vous louez des ſottiſes.

C'eſt ainſi que doit parler le Miſanrrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre; & voilà comment on avili la vertu.

Une choſe aſſez remarquable, dans cette Comédie, eſt que les charges étrangeres que l'Auteur a données au rôle du Miſantrope, l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit eſſentiel au caractere. Ainſi, tandis que dans toutes ſes autres Pieces les caracteres ſont chargés pour faire plus d'effet, dans celle-ci ſeule les traits ſont émouſſés pour la rendre plus héâtrale. La même ſcene dont je viens de parler n'en fournit la preuve. On y voit Alceſte tergiverſer & uſer de détours, pour dire ſon avis à Oronte. Ce n'eſt point-là le Miſantrope : c'eſt un onnête homme du monde qui ſe fait peine de omper celui qui le conſulte. La force du caracre vouloit qui lui dit bruſquement, votre Sont ne vaut rien, jetez-le au feu ; mais cela auit ôté le comique qui naît de l'embarras du Miitrope & de ſes *je ne dis pas cela* répétés, qui urtant ne ſont au fond que des menſonges. Si iiinte, à ſon exemple, lui eût dit en cet enit, *& que dis-tu donc, traître ?* qu'avoit-il à liquer ? En vérité, ce n'eſt pas la peine de reſter

Misantrope peut ne l'être qu'à demi : car, si l'on se permet le premier ménagement & la premiere altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour?

L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des Juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un Juge! Il ne faut pas être Misantrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Car enfin, quelque tour qu'on donne à la chose, ou celui qui sollicite un Juge l'exhorte à remplir son devoir & alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personne & alors il le veut séduire : puisque toute acception de personnes est un crime dans un Juge qui doit connoître l'affaire & non les parties, & ne voir que l'ordre & la loi. Or je dis qu'engager un Juge à faire une mauvaise action, c'est la faire soi-même ; & qu'il vaut mieux perdre une cause juste que de faire une mauvaise action. Cela est clair, net, il n'y a rien à répondre. La morale du monde a d'autres maximes, je ne l'ignore pas. Il me suffit de montrer que, dans tout ce qui rendoit le Misantrope si ridicule, il ne faisoit que le devoir d'un homme de bien ; & que son caractere étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractere dans toute sa force, c'est seulement quand cette force rend la scene plus théâtrale, & produit un

un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la Coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons Amis de Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du Médisant & du Misantrope. Celui-ci, dans son fiel âcre & mordant, abhorre la calomnie & déteste la satyre. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrette médisance est indigne de lui, il la méprise & la hait dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scene: parce qu'il est là ce qu'il doit être, & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais, en général, on ne peut nier que si le Misantrope étoit plus Misantrope, il ne fût beaucoup moins plaisant, parce que sa franchise & sa fermeté n'admettant jamais de detour, ne le laisseroit jamais dans l'embarras: ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractere; c'est aux-contraire pour le rendre plus ridicule. Une autre raison l'y oblige encore; c'est que le Misantrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conséquent tempérer sa droiture & ses manieres, par quelques-uns de ces égards de mensonge & de fausseté qui composent la politesse & que le monde exige de quiconque y veut être sup

porté. S'il s'y montroit autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou ; & c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout-à-fait sage.

On a peine à quitter cette admirable Piece, quand on a commencé de s'en occuper ; &, plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puisqu'elle est, sans contredit, de toutes les Comédies de Moliere, celle qui contient la meilleure & la plus saine morale, sur celle-là jugeons des autres ; & convenons que l'intention de l'Auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même : en ce qu'il séduit par une apparence de raison : en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exacte probité : en ce qu'il fait consister la sagesse dans un certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand soulagement des Spectateurs, il leur persuade que pour être honnête homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat.

J'aurois trop d'avantage, si je voulois passer de l'éxamen de Moliere à celui de ses successeurs, qui, n'ayant ni son génie, ni sa probité, n'en ont que mieux suivi ses vues intéressées, en s'attachant à flatter une jeunesse débauchée & des femmes sans mœurs. Ce sont eux qui les premiers ont introduit ces grossieres équivoques, non moins proscrites par le goût que par l'honnêteté, qui firent longtems l'amusement des mauvaises compagnies, l'embarras des personnes modestes, & dont un meilleur ton, lent dans ses progrès, n'a pas encore purifié certaines Provinces. D'autres Auteurs, plus

réservés dans leurs saillies, laissant les premiers amuser les femmes perdues, se chargerent d'encourager les filoux. Regnard un des moins libres n'est pas le moins dangereux. C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la Police, on joue publiquement au milieu de Paris une Comédie, où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'honnête homme de la Piece, s'occupe avec son digne cortege, des soins que les loix paient de la corde; & qu'au lieu des larmes que la seule humanité fait verser en pareil cas aux indifferens mêmes, on égaie, à l'envi de plaisanteries barbares, le triste appareil de la mort. Les droits les plus sacrés, les plus touchans sentimens de la Nature, sont joués dans cette odieuse scene. Les tours les plus punissable y sont rassemblés comme à plaisir, avec un enjouement qui fait passer tout cela pour des jentillesses. Faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanite, tout y est & tout y est applaudi. Le mort s'étant avisé de renaître, au grand déplaisir de son cher neveu, & ne voulant point ratifier ce qui s'est fait en son nom, on trouve le moyen d'arracher son consentement de force, & tout se termine au gré des Acteurs & des Spectateurs, qui, s'intéressant malgré eux à ces misérables, sortent de la Piece avec cet édifiant souvenir, d'avoir été dans le fond de leurs cœurs, complices des crimes qu'ils ont vu commettre

Osons le dire sans détour. Qui de nous est assez sûr de lui pour supporter la représentation d'une pareille Comédie sans être de moitié des tours qui s'y jouent? Qui ne seroit pas un peu fâché si le filou venoit à être surpris ou manquer son coupe?

Qui ne devient pas un moment filou soi-même en s'intéressant pour lui? Car s'intéresser pour quelqu'un qu'est-ce autre chose que se mettre à sa place; Belle instruction pour la jeunesse que celle où les hommes faits ont bien de la peine à se garantir de la séduction du vice? Est-ce à dire qu'il ne soit jamais permis d'exposer aux Théâtre des actions blâmables? Non: mais en vérité, pour savoir mettre un fripon sur la Scene, il faut un Auteur bien honnête homme.

Ces défauts son tellement inhérens à notre Théâtre, qu'en voulant les en ôter, on le défigure. Nos Auteurs modernes, guidés par de meilleures intentions, font des Pieces plus épurées; mais aussi qu'arrive-t-il? Qu'elles n'ont plus de vrai comique & ne produisent aucun effet. Elles instruisent beaucoup, si l'on veut; mais elles ennuient encore davantage. Autant vaudroit aller au Sermon.

Dans cette décadence du Théâtre, on se voit contraint d'y substituer aux véritables beautés éclipsées, de petits agrémens capables d'en imposer à la multitude. Ne sachant plus nourrir la force du Comique & des caracteres, on a renforcé l'intérêt de l'amour. On a fait la même chose dans la Tragédie pour suppléer aux situations prises dans des intérêts d'Etat qu'on ne connoît plus, & aux sentimens naturels & simples qui ne touchent plus personne. Les Auteurs concourent à l'envi pour l'utilité publique à donner une nouvelle énergie & un nouveau coloris à cette passion dangereuse; &, depuis Moliere & Corneille, on ne voit plus réussir au Théâtre que des Romans, sous le nom de Pieces dramatiques.

L'amour est le regne des femmes. Ce sont elles qui nécessairement y donnent la loi : parce que, selon l'ordre de la Nature, la résistance leur appartient & que les hommes ne peuvent vaincre cette résistance qu'aux dépens de leur liberté. Un effet naturel de ces sortes de Pieces est donc d'étendre l'empire du Sexe, de rendre des femmes & de jeunes filles les précepteurs du public, & de leur donner sur les Spectateurs le même pouvoir qu'elle ont sur leurs Amans. Pensez-vous, Monsieur, que cet ordre soit sans inconvénient, & qu'en augmentant avec tant de soin l'ascendant des femmes, les hommes en seront mieux gouvernés ?

Il peut y avoir dans le monde quelques femmes dignes d'être écoutées d'un honnête homme ; mais est-ce d'elles, en général, qu'il doit prendre conseil, & n'y auroit-il aucun moyen d'honorer leur sexe, à moins d'avilir le nôtre ? Le plus charmant objet de la Nature, le plus capable d'émouvoir un cœur sensible & de le porter au bien, est, je l'avoue, une femme aimable & vertueuse ; mais cet objet céleste où se cache-t-il ; N'est-il pas bien cruel de le contempler avec tant de plaisir au Théâtre, pour en trouver de si différens dans la Société ? Cependant le tableau séducteur fait son effet. L'enchantement causé par ces prodiges de sagesse tourne au profit des femmes sans honneur. Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la Scene, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu est de chercher une maîtresse qui l'y conduise, espérant bien trouver une Constance ou une Cénie (*x*) tout au moins. C'est ainsi que, sur la

(*x*) Ce n'est point par étourderie que je cite Cenie en cet endroit, quoique cette charmante Piece soit

foi d'un modele imaginaire ; sur un air modeste & touchant, sur une douceur contrefaite, *nescius auræ fallacis*, le jeune insensé court se perdre, en pensant devenir un Sage.

Ceci me fournit l'occasion de proposer une espece de probleme. Les Anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes (y); mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maxime que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des femmes ; & que la femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est, sur ce principe, qu'un Spartiate, entendant un

---

l'ouvrage d'une femme : car, cherchant la vérité de bonne foi, je ne sais point déguiser ce qui fait contre mon sentiment ; & ce n'est pas une femme, mais aux femmes que je refuse les talens des hommes. J'honore d'autant plus volontiers ceux de l'Auteur de Cénie en particulier, qu'ayant à me plaindre de ses discours, je lui rends un hommage pur & désintéressé, comme tous les éloges sortis de ma plume.

(y) Ils leur donnoient plusieurs noms honorables que nous n'avons plus, ou qui sont bas & surannés parmi nous. On sait quel usage Virgile a fait de celui de *Matres* dans une occasion où les Meres Troyennes n'étoient guere sages. Nous n'avons à la place que le mot de *Dames* qui ne convient pas à toutes, qui même vieillit insensiblement, & qu'on a tout-à-fait proscrit du ton a la mode. J'observe que les Anciens tiroient volontiers leurs titres d'honneur des droits de la Nature, & que nous ne tirons les nôtres que des droits du rang.

Etranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance, l'interrompit en colere : ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une femme de bien ? De là venoit encore que, dans leur Comédie, les rôles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du Sexe, qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la Scene : seulement en representation (z). En un mot l'image du vice à découvert, les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit; de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dîne le plus souvent; qui donne le plus impérieusement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talens, au mérite, aux vertus, leurs degrés & leurs places; & dont les humbles savans mendient le plus bassement la faveur. Sur la Scene, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, grace aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens, & les imbécilles Spectateurs vont bonnement apprendre des femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout

(z) S'ils en usoient autrement daas les Tragédies, c'est que suivant le systême politique de leur Theâtre, ils n'étoient pas fâchés qu'on crût que les personnes d'un haut rang n'ont pas besoin de pudeur, & font toujours exception aux regles de la morale.

cela, dans le vrai, c'eſt ſe moquer d'elles, c'eſt les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus ſages n'en ſoient indignées. Parcourez la plupart des Pieces modernes : c'eſt toujours une femme qui fait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'eſt toujours la Dame de Cour qui fait dire le Catéchiſme au petit Jean de Saintré. Un enfant ne ſauroit ſe nourir de ſon pain, s'il n'eſt coupé par ſa gouvernante. Voilà l'image de ce qui ſe paſſe aux nouvelles Pieces. La Bonne eſt ſur le Théâtre, & les enfans ſont dans le Parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ſes avantages, & que de tels précepteurs ne puiſſent donner du poids & du prix à leurs leçons ; mais revenons à ma queſtion. De l'uſage antique & du nôtre, je demande lequel eſt le plus honorable aux femmes, & rend le mieux à leur ſexe les vrais reſpects qui lui ſont dus?

La même cauſe qui donne dans nos Pieces tragiques & commiques, l'aſcendant aux femmes ſur les hommes, le donne encore aux jeunes gens ſur les vieillards ; & c'eſt un autre renverſement des rapports naturels, qui n'eſt pas moins répréhenſible, Puiſque l'interêt y eſt toujours pour les amans, il s'enſuit que les perſonnages avancés en âge n'y peuvent jamais faire que des rôles en ſous-ordre. Ou, pour former le nœud de l'intrigue, ils ſervent d'obſtacle aux vœux des jeunes amans & alors ils ſont haïſſables ; ou ils ſont amoureux eux-mêmes & alors ils ſont ridicules. *Turpe ſenex miles.* On en fait dans les Tragédies des tyrans, des uſurpateurs ; dans les Comédies, des jaloux, des uſuriers, des pédans, des peres inſupportables qne tout le monde conſpire à tromper. Voilà ſous quel hono-

rable aſpect on montre la vieilleſſe au Théâtre, voila quel reſpect on inſpire pour elle aux jeunes-gens. Remercions l'illuſtre Auteur de Zaïre & de Nanine d'avoir ſouſtrait à ce mépris le vénérable Luſignan & le bon vieux Philippe Humbert. Il en eſt quelques autres encore; mais cela ſuffit-il pour arrêter le torrent du préjugé public, & pour effacer l'aviliſſement où la plupart des Auteurs ſe plaiſent à montrer l'âge de la ſageſſe, de l'expérience & de l'autorité? Qui peut douter que l'habitude de voir toujours dans les vieillards des perſonnages odieux au Théâtre, n'aide à les faire rebuter dans la Société, & qu'en s'accoutumant à confondre ceux qu'on voit dans le monde avec les radoteurs & les Gérontes de la Commédie, on ne les mépriſe tous égalemens? Obſervez à Paris dans une aſſemblée, l'air ſuffiſant & vain, le ton ferme & tranchant d'une impudente jeuneſſe, tandis que les Anciens, craintifs & modeſtes, ou n'oſent ouvrir la bouche, ou ſont à peine écoutés. Voit-on rien de pareil dans les provinces, & dans les lieux où les Spectacles ne ſont point établis; & par toute la terre, hors les grandes villes, une tête chenue & des cheveux blancs n'impriment-ils pas toujours du reſpect? On me dira qu'à Paris les viellards contribuent à ſe rendre mépriſables, en renonçant au maintien qui leur convient, pour prendre indécemment la parure & les manieres de la jeuneſſe, & que faiſant les galans à ſou exemple, il eſt très-ſimple qu'on la leur préfere dans ſon métier: mais c'eſt tout au contraire pour n'avoir nul autre moyen de ſe faire ſupporter, qu'ils ſont contraints de recourir à celui-là, & ils aiment encore mieux être ſoufferts à la faveur de leurs ridicules, que de ne l'être

point du tout. Ce n'est pas assurément qu'en faisant les agréables ils le deviennent en effet, & qu'un galant sexagénaire soit un personnage fort gracieux ; mais son indécence même lui tourne à profit : c'est un triomphe de plus pour une femme, qui, traînant à son char un Nestor, croit montrer que les glaces de l âge ne garantissent point des feux qu'elle inspire. Voilà pourquoi les femmes encouragent de leur mieux ces Doyens de Cithere, & ont la malice de traiter d'hommes charmans, de vieux foux qu'elles trouveroient moins aimables s'ils étoient moins extravagans. Mais revenons à mon sujet.

Ces effets ne sont pas les seuls que produit l'intérêt de la Scene uniquement fondé sur l'amour. On lui en attribue beaucoup d'autres plus graves & plus importans, dont je n'examine point ici la réalité, mais qui ont été souvent & fortement allégués par les Ecrivains ecclésiastiques. Les dangers que peut produire le tableau d'une passion contagieuse sont, leur a-t-on repondu, prévenus par la maniere de le présenter ; l'amour qu'on expose au Théâtre y est rendu légitime, son but est honnête, souvent il est sacrifié au devoir & à la vertu ; & dès qu'il est coupable il est puni. Fort bien : mais n'est-il pas plaisant qu'on prétende ainsi régler après coup les mouvemens du cœur sur les préceptes de la raison, & qu'il faille attendre les événemens pour savoir quelle impression l'on doit recevoir des situations qui les amenent ? Le mal qu'on reproche au Théâtre n'est pas précisément d'inspirer des passions criminelles, mais de disposer l'ame à des sentimens trop tendres qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu. Les dou-

ces émotions qu'on y ressent n'ont pas par elles-mêmes un objet déterminé, mais elles en font naître le besoin ; elles ne donnent pas précisément de l'amour, mais elles préparent à en sentir ; elles ne choisissent pas la personne qu'on doit aimer, mais elle nous forcent à faire ce choix. Ainsi elles ne sont innocentes ou criminelles que par l'usage que nous en faisons selon notre caractere, & ce caractere est indépendant de l'exemple. Quand il seroit vrai qu'on ne peint au Théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il de là que les impressions en sont plus foibles, que les effets en sont moins dangereux ? Comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contrepoison ? Mais si l'idée de l'innocence embellit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Quand le Patricien Manilius fut chassé du Sénat de Rome pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille, à ne considérer cette action qu'en elle-meme, qu'avoit-elle de répréhensible ? Rien sans doute : elle annonçoit même un sentiment louable. Mais les chastes feux de la mere en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. C'étoit donc, d'une action fort honnête, faire un exemple de corruption. Voilà l'effet des amours permis du Théâtre.

On prétend nous guérir de l'amour par la peinture de ses foiblesses. Je ne sais là-dessus comment les Auteurs s'y prennent, mais je vois que les Spectateurs sont toujours du parti de l'amant foi-

ble, & que souvent ils sont fâchés qu'il ne le soit pas davantage. Je demande si c'est un grand moyen d'éviter de lui ressembler ?

Rappellez-vous, Monsieur, une Piece à laquelle je crois me souvenir d'avoir assisté avec vous, il y a quelques années, & qui nous fit un plaisir auquel nous nous attendions peu, soit qu'en effet l'Auteur y eût mis plus de beautes théâtrales que nous n'avions pensé, soit que l'Actrice prêtât son charme ordinaire au rôle qu'elle faisoit valoir. Je veux parler de la Berenice de Racine. Dans quelle disposition d'esprit le Spectateur voit-il commencer cette Piece ? Dans un sentiment de mépris pour la foiblesse d'un Empereur & d'un Romain, qui balance comme le dernier des hommes entre sa maîtresse & son devoir ; qui, flottant incessamment dans une déshonorante incertitude, avilit par des plaintes efféminees ce caractere presque divin que lui donne l'histoire ; qui fait chercher dans un vil soupirant de ruelle le bienfaiteur du monde, & les délices du genre humain. Qu'en pense le même Spectateur après la representation ? Il finit par plaindre cet homme sensible qu'il méprisoit, par s'intéresser à cette même passion dont il lui faisoit un crime, par murmurer en secret du sacrifice qu'il est forcé d'en faire aux loix de la patrie. Voilà ce que chacun de nous éprouvoit à la représentation. Le rôle de Titus, très bien rendu, eût fait de leffet s'il eût été plus digne de lui, mais tous sentirent que l'intérêt principal étoit pour Bérénice, & que c'étoit le sort de son amour qui déterminoit l'espece de la catastrophe. Non que ses plaintes continuelles donnassent une grande émotion durant le cours de la Piece ; mais au cinquieme Acte où, cessant de se

plaindre, l'air morne, l'œil ſec & la voix éteinte, elle faiſoit parler une douleur froide approchante du déſeſpoir, l'art de l'Actrice ajoutoit au pathétique du rôle, & les Spectateurs vivement touchés commençoient à pleurer quand Berenice ne pleuroit plus. Que ſignifioit cela, ſinon qu'on trembloit qu'elle ne fût renvoyée; qu'on ſentoit d'avance la douleur dont ſon cœur ſeroit pénétré, & que chacun auroit voulu que Titus ſe laiſsât vaincre, même au riſque de l'en moins eſtimer? Ne voilà-t-il pas une Tragédie qui a bien rempli ſon objet, & qui a bien appris aux Spectateurs à ſurmonter les foibleſſes de l'amour?

L'événement dément ces vœux ſecrets, mais qu'importe? Le dénouement n'efface point l'effet de la Piece. La Reine part ſans le congé du parterre: l'Empereur la renvoie *invitus invitam*, on peut ajouter *invito ſpectatore*. Titus a beau reſter Romain, il eſt ſeul de ſon parti; tous les Spectateurs ont épouſé Bérénice..

Quand même on pourroit me diſputer cet effet, quand même on ſoutiendroit que l'exemple de force & de vertu qu'on voit dans Titus, vainqueur de lui-même, fonde l'intérêt de la Piece, & fait qu'en plaignant Bérénice, on eſt bien aiſe de la plaindre, on ne feroit que rentrer en cela dans mes principes: parce que, comme je l'ai déjà dit, les ſacrifices faits au devoir & à la vertu ont toujours un charme ſecret, même pour les cœurs corrompus: & la preuve que ce ſentiment n'eſt point l'ouvrage de la Piece, c'eſt qu'ils l'ont avant qu'elle commence Mais cela n'empêche pas que certaines paſſions ſatisfaites ne leur ſemblent préférables à la vertu même, & que, s'ils ſont contens de voir Titus vertueux & magna-

nime, ils ne le fussent encore plus de le voir heureux & foible, ou du moins qu'ils ne consentissent volontiers à l'être à sa place. Pour rendre cette vérité sensible, imaginons un dénouement tout contraire à celui de l'Auteur. Qu'après avoir mieux consulté son cœur, Titus ne voulant ni enfreindre les loix de Rome, ni vendre le bonheur à l'ambition, vienne, avec des maximes opposées, abdiquer l'empire aux pieds de Bérénice; que, pénétrée d'un si grand sacrifice, elle sente que son devoir seroit de refuser la main de son amant, & que pourtant elle l'accepte; que tous deux enivrés des charmes de l'amour, de la paix, de l'innocence, & renonçant aux vaines grandeurs prennent, avec cette douce joie qu'inspirent les vrais mouvemens de la Nature, le parti d'aller vivre heureux & ignorés dans un coin de la terre; qu'une scene si touchante soit annimée des sentimens tendres & pathétique, que le sujet fournit & que Racine eût si bien fait valoir; que Titus en quittant les Romains leur adresse un discours tel que la circonstance & le sujet le comportent : n'est-il pas clair, par exemple, qu'à moins qu'un Auteur ne soit de la derniere mal-adresse, un tel discours doit faire fondre en larmes toute l'assemblée? La Piece, finissant ainsi, sera, si l'on veut, moins bonne, moins instructive, moins conforme à l'histoire; mais en fera-t-elle moins de plaisir, & les Spectateurs en sortiront-ils moins satisfaits? Les quatre premiers actes subsisteroient à-peu-près tels qu'ils sont, & cependant on en tireroit une leçon directement contraire. Tant il est vrai que les tableaux de l'amour font toujours plus d'impression que les maximes de la sagesse, & que l'effet d'une Tragédie

eſt tout-à-fait indépendant de celui du dénouement!

Veut-on ſavoir s'il eſt ſûr qu'en montrant les ſuites funeſtes des paſſions immodérés, la Tragédie apprenne à s'en garantir? Que l'on conſulte l'expérience. Ces ſuites funeſtes ſont repréſentées très-fortement dans Zaïre; il en coûte la vie aux deux Amans, & il en coûte bien plus que la vie à Oroſmane: puiſqu'il ne ſe donne la mort que pour ſe délivrer du plus cruel ſentiment qui puiſſe entrer dans un cœur humain, le remord d'avoir poignardé ſa maîtreſſe. Voilà donc aſſurément des leçons très-énergiques. Je ſerois curieux de trouver quelqu'un, homme ou femme, qui s'osât vanter d'être ſorti d'une repréſentation de Zaïre, bien prémuni contre l'amour. Pour moi, je crois entendre chaque Spectateur dire en ſon cœur à la fin de la Tragédie, ah! qu'on me donne une Zaïre, je ferai bien en ſorte de ne la pas tuer. Si les femmes n'ont pu ſe laſſer de courir en foule à cette Piece enchantereſſe & d'y faire courir les hommes, je ne dirai point que c'eſt pour s'encourager par l'exemple de l'héroïne à n'imiter pas un ſacrifice qui lui réuſſit ſi mal; mais c'eſt parce que, de toutes les Tragédies qui ſont au Théâtre, nul autre ne montre avec plus de charmes le pouvoir de l'amour & l'empire de la beauté, & qu'on y apprend encore pour ſurcroît de profit à ne pas juger ſa Maîtreſſe ſur les apparences. Qu'Oroſmane immole Zaïre à ſa jalouſie, une femme ſenſible y voit ſans effroi le tranſport de la paſſion: car c'eſt un moindre malheur de périr par la main de ſon amant, que d'en être médiocrement aimée.

Qu'on nous peigne l'amour comme on voudra;

il séduit, ou ce n'est pas lui. S'il est mal peint, la Piece est mauvaise ; s'il est bien peint, il offusque tout ce qui l'accompagne. Ses combats, ses maux, ses souffrances le rendent plus touchant encore que s'il n'avoit nulle résistance à vaincre. Loin que ces tristes effets rebutent, il n'en devient que plus interessant par ses malheurs même. On se dit, malgré soi, qu'un sentiment si délicieux console de tout. Une si douce image amollit insensiblement le cœur ; on prend de la passion ce qui mene au plaisir ; on en laisse ce qui tourmente. Personne ne se croit obligé d'être un héros, & c'est ainsi qu'admirant l'amour honnête on se livre à l'amour criminel.

Ce qui acheve de rendre ses images dangereuses, c'est précisément ce qu'on fait pour les rendre agréables ; c'est qu'on ne le voit jamais régner sur la Scene qu'entre des ames honnêtes, c'est que les deux Amans sont toujours des modeles de perfection. Et comment ne s'interesseroit-on pas pour une passion si séduisante, entre deux cœurs dont le caractere est déja si interessant par lui-même ? Je doute que, dans toutes nos Pieces dramatiques, on en trouve une seule où l'amour mutuel n'ait pas la faveur du Spectateur. Si quelque infortuné brûle d'un feu non partagé, on en fait le rebut du parterre. On croit faire merveilles de rendre un amant estimable ou haïssable selon qu'il est bien ou mal accueilli dans ses amours ; de faire toujours approuver au public les sentimens de sa maitresse, & de donner à la tendresse tout l'intérêt de la vertu. Au lieu qu'il faudroit apprendre aux jeunes gens à se défier des illusions de l'amour, à fuir l'erreur d'un penchant aveugle qui croit toujours se

fonder ſur l'eſtime, & à craindre quelquefois de livrer un cœur vertueux à un objet indigne de ſes ſoins. Je ne ſache guere que le miſantrope où le héros de la Piece ait fait un mauvais choix. Rendre le Miſantrope amoureux n'étoit rien, le coup de génie eſt de l'avoir fait amoureux d'une coquette. Tout le reſte du Théâtre eſt un tréſor de femmes parfaites. On diroit qu'elles s'y ſont toutes réfugiées. Eſt-ce-là l'image fidelle de la Société? Eſt-ce-ainſi qu'on nous rend ſuſpeᵭte une paſſion qui perd tant de gens bien nés? Il s'en faut peu qu'on ne nous faſſe croire qu'un honnête homme eſt obligé d'être amoureux, & qu'une amante aimée ne ſauroit n'être pas vertueuſe. Nous voilà fort bien inſtruits?

Encore une fois, je n'entreprends point de juger ſi c'eſt bien ou mal fait de fonder ſur l'amour le principal intérêt du Théâtre; mais je dis que, ſi ſes peintures ſont quelquefois dangereuſes, elles le ſeront toujours, quoi qu'on faſſe pour les déguiſer. Je dis que c'eſt en parler de mauvaiſe foi, ou ſans le connoître, de vouloir en reᵭtifier les impreſſions par d'autres impreſſions étrangeres qui ne les accompagnent point juſqu'au cœur, ou que le cœur en a bientôt ſéparées; impreſſions qui même en déguiſent les dangers, & donnent à ce ſentiment trompeur un nouvel attrait par lequel il perd ceux qui s'y livrent.

Soit qu'on déduiſe de la nature des Speᵭtacles, en général, les meilleures formes dont ils ſont ſuſceptibles; ſoit qu'on examine tout ce que les lumieres d'un ſiecle & d'un peuple éclairés ont fait pour la perfeᵭtion des nôtres; je crois qu'on peut conclure de ces conſidérations diverſes que l'effet moral du Speᵭtacle & des Théâtres ne ſauroit jamais

être bon ni salutaire en lui-même : puisqu'à ne compter que leurs avantages, on n'y trouve aucune sorte d'utilité réelle, sans inconvéniens qui la surpassent. Or par une suite de son inutilité même, le Théâtre, qui ne peut rien pour corriger les mœurs, peut beaucoup pour les altérer. En favorisant tous nos penchans, il donne un nouvel ascendant à ceux qui nous dominent; les continuelles émotions qu'on y ressent nous énervent, nous affoiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions; & le stérile intérêt qu'on prend à la vertu ne sert qu'à contenter notre amour propre, sans nous contraindre à la pratiquer. Ceux de mes Compatriotes qui ne désapprouvent pas les Spectacles en eux-mêmes, ont donc tort.

Outre ces effets du Théâtre, relatifs aux choses représentées, il y en a d'autres non moins nécessaires, qui se rapportent directement à la Scene & aux personnages représentans, & c'est à ceux-là que les Genevois déjà cités attribuent le goût de luxe, de parure, & de dissipation dont ils craignent avec raison l'introduction parmi nous. Ce n'est pas seulement la fréquentation des Comédiens, mais celle du Théâtre, qui peut amener ce goût par son appareil & la parure des Acteurs. N'eût-il d'autre effet que d'interrompre à certaines heures le cours des affaires civiles & domestiques, & d'offrir une ressource assurée à l'oisiveté, il n'est pas possible que la commodité d'aller tous les jours régulièrement au même lieu s'oublier soi-même & s'occuper d'objets étrangers, ne donne au Citoyen d'autres habitudes & ne lui forme de nouvelles mœurs; mais ces changemens seront-ils avantageux ou nuisibles? C'est une question qui dépend moins de l'examen

du Spectacle que de celui des Spectateurs. Il est sûr que ces changemens les ameneront tous à-peu-près au même point ; c'est donc par l'état où chacun étoit d'abord, qu'il faut estimer les différences.

Quand les amusemens sont indifférens par leur nature, (& je veux bien pour un moment considérer les Spectacles comme tels, c'est la nature des occupations qu'ils interrompent qui les fait juger bons ou mauvais, sur-tout lorsqu'ils sont assez vifs pour devenir des occupations eux-mêmes, & substituer leur goût à celui du travail. La raison veut qu'on favorise les amusemens des gens dont les occupations sont nuisibles, & qu'on détourne des mêmes amusemens ceux dont les occupations sont utiles. Une autre considération générale est qu'il n'est pas bon de laisser à des hommes oisifs & corrompus le choix de leurs amusemens, de peur qu'ils ne les imaginent conformes à leurs inclinations vicieuses, & ne deviennent aussi mal-faisans dans leurs plaisirs que dans leurs affaires. Mais laissez un peuple simple & laborieux se délasser de ses travaux, quand & comme il lui plaît ; jamais il n'est à craindre qu'il abuse de cette liberté, & l'on ne doit point se tourmenter à lui chercher des divertissemens agréables : car, comme il faut peu d'apprêts aux mets que l'abstinence & la faim assaisonnent, il n'en faut pas, non plus, beaucoup aux plaisirs des gens épuisés de fatigue, pour qui le repos seul en est un très-doux. Dans une grande ville, pleine de gens intrigans, désœuvrés, sans religion, sans principes, dont l'imagination dépravée par l'oisiveté, la fénéantise, par l'amour du plaisir & par de grands besoins, n'engendre que des monstres & n'inspirent que des forfaits ; dans une grande ville

où les mœurs & l'honneur ne sont rien, parce que chacun, dérobant aisément sa conduite aux yeux du public, ne se montre que par son crédit & n'est estimé que par ses richesses, la Police ne sauroit trop multiplier les plaisirs permis, ni trop s'appliquer à les rendre agréables, pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux. Comme les empêcher de s'occuper c'est les empêcher de mal faire, deux heures par jour dérobées à l'activité du vice sauvent la douzieme partie des crimes qui se commettroient; & tout ce que les Spectacles vus ou à voir causent d'entretiens dans les Caffés & autres réfuges des fainéans & fripons du pays, est encore autant de gagné pour les peres de famille, soit sur l'honneur de leurs filles ou de leurs femmes, soit sur leur bourse ou sur celle de leurs fils.

Mais dans les petites villes, dans les lieux moins peuplés, où les particuliers, toujours sous les yeux du public, sont censeurs nés les uns des autres, & où la Police a sur tous une inspection facile, il faut suivre des maximes toutes contraires. S'il y a de l'industrie, des arts, des manufactures, on doit se garder d'offrir des distractions relâchantes à l'âpre intérêt qui fait ses plaisirs de ses soins, & enrichit le Prince de l'avarice des sujets. Si le pays sans commerce nourrit les habitans dans l'inaction, loin de fomenter en eux l'oisiveté à laquelle une vie simple & facile ne les porte déja que trop, il faut la leur rendre insupportable en les contraignant, à force d'ennui, d'employer utilement un temps dont ils ne sauroient abuser. Je vois qu'à Paris, où l'on juge de tout sur les apparences, parce qu'on n'a le loisir de

rien examiner, on croit, à l'air de désœuvrement & de langueur dont frappent au premier coup d'œil la plupart des villes de provinces, que les habitans, plongés dans une stupide inaction, n'y font que végéter, ou tracasser & se brouiller ensemble. C'est une erreur dont on reviendroit aisément si l'on songeoit que la plupart des gens de Lettres qui brillent à Paris, la plupart des découvertes utiles & des inventions nouvelles y viennent de ces provinces si méprisées. Restez quelque temps dans une petite ville, où vous aurez cru d'abord ne trouver que des Automates : non seulement vous y verrez bientôt des gens beaucoup plus sensés que vos singes des grandes villes, mais vous manquerez rarement d'y découvrir dans l'obscurité quelque homme ingénieux qui vous surprendra par ses talens, par ses ouvrages, que vous surprendrez encore plus en les admirant, & qui, vous montrant des prodiges de travail, de patience & d'industrie, croira ne vous montrer que des choses communes à Paris. Telle est la simplicité du vrai génie : il n'est ni intrigant, ni actif ; il ignore le chemin des honneurs & de la fortune, & ne songe point à le chercher, il ne se compare à personne ; toutes ses ressources sont en lui seul ; insensible aux outrages & peu sensible aux louanges, s'il se connoît, il ne s'assigne point sa place & jouit de lui-même sans s'apprécier.

Dans une petite ville, on trouve, proportion gardée, moins d'activité, sans doute, que dans une capitale : parce que les passions sont moins vives & les besoins moins pressans ; mais plus d'esprits originaux, plus d'industrie inventive, plus de choses vraiment neuves : parce qu'on y est moins

imitateur, qu'ayant peu de modeles, chacun tire plus de lui-même, & met plus du sien dans tout ce qu'il fait : parce que l'esprit humain, moins étendu, moins noyé parmi les opinions vulgaires, s'élabore & fermente mieux dans la tranquille solitude : parce qu'en voyant moins, on imagine davantage : enfin, parce que, moins pressé du temps, on a plus le loisir d'étendre & digérer ses idées.

Je me souviens d'avoir vu dans ma jeunesse aux environs de Neufchâtel un spectacle assez agréable & peut-être unique sur la terre. Une montagne entiere couverte d'habitations dont chacune fait le centre des terres qui en dépendent ; en sorte que ces maisons, à distances aussi égales que les fortunes des propriétaires, offrent à la fois aux nombreux habitans de cette montagne, le recueillement de la retraite & les douceurs de la société. Ces heureux paysans, tous à leur aise, francs de tailles, d'impôts, de subdélegués, de corvées, cultivent, avec tout le soin possible, des biens dont le produit est pour eux, & emploient le loisir que cette culture leur laisse à faire mille ouvrages de leurs mains, & à mettre à profit le genie inventif que leur donne la Nature. L'hiver sur-tout, temps où la hauteur des neiges leur ôte une communication facile, chacun renfermé bien chaudement, avec sa nombreuse famille, dans sa jolie & propre maison de bois (*a*) qu'il a bâtie lui-même, s'occupe de mille travaux amusans, qui chassent l'ennui de son

(*a*) Je crois entendre un bel esprit de Paris se récrier, pourvu qu'il ne lise pas lui-même, à cet endroit comme à bien d'autres, & démontrer docte-

asile, & ajoutent à son bien-être. Jamais Menuisier, Serrurier, Vitrier, Tourneur de profession n'entra dans le pays; tous le sont pour eux-mêmes, aucun ne l'est pour autrui; dans la multitude de meubles commodes & même élégans qui composent leur ménage & parent leur logement, on n'en voit pas un qui n'ait eté fait de la main du maître. Il leur reste encore du loisir pour inventer & faire mille instrumens divers, d'acier, de bois, de carton, qu'ils vendent aux étrangers, dont plusieurs même parviennent jusqu'à Paris, entre autres ces petites horloges de bois qu'on y voit depuis quelques années. Ils en font aussi de fer, ils font même des montres; &, ce qui paroît incroyable, chacun réunit à lui seul toutes les professions diverses dans lesquelles se subdivise l'horlogerie, & fait tous ses outils lui-même.

Ce n'est pas tout : ils ont des livres utiles & sont passablement instruits; ils raisonnent sensément de toutes choses, & de plusieurs avec esprit (*b*). Ils font des syphons, des aimans, des lunet-

---

ment aux Dames, (car c'est sur tout aux Dames que ces Messieurs démontrent) qu'il est impossible qu'une maison de bois soit chaude. Grossier mensonge! Erreur de physique! Ah, pauvre Auteur! Quant à moi, je crois la démonstration sans réplique. Tout ce que je sais, c'est que les Suisses passent chaudement leur hiver au milieu des neiges, dans des maisons de bois.

(*b*) Je puis citer en exemple un homme de mérite, bien connu dans Paris, & plus d'une fois honoré des suffrages de l'Académie des Sciences. C'est M. Rivaz, célebre Valeisan. Je sais bien qu'il

tes, des pompes, des barometres, des chambres noires ; leurs tapisseries sont des multitudes d'instrumens de toute espece : vous prendriez le poële d'un paysan pour un attelier de mécanique & pour un cabinet de physique expérimentale. Tous savent un peu dessiner, peindre, chiffrer ; la plupart jouent de la flûte, plusieurs ont un peu de musique & chantent juste. Ces arts ne leur sont point enseignés par des maîtres, mais leur passent, pour ainsi dire, par tradition. De ceux que j'ai vus savoir la musique, l'un me disoit l'avoir apprise de son pere, un autre de sa tante, un autre de son cousin, quelques-uns croyoient l'avoir toujours sue. Un de leurs plus fréquens amusemens est de chanter avec leurs femmes & leurs enfans les pseaumes à quatre parties ; & l'on est tout étonné d'entendre sortir de ces cabanes champêtres, l'harmonie forte & mâle de Goudimel, depuis si long-temps oubliée de nos savans Artistes.

Je ne pouvois non plus me lasser de parcourir ces charmantes demeures, que les habitans de m'y témoigner la plus franche hospitalité. Malheureusement j'étois jeune ; ma curiosité n'étoit que celle d'un enfant, & je songeois plus à m'amuser qu'à m'instruire. Depuis trente ans, le peu d'observations que je fis se sont effacées de ma mémoire. Je me souviens seulement que j'admirois sans cesse en ces hommes singuliers un mélange étonnant de finesse & de simplicité qu'on croiroit presque incom-

---

n'a pas beaucoup d'égaux parmi ses compatriotes : mais enfin c'est en vivant comme eux, qu'il apprit à les surpasser.

patibles,

patibles, & que je n'ai plus observé nulle part. Du reste, je n'ai rien retenu de leurs mœurs, de leur société, de leurs caracteres. Aujourd'hui que j'y porteroit d'autres yeux, faut-il ne revoir plus cet heureux pays? Hélas! il est sur la route du mien!

Après cette légere idée, supposons qu'au sommet de la montagne dont je viens de parler, au centre des habitations, on établisse un Spectacle fixe & peu coûteux, sous prétexte, par exemple, d'offrir une honnête récréation à des gens continuellement occupés, & en état de supporter cette petite dépense; supposons encore qu'ils prennent du goût pour ce même Spectacle, & cherchons ce qui doit résulter de son établissement.

Je vois d'abord que leurs travaux cessant d'être leurs amusemens, aussitôt qu'ils en auront un autre, celui-ci les dégoûtera des premiers; le zele ne fournira plus tant de loisir, ni les mêmes inventions. D'ailleurs, il y aura chaque jour un temps réel de perdu pour ceux qui assisteront au Spectacle : & l'on ne se remet pas à l'ouvrage, l'esprit rempli de ce qu'on vient de voir : on en parle, ou l'on y songe. Par conséquent, relâchement de travail : premier préjudice.

Quelque peu qu'on paie à la porte, on paie enfin; c'est toujours une dépense qu'on ne faisoit pas. Il en coûte pour soi, pour sa femme, pour ses enfans, quand on les y mene, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un Ouvrier ne va point dans une assemblée se montrer en habit de travail : il faut prendre plus souvent ses habits des Dimanches, changer de linge plus souvent, se poudrer, se raser; tout cela coûte du temps & de

l'argent. Augmentation de dépense : deuxieme préjudice.

Un travail moins assidu & une dépense plus forte exigent un dédommagement. On le trouvera sur le prix des ouvrages qu'on sera forcé de renchérir. Plusieurs marchands, rebutés de cette augmentation, quitteront les *Montagnons* (c), & se pourvoiront chez les autres Suisses leurs voisins, qui, sans être moins industrieux, n'auront point de Spectacles, & n'augmenteront point leurs prix. Diminution de débit : troisieme préjudice.

Dans les mauvais temps, les chemins ne sont pas praticables ; & comme il faudra toujours, dans ces temps-là, que la troupe vive, elle n'interrompra pas ses représentations. On ne pourra donc éviter de rendre le Spectacle abordable en tout temps. L'hiver, il faudra faire des chemins dans la neige, peut-être les paver ; & Dieu veuille qu'on n'y mette pas des lanternes. Voilà des dépenses publiques, par conséquent des contributions de la part des particuliers. Etablissement d'impôts : quatrieme préjudice.

Les femmes des Montagnons allant, d'abord pour voir, & ensuite pour être vues, voudront être parées ; elles voudront l'être avec distinction. La femme de M. le Châtelain ne voudra pas se montrer au Spectacle, mise comme celle du maître d'école ; la femme du maître d'école s'efforcera de se mettre comme celle du Châtelain. De là naîtra bientôt une émulation de parure qui ruinera les

(c) C'est le nom qu'on donne dans le pays aux habitans de cette montagne.

maris, les gagnera peut-être, & qui trouvera sans cesse mille nouveaux moyens d'éluder les loix somptuaires. Introduction du luxe : cinquieme préjudice.

Tout le reste est facile à concevoir. Sans mettre en ligne de compte les autres inconvéniens dont j'ai parlé, ou dont je parlerai dans la suite ; sans avoir égard à l'espece du Spectacle & à ses effets moraux : je m'en tiens uniquement à ce qui regarde le travail & le gain, & je crois montrer par une conséquence évidente, comment un peuple aisé, mais qui doit son bien-être à son industrie, changeant la réalité contre l'apparence, se ruine à l'instant qu'il veut briller.

Au reste, il ne faut point se récrier contre la chimere de ma supposition ; je ne la donne que pour telle, & ne veux que rendre sensibles du plus au moins ses suites inévitables. Otez quelques circonstances, vous retrouverez ailleurs d'autres *Montagnons* ; & *mutatis mutandis*, l'exemple a son application.

Ainsi quand il seroit vrai que les Spectacles ne sont pas mauvais en eux mêmes, on auroit toujours à chercher s'ils ne le deviendront point à l'égard du peuple auquel on les destine. En certains lieux, ils seront utiles pour attirer les étrangers, pour augmenter la circulation des especes, pour exciter les Artistes, pour varier les modes, pour occuper les gens trop riches ou aspirant à l'être, pour les rendre moins malfaisans, pour distraire le peuple de ses miseres, pour lui faire oublier ses chefs en voyant ses baladins, pour maintenir & perfectionner le goût quand l'honnêteté est perdue, pour couvrir d'un vernis de procédés la laideur du vice,

pour empêcher, en un mot, que les mauvaises mœurs ne dégénerent en brigandage. En d'autres lieux, ils ne ferviroient qu'à détruire l'amour du travail, à décourager l'induftrie, à ruiner les particuliers, à leur infpirer le goût de l'oifiveté, à leur faire chercher les moyens de fubfifter fans rien faire, à rendre un peuple inactif & lâche, à l'empêcher de voir les objets publics & particuliers dont il doit s'occuper, à tourner la fageffe en ridicule, à fubftituer un jargon de Théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute la morale en métaphfique, à traveftir les citoyens en beaux-efprits, les meres de famille en Petites-Maîtreffes, & les filles en amoureufes de Comédie. L'effet général fera le même fur tous les hommes; mais les hommes ainfi changés conviendront plus ou moins à leur pays. En devenant égaux, les mauvais gagneront, les bons perdront encore davantage; tous contracteront un caractere de moleffe, un efprit d'inaction qui ôtera aux uns de grandes vertus, & préfervera les autres de méditer de grands crimes.

De ces nouvelles réflexions il réfulte une conféquence directement contraire à celle que je tirois des premieres; favoir que, quand le peuple eft corrompu, les Spectacles lui font bons, & mauvais quand il eft bon lui-même. Il fembleroit donc que ces deux effets contraires devroient s'entredétruire & les Spectacles refter indifférens à tous; mais il y a cette différence que l'effet qui renforce le bien & le mal, étant tiré de l'efprit des Pieces, eft fujet comme elles à mille modifications qui le réduifent prefque à rien; au lieu que celui qui change le bien en mal & le mal en bien, réfultant de l'exiftence

même du Spectacle, est un effet constant, réel, qui revient tous les jours & doit l'emporter à la fin.

Il suit de là que, pour juger s'il est à propos ou non d'établir un Théâtre en quelque Ville, il faut premiérement savoir si les mœurs y sont bonnes ou mauvaises; question sur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par rapport à nous. Quoi qu'il en soit, tout ce que je puis accorder là-dessus, c'est qu'il est vrai que la Comédie ne nous fera point de mal, si plus rien ne nous en peut faire.

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des Comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à la fois des Spectacles & des mœurs, & l'on réuniroit les avantages des uns & des autres. Des Spectacles & des mœurs! Voilà qui formeroit vraiment un Spectacle à voir, d'autant plus que ce seroit la premiere fois. Mais quels sont les moyens que vous nous indiquez pour contenir les Comédiens? Des loix séveres & bien exécutées. C'est au moins avouer qu'ils ont besoin d'être contenus, & que les moyens n'en sont pas faciles. Des loix séveres? La premiere est de n'en point souffrir. Si nous enfreignons celle-là, que deviendra la sévérité des autres? Des loix bien exécutées? Il s'agit de savoir si cela se peut: car la force des loix a sa mesure, celle des vices qu'elles répriment a aussi la sienne. Ce n'est qu'après avoir comparé ces deux quantités & trouvé que la premiere surpasse l'autre, qu'on peut s'assurer de l'exécution des loix. La connoissance de ces rapports fait la véritable science du Législateur: car, s'il ne s'agissoit que de pu-

pour remédier aux abus, à mesure qu'ils naissent; on diroit, sans doute, de fort belles choses, mais qui, pour la plupart, resteroient sans effet, & serviroient d'indications de ce qu'il faudroit faire, plutôt que de moyens pour l'exécuter. Dans le fond, l'institution des loix n'est pas une chose si merveilleuse, qu'avec du sens & de l'équité, tout homme ne pût tres-bien trouver de lui-même, celles qui, bien observées, seroient les plus utiles à la Société. Où est le plus petit écolier de droit qui ne dressera pas un code d'une morale aussi pure que celle des loix de Platon? Mais ce n'est pas de cela seul qu'il s'agit. C'est d'approprier tellement ce code au Peuple pour lequel il est fait, & aux choses sur lesquelles on y statue, que son exécution s'ensuive du seul concours de ces convenances; c'est d'imposer au Peuple à l'exemple de Solon, moins les meilleures loix en elles-mêmes, que les meilleures qu'il puisse comporter dans la situation donnée. Autrement, il vaut encore mieux laisser subsister les désordres, que de les prévenir, ou d'y pourvoir par des loix qui ne seront point observées: car sans remédier au mal, c'est encore avilir les loix.

Une autre observation, non moins importante, est que les choses de mœurs & de justice universelle, ne se reglent pas comme celles de justice particuliere & de droit rigoureux, par des édits & par des loix; ou si quelquefois les lóix influent sur les mœurs, c'est quand elles en tirent leur force. Alors elles leur rendent cette même force par une sorte de réaction bien connue des vrais politiques. La premiere fonction des Ephores de Sparte, en entrant en charge, étoit une proclamation publique

par laquelle ils enjoignoient aux citoyens, non pas d'obferver les loix, mais de les aimer, afin que l'obfervation ne leur en fût point dure. Cette proclamation, qui n'étoit pas un vain formulaire, montre parfaitement l'efprit de l'inftitution de Sparte, par laquelle les loix & les mœurs intimément unies dans les cœurs des citoyens n'y faifoient, pour ainfi dire, qu'un même corps. Mais ne nous flattons pas de voir Sparte renaître au fein du commerce & de l'amour du gain. Si nous avions les mêmes maximes, on pourroit établir à Genève un Spectacle fans aucun rifque : car jamais citoyen ni bourgeois n'y mettroit le pied.

Par où le gouvernement peut-il donc avoir prife fur les mœurs? Je réponds que c'eft par l'opinion publique. Si nos habitudes naiffent de nos propres fentimens dans la retraite, elles naiffent de l'opinion d'autrui dans la Société. Quand on ne vit pas en foi, mais dans les autres, ce font leurs jugemens qui reglent tout; rien ne paroît bon ni défirable aux particuliers que ce que le public a jugé tel, & le feul bonheur que la plupart des hommes connoiffent eft d'être eftimés heureux.

Quant au choix des inftrumens propres à diriger l'opinion publique; c'eft une autre queftion qu'il feroit fuperflu de réfoudre pour vous, & que ce n'eft pas ici le lieu de réfoudre pour la multitude. Je me contenterai de montrer, par un exemple fenfible, que ces inftrumens ne font ni des peines, ni nulle efpece de moyens coactifs. Cet exemple eft fous vos yeux : je le tire de votre patrie, c'eft celui du tribunal des Maréchaux de France, établis juges fuprêmes du point d'honneur.

De quoi s'agiffoit-il dans cette inftitution? De

changer l'opinion publique sur les duels, sur la réparation des offenses, & sur les occasions où un brave homme est obligé, sous peine d'infamie, de tirer raison d'un affront l'épée à la main. Il s'ensuit de là ?

Premiérement, que la force n'ayant aucun pouvoir sur les esprits, il falloit écarter avec le plus grand soin tout vestige de violence du Tribunal établi pour opérer ce changement. Ce mot même de *Tribunal* étoit mal imaginé : j'aimerois mieux celui de *Cour d'honneur*. Ses seules armes devoient être l'honneur & l'infamie : jamais de récompense utile, jamais de punition corporelle, point de prison, point d'arrêts, point de Gardes armés ; simplement un Appariteur qui auroit fait ses citations en touchant l'accusé d'une baguette blanche, sans qu'il s'ensuivît aucune autre contrainte pour le faire comparoître. Il est vrai que ne pas comparoître au terme fixé pardevant les Juges de l'honneur, c'étoit s'en confesser dépourvu, c'étoit se condamner soi-même. De là résultoit naturellement note d'infamie, dégradation de noblesse, incapacité de servir le Roi dans ses tribunaux, dans ses armées, & autres punitions de ce genre qui tiennent immédiatement à l'opinion, ou en sont un effet nécessaire.

Il s'ensuit, en second lieu, que, pour déraciner le préjugé public, il falloit des Juges d'une grande autorité sur la matiere en question ; &, quant à ce point, l'instituteur entra parfaitement dans l'esprit de l'établissement : car, dans une Nation toute guerriere, qui peut mieux juger des justes occasions de montrer son courage & de celles où l'honneur offensé demande satisfaction, que d'anciens militaires chargés de titres d'honneur, qui ont blanchi sous les lauriers, & prouvé cent fois au prix

de leur sang, qu'ils n'ignorent pas quand le devoir veut qu'on en répande?

Il suit, en troisieme lieu que, rien n'étant plus indépendant du pouvoir suprême que le jugement du public, le souverain devoit se garder, sur toutes choses, de mêler ses décisions arbitraires parmi des arrêts, faits pour représenter ce jugement, &, qui plus est, pour le déterminer. Il devoit s'efforcer au contraire de mettre la Cour d'honneur au-dessus de lui, comme soumis lui-même à ses décrets respectables. Il ne falloit donc pas commencer par condamner à mort tous les duélistes indistinctement; ce qui étoit mettre d'emblée une opposition choquante entre l'honneur & la loi : car la loi même ne peut obliger personne à se déshonorer. Si tout le peuple a jugé qu'un homme est poltron, le Roi, malgré toute sa Puissance, aura beau le déclarer brave, personne n'en croitra rien; & cet homme, passant alors pour un poltron qui veut être honoré par force, n'en sera que plus méprisé. Quant à ce que disent les édits, que s'est offenser Dieu de se battre, c'est un avis fort pieux, sans doute; mais la loi civile n'est point juge des péchés, & toutes les fois que l'autorité souveraine voudra s'interposer dans les conflits de l'honneur & de la Religion, elle sera compromise des deux côtés. Les mêmes édits ne raisonnent pas mieux, quand ils disent qu'au lieu de se battre, il faut s'adresser aux maréchaux : condamner ainsi les combats sans distinction, sans réserve, c'est commencer par juger soi-même ce qu'on renvoie à leur jugement. On sait bien qu'il ne leur est pas permis d'accorder le duel, même quand l'honneur outragé n'a plus d'autres ressources; &, selon les préjugés du monde, il y a beau-

coup de semblables cas : car, quant aux satisfactions cérémonieuses dont on a voulu payer l'offensé, ce sont de véritables jeux d'enfant.

Qu'un homme ait le droit d'accepter une réparation pour lui-même & de pardonner à son ennemi, en ménageant cette maxime avec art, on la peut substituer insensiblement au féroce préjugé qu'elle attaque; mais il n'en est pas de même, quand l'honneur de gens auxquels le nôtre est lié se trouve attaqué; dès-lors il n'y a plus d'accommodement possible. Si mon pere a reçu un soufflet, si ma sœur, ma femme, ou ma maîtresse est insultée, conserverai-je mon honneur en faisant bon marché du leur? Il n'y a ni Maréchaux, ni satisfaction qui suffisent, il faut que je les venge ou que je me déshonore; les édits ne me laissent que le choix du supplice ou de l'infamie. Pour citer un exemple qui se rapporte à mon sujet, n'est-ce pas un concert bien entendu entre l'esprit de la Scene & celui des loix, qu'on aille applaudir au Théâtre ce même Cid qu'on iroit voir pendre à la Greve ?

Ainsi l'on a beau faire; ni la raison, ni la vertu, ni les loix ne vaincront l'opinion publique, tant qu'on ne trouvera pas l'art de la changer. Encore une fois, cet art ne tient point à la violence. Les moyens établis ne serviroient, s'ils étoient pratiqués, qu'à punir les braves gens & sauver les lâches; mais heureusement ils sont trop absurdes pour pouvoir être employés, & n'ont servi qu'à faire changer de nom aux duels. Comment falloit-il donc s'y prendre? Il falloit, ce me semble, soumettre absolument les combats particuliers à la jurisdiction des Maréchaux, soit pour les juger, soit pour les prévenir, soit même pour les permettre. Non seulement il

falloit leur laiſſer le droit d'accorder le champ quand ils le jugeroient à propos; mais il étoit important qu'ils uſaſſent quelquefois de ce droit, ne fût-ce que pour ôter au public une idée aſſez difficile à détruire, & qui ſeule annulle toute leur autorité, ſavoir que, dans les affaires qui paſſent pardevant eux, ils jugent moins ſur leur propre ſentiment que ſur la volonté du Prince. Alors il n'y avoit point de honte à leur demander le combat dans une occaſion néceſſaire; il n'y en avoit pas même à s'en abſtenir, quand les raiſons de l'accorder n'étoient pas jugées ſuffiſantes; mais il y en aura toujours à leur dire: je ſuis offenſé, faites en ſorte que je ſois diſpenſé de me battre.

Par ce moyen tous les appels ſecrets ſeroient infailliblement tombés dans le décri, quand l'honneur offenſé pouvant ſe défendre & le courage ſe montrer au champ d'honneur, on eût très-juſtement ſuſpecté ceux qui ſe feroient cachés pour ſe battre, & quand ceux que la Cour d'honneur eût jugé s'être mal (*d*) battus, ſeroient, en qualité de vils aſſaſſins, reſtés ſoumis aux tribunaux criminels. Je conviens que pluſieurs duels n'étant jugés qu'après coup, & d'autres même étant ſolemnellement autoriſés, il en auroit d'abord coûté la vie à quelques braves gens; mais ç'eût été pour la ſauver dans la ſuite à des infinités d'autres, au lieu que du ſang qui ſe verſe malgré les edits, naît une raiſon d'en verſer davantage.

(*d*) Mal, c'eſt-à-dire, non ſeulement en lâche & avec fraude, mais injuſtement & ſans raiſon ſuffiſante; ce qui ſe fût naturellement préſumé de toute affaire non portée au tribunal.

Que seroit-il arrivé dans la suite? A mesure que la Cour d'honneur auroit acquis de l'autorité sur l'opinion du peuple, par la sagesse & le poids de ses décisions, elle seroit devenue peu-à-peu plus sévere, jusqu'à ce que les occasions légitimes se réduisant tout-à-fait à rien, le point d'honneur eût changé de principes, & que les duels fussent entiérement abolis. On n'a pas eu tous ces embarras à la vérité, mais aussi l'on a fait un établissement inutile. Si les duels aujourd'hui sont plus rares, ce n'est pas qu'ils soient méprisés ni punis; c'est parce que les mœurs ont changé (*e*): & la preuve que ce changement vient de causes toutes différentes auxquelles le gouvernement n'a point de part, la preuve que l'opinion publique n'a nullement changé sur ce point, c'est qu'après tant de soins mal entendus, tout Gentilhomme qui ne tire pas raison d'un affront l'épée à la main, n'est pas moins déshonoré qu'auparavant.

Une quatrieme conséquence de l'objet du même établissement, est que, nul homme ne pouvant

(*e*) Autrefois les hommes prenoient querelle au cabaret; on les a dégoûtés de ce plaisir grossier en leur faisant bon marché des autres. Autrefois ils s'egorgeoient pour une maîtresse; en vivant plus familiérement avec les femmes, ils ont trouvé que ce n'étoit pas la peine de se battre pour elles. L'ivresse & l'amour ôtés, il reste peu d'importans sujets de dispute. Dans le monde on ne se bat plus que pour le jeu. Les Militaires ne se battent plus que pour des passe-droits, ou pour n'être pas forcés de quitter le service. Dans ce siecle éclairé chacun sait calculer, à un écu près, ce que valent son honneur & sa vie.

vivre civilement sans honneur, tous les états où l'on porte une épée, depuis le Prince jusqu'au Soldat, & tous les états même où l'on n'en porte point doivent ressortir à cette Cour d'honneur; les uns, pour rendre compte de leur conduite & de leurs actions; les autres, de leurs discours & de leurs maximes : tous également sujets à être honorés ou flétrir selon la conformité ou l'opposition de leur vie ou de leurs sentimens aux principes de l'honneur établis dans la Nation, & reformés insensiblement par le Tribunal, sur ceux de la justice & de la raison. Borner cette compétence aux nobles & aux militaires, c'est couper les rejetons & laisser la racine : car si le point d'honneur fait agir la Noblesse, il fait parler le peuple; les uns ne se battent que parce que les autres les jugent, & pour changer les actions dont l'estime publique est l'objet, il faut auparavant changer les jugemens qu'on en porte. Je suis convaincu qu'on ne viendra jamais à bout d'opérer ces changemens sans y faire intervenir les femmes mêmes, de qui dépend en grande partie la maniere de penser des hommes.

De ce principe il suit encore que le tribunal doit être plus ou moins redouté dans les diverses conditions, à proportion qu'elles ont plus ou moins d'honneur à perdre, selon les idées vulgaires qu'il faut toujours prendre ici pour regles. Si l'établissement est bien fait, les Grands & les Princes doivent troubler au seul nom de la Cour d'honneur. Il auroit fallu qu'en l'instituant on y eût porté tous les démêlés personnels, existans alors entre les premiers du Royaume; que le tribunal les eût jugés définitivement autant qu'ils pouvoient l'être par les seules loix de l'honneur; que ces jugemens eus-

ſent été ſéveres ; qu'il y eût eu des ceſſions de pas & de rang, perſonnelles & indépendantes du droit des places, des interdictions du port des armes ou de paroître devant la face du Prince, ou d'autres punitions ſemblables, nulles par elles-mêmes, griéves par l'opinion, juſqu'à l'infamie incluſivement qu'on auroit pu regarder comme la peine capitale décernée par la Cour d'honneur ; que toutes ces peines euſſent eu par le concours de l'autorité ſuprême, les mêmes effets qu'a naturellement le jugement public quand la force n'annulle point ſes décisions ; que le tribunal n'eût point ſtatué ſur des bagatelles, mais qu'il n'eût jamais rien fait à demi ; que le Roi même y eût été cité, quand il jeta ſa canne par la fenêtre, de peur, dit il, de frapper un Gentilhomme *(f)* ; qu'il eût comparu en accuſé avec la patrie ; qu'il eût été jugé ſolemnellement condamné à faire réparation au Gentilhomme, pour l'affront indirect qu'il lui avoit fait ; & que le Tribunal lui eût en même temps décerné un prix d'honneur, pour la modération du Monarque dans la colere. Ce prix, qui devoit être un ſigne très-ſimple, mais viſible, porté par le Roi durant toute ſa vie, lui eût été, ce me ſemble un ornement plus honorable que ceux de la royauté, & je ne doute pas qu'il ne fût devenu le ſujet des chants de plus d'un Poëte. Il eſt certain que, quant à l'honneur, les Rois eux-mêmes ſont ſoumis plus que perſonne au jugement du public, & peuvent, par conſéquent, ſans s'abaiſſer, comparoître au tribu-

---

(f) M de Lauzun. Voilà, ſelon moi, des coups de canne bien noblement appliqués.

nul qui le représente. Louis XIV étoit digne de faire de ces choses-là, & je crois qu'il les eût faites, si quelqu'un les lui eût suggérées.

Avec toutes ces précautions & d'autres semblables, il est fort douteux qu'on eût réussi : parce qu'une pareille institution est entiérement contraire à l'esprit de la Monarchie ; mais il est très sûr que pour les avoir negligées, pour avoir voulu mêler la force & les loix dans des matieres de préjugés & changer le point d'honneur par la violence, on a compromis l'autorite royale & rendu méprisables des loix qui passoient leur pouvoir.

Cependant en quoi consistoit ce préjugé qu'il s'agissoit de détruire ? Dans l'opinion la plus extravagante & la plus barbare qui jamais entra dans l'esprit humain, savoir, que tous les devoirs de la Société sont suppléés par la bravoure ; qu'un homme n'est plus fourbe, fripon, calomniateur, qu'il est civil, humain, poli, quand il sait se battre ; que le mensonge se change en vérité, que le vol devient legitime, la perfidie honnête, linfidelité louable, si-tôt qu'on soutient tout cela le fer à la main ; qu'un affront est toujours bien réparé par un coup d'épee, & qu'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue. Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire où la gentilesse se mêle à la cruauté, & où l'on ne tue les gens que par hasard ; c'est celle où l'on se bat au premier sang. Au premier sang ! Grand Dieu ! Et qu'en veux-tu faire de ce sang, Bête feroce ! Le veux-tu boire ? Le moyen de songer à ces horreurs sans émotion ? Tels sont les préjugés que les Rois de France armés de toute la force publique, ont vainement attaqués. L'opinion, reine du monde, n'est

point soumise au pouvoir des Rois ; ils sont eux-mêmes ses premiers esclaves.

Je finis cette longue digression, qui malheureusement ne sera par la derniere ; & de cet exemple trop brillant peut-être, *si parva licet componere magnis*, je reviens à des applications plus simples. Un des infaillibles effets d'un Théâtre établi dans une aussi petite ville que la nôtre, sera de changer nos maximes, ou, si l'on veut, nos préjugés & nos opinions publiques ; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres, meilleures ou pires, je n'en dis rien encore, mais surement moins convenables à notre constitution. Je demande, Monsieur, par quelles loix efficaces vous remédierez à cela ? si le gouvernement peut beaucoup sur les mœurs, c'est seulement par son institution primitive : quand une fois il les a determinées, non seulement il n'a plus le pouvoir de les changer, à moins qu'il ne change, il a même bien de la peine à les maintenir contre les accidens inévitables qui les attaquent, & contre la pente naturelle qui les altere. Les opinions publiques, quoique si difficiles à gouverner, sont pourtant par elles-mêmes très-mobiles & changeantes. Le hasard, mille causes fortuites, mille circonstances imprévues font ce que la force & la raison ne sauroient faire ; ou plutôt, c'est précisément parce que le hasard les dirige, que la force n'y peut rien : comme les dez qui partent de la main, quelque impulsion qu'on leur donne, n'en amenent pas plus aisément le point qu'on désire.

Tout ce que la sagesse humaine peut faire, est de prévenir les changemens, d'arrêter de loin tout ce qui les amene ; mais si-tôt qu'on les souffre &

qu'on les autorise, on est rarement maître de leurs effets, & l'on ne peut jamais se répondre de l'être. Comment donc préviendrons-nous ceux dont nous aurons volontairement introduit la cause ? A l'imitation de l'établissement dont je viens de parler, nous proposerez-vous d'instituer des Censeurs ! Nous en avons déja (g), & si toute la force de ce tribunal suffit à peine pour nous maintenir tels que nous sommes ; quand nous aurons ajouté une nouvelle inclination à la pente des mœurs, que fera-t-il pour arrêter ce progrès ? Il est clair qu'il n'y pourra plus suffire. La premiere marque de son impuissance à prévenir les abus de la Comédie, sera de la laisser établir. Car il est aisé de prévoir que ces deux établissemens ne sauroient subsister long-temps ensemble, & que la Comédie tournera les Censeurs en ridicule, ou que les Censeurs feront chasser les Comédiens.

Mais il ne s'agit pas seulement ici de l'insuffisance des loix pour réprimer de mauvaises mœurs, en laissant subsister leur cause. On trouvera, je le prévois, que, l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le Théâtre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez précisément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des Comédiens honnêtes gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette discussion particuliere n'est plus fort nécessaire : toute ce que j'ai dit jusqu'ici des effets de la Comédie, étant indépendant des mœurs des Comédiens, n'en auroit pas moins lieu, quand ils auroient bien profité

(g) Le Consistoire, & la Chambre de la Réforme.

des leçons que vous nous exhortez à leur donner, & qu'ils deviendroient par nos soins autant de modeles de vertu. Cependant par égard au sentiment de ceux de mes compatriotes qui ne voient d'autre danger dans la Comédie que le mauvais exemple des Comédiens, je veux bien rechercher encore, si, même dans leur supposition, cet expédient est praticable avec quelque espoir de succès, & s'il doit suffire pour les tranquilliser.

En commençant par observer les faits avant de raisonner sur les causes, je vois en general que l'etat de Comédien est un état de licence & de mauvaises mœurs; que les hommes y sont livrés au désordre; que les femmes y menent une vie scandaleuse; que les uns & les autres, avares & prodigues tout à la fois, toujours accablés de dettes & toujours versant l'argent à pleines mains, sont aussi peu retenus sur leur dissipations, que peu scrupuleux sur les moyens d'y pourvoir. Je vois encore que, par tout pays, leur profession est déshonorante, que ceux qui l'exercent, excommuniés ou non, sont par-tout méprisés (*b*), & qu'à Paris même, où ils ont plus de considération & une meilleure conduite que par tout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes Co-

(*b*) Si les Anglois ont inhumé la célebre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas son métier, mais son talent qu'ils vouloient honorer. Chez eux les grands talens annoblissent dans les moindres états; les petits avilissent dans les plus illustres. Et quant à la profession des Comédiens, les mauvais & les médiocres sont méprisés à Londres, autant ou plus que par-tout ailleurs.

médiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands. Une troisieme observation, non moins importante, est que ce dédain est plus fort par-tout où les mœurs sont plus pures, & qu'il y a des pays d'innocence & de simplicité où le métier de Comediens est presque en horreur. Voila des faits incontestables. Vous me direz qu'il n'en résulte que des préjugés. J'en conviens : mais ces préjugés étant universels, il faut leur chercher une cause universelle, & je ne vois pas qu'on la puisse trouver ailleurs que dans la profession même à laquelle ils se rapportent. A cela vous répondez que les Comédiens ne se rendent méprisables que parce qu'on les méprise ; mais pourquoi les eût-on méprisés s'ils n'eussent été méprisables? Pourquoi penseroit-on plus mal de leur état que des autres, s'il n'avoit rien qui l'en distinguât? Voilà ce qu'il faudroit examiner, peut-être, avant de les justifier aux dépens du Public.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, si je ne les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du christianisme, &, non seulement courans vaguement dans l'esprit du peuple, mais autorisés par des loix expresses qui déclaroient les Acteurs infames, leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains, & mettoient les Actrices au rang des prostituées. Ici toute autre raison manque, hors celle qui se tire de la nature de la chose. Les Prêtres Payens & les dévots, plus favorables que contraires à des Spectacles qui faisoient partie de jeux consacrés à la Religion (*i*),

(*i*) Tite-Live dit que les jeux scéniques furent introduits à Rome l'an 390. à l'occasion d'une peste

n'avoient aucun intérêt à les décrier, & ne les décrioient pas en effet. Cependant, on pouvoit dès-lors se récrier, comme vous faites, sur l'inconséquence de déshonorer des gens qu'on protege, qu'on paie, qu'on pensionne; ce qui, à vrai dire, ne me paroît pas si étrange qu'à vous : car il est à propos quelquefois que l'Etat encourage & protege des professions déshonnorantes, mais utiles, sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considérés pour cela.

J'ai lu quelque part que ces flétrissures étoient moins imposées à de vrais Comédiens qu'à des Histrions & Farceurs qui souilloient leurs jeux d'indécence & d'obscénités; mais cette distinction est insoutenable : car les mots de Comédien & d'Histrion étoient parfaitement synonimes, & n'avoient d'autre différence, sinon que l'un étoit Grec & l'autre Etrusque. Cicéron, dans le livre de l'Orateur, appelle Histrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eût Rome, Esope & Roscius; dans son plaidoyé pour ce dernier, il plaint un si honnête homme d'exercer un métier si peu honnête. Loin de distinguer entre les Comédiens, Histrions & Farceurs, ni entre les Acteurs des Tragédies & ceux des Comédies, la loi couvre indistinctement du même opprobre tous ceux qui montent sur le Théâtre : *Quisquis in Scenam prodierit, ait Prætor, infamis est*. Il est vrai, seulement, que cet opprobre tomboit moins sur la représentation même, que sur l'é

---

qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les Théâtres pour le même sujet & surement cela seroit plus raisonnable.

tat où l'on en faisoit métier : puisque la Jeunesse de Rome représentoit publiquement, à la fin des grandes Pieces, les Attellanes ou Exodes, sans déshonneur. A cela près, on voit dans mille endroits que tous les Comédiens indifféremment étoient esclaves, & traités comme tels, quand le public n'étoit pas content d'eux.

Je ne sache qu'un seul Peuple qui n'ait pas eu là-dessus les maximes de tous les autres, ce sont les Grecs. Il est certain que, chez eux, la profession du Théâtre étoit si peu déshonnête que la Grece fournit des exemples d'Acteurs chargés de certaines fonctions publiques, soit dans l'Etat, soit en Ambassades. Mais on pourroit trouver aisément les raisons de cette exception. 1°. La Tragédie ayant été inventée chez les Grecs, aussi-bien que la Comédie, ils ne pouvoient jeter d'avance une impression de mépris sur un état dont on ne connoissoit pas encore les effets ; & quand on commença de les connoître, l'opinion publique avoit déjà pris son pli. 2°. Comme la Tragédie avoit quelque chose de sacré dans son origine, d'abord ses Acteurs furent plutôt regardés comme des Prêtres que comme des Baladins. 3°. Tous les sujets des Pieces n'étant tirés que des antiquités nationales dont les Grecs étoient idolâtres, il voyoient dans ces mêmes Acteurs, moins des gens qui jouoient des fables, que des Citoyens instruits qui représentoient aux yeux de leurs compatriotes l'histoire de leur pays. 4°. Ce Peuple, enthousiaste de sa liberté jusqu'à croire que les Grecs étoient les seuls hommes libres par nature, se rappelloit avec un vif sentiment de plaisir ses anciens malheurs & les crimes de ses Maîtres. Ces grands tableaux l'instrui-

soient sans cesse, & il ne pouvoit se défendre d'un peu de respect pour les organes de cette instruction. 5°. La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point, sur leur Théâtre, ce mélange scandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaises mœurs. 6°. Enfin leurs Spectacles n'avoient rien de la mesquinerie de ceux d'aujourd'hui. Leurs Théâtres n'étoient point élevés par l'intérêt & par l'avarice; ils n'étoient point renfermés dans d'obscures prisons; leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les Spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte, pour être sûrs de leur souper.

Ces grands & superbes Spectacles donnés sous le Ciel, à la face de toute une nation, n'offroient de toutes parts que des combats, des victoires, des prix, des objets capables d'inspirer aux Grecs une ardente émulation, & d'echauffer leurs cœurs de sentimens d'honneur & de gloire. C'est au milieu de cet imposant appareil, si propre à élever & remuer l'ame, que les Acteurs, animés du même zele, partageoient, selon leurs talens, les honneurs rendus aux vainqueurs des Jeux, souvent aux premiers hommes de la nation. Je ne suis pas surpris que, loin de les avilir, leur métier, exercé de cette maniere, leur donnât cette fierté de courage & ce noble désintéressement qui sembloit quelquefois élever l'Acteur à son personnage. Avec tout cela, jamais la Grece, excepté Sparte ne fut citée en exemple de bonnes mœurs; & Sparte, qui ne souffroit point de Théâtre, n'avoit garde d'honorer ceux qui s'y montrent.

Revenons aux Romains qui, loin de suivre à

cet égard l'exemple des Grecs, en donnerent un tout contraire. Quand leurs loix déclaroient les Comédiens infames, étoit-ce dans le dessein d'en déshonnorer la profession ? Quelle eût été l'utilité d'une disposition si cruelle ? Elles ne la déshonoroient point, elles rendoient seulement authentique le déshonneur qui en est inséparable : car jamais les bonnes loix ne changent la nature des choses, elles ne font que la suivre, & celles-là seules sont observées. Il ne s'agit donc pas de crier d'abord contre les préjugés ; mais de savoir premiérement si ce ne sont que des préjugés ; si la profession de Comédien n'est point, en effet, déshonorante en elle-même : car, si par malheur elle l'est, nous aurons beau statuer qu'elle ne l'est pas, au lieu de la réhabiliter, nous ne ferons que nous avilir nous-mêmes.

Qu'est-ce que le talent du Comédien ? L'art de se contrefaire, de revêtir un autre caractere que le sien, de paroitre différent de ce qu'on est, de se passionner de sang froid, de dire autre chose que ce qu'on pense, aussi naturellement que si l'on le pensoit réellement, & d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d autrui. Qu'est-ce que la profession du Comédien ? Un métier par lequel il se donne en représentation pour de l'argent, se soumet à l'ignominie & aux affrons qu'on achete le droit de lui faire, & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincere de dire, s'il ne sent pas au fond de son ame qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres philosophes, qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés ; ne mourriez-vous pas tous de honte si, lâchement travestis en

Rois, il vous falloit aller faire aux yeux du public un rôle différent du vôtre, & exposer vos Majestés aux huées de la populace? Quel est donc au fond l'esprit que le Comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil, & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne.

Je sais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer, qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente, ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite, & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est, il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accuse-je pas d'être précisément un trompeur, mais de cultiver pour tout métier le talent de tromper les hommes, & de s'exercer à des habitudes qui, ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre, ne servent par-tout ailleurs qu'à mal faire. Ces hommes si bien parés, si bien exercés au ton de la galanterie & aux accens de la passion, n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes. Ces valets filoux, si subtils de la langue & de la main sur la Scene, dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif, n'auront-ils jamais de distractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de Léandre ou d'Argan? Par-tout la tentation de mal faire augmente avec la facilité; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

L'orateur, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur personne ainsi que le Comédien. La différence est très-grande. Quand l'Orateur

teur se montre, c'est pour parler & non pour se donner en spectacle : il ne représente que lui-même, il ne fait que son propre rôle, ne parle qu'en son propre nom, ne dit ou ne doit dire que ce qu'il pense ; l'homme & le personnage étant le même être, il est à sa place, il est dans le cas de tout autre Citoyen qui remplit les fonctions de son état. Mais un Comédien sur la Scene, étalant d'autres sentimens que les siens, ne disant que ce qu'on lui fait dire, représentant souvent un être chimérique, s'anéantit, pour ainsi dire, s'annulle avec son héros ; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reste quelque chose, c'est pour être le jouet des Spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils seroient bien fâchés de ressembler ? C'est un grand mal, sans doute, de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélerat, & deployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur ?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le desordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce desordre est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ! Dans tout autre temps on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siecle où regnent si fiérement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir,

ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature.

Dans tout état, dans tout pays, dans toute condition, les deux sexes ont entr'eux une liaison si forte & si naturelle que les mœurs de l'un décident toujours de celles de l'autre. Non que ces mœurs soient toujours les mêmes, mais, elles ont toujours le même degré de bonté modifié dans chaque sexe par les penchans qui lui sont propres. Les Angloises sont douces & timides. Les Anglois sont durs & feroces. D'où vient cette apparente opposition? De ce que le caractere de chaque sexe est ainsi renforcé, & que c'est aussi le caractere national de porter tout à l'extrême. A cela près, tout est semblable, Les deux sexes aiment à vivre à part; tous deux font cas des plaisirs de la table; tous deux se rassemblent pour boire après le repas, les hommes du vin; les femmes du thé; toux deux se livrent au jeu sans fureur & s'en font un métier plutôt qu'une passion; tous deux ont un grand respect pour les choses honnêtes; tous deux aiment la patrie & les loix; tous deux honorent la foi conjugale, &, s'ils la violent, ils ne se font point un honneur de la voiler; la paix domestique plaît à tous deux; tous deux sont silencieux & taciturnes; tous deux difficiles à émouvoir; tous deux emportés dans leurs passions; pour tous deux l'amour est terrible & tragique, il décide du sort de leurs jours, il ne s'agit pas de moins, dit Muralt, que d'y laisser la raison ou la vie; enfin tous deux se plaisent à la campagne, & les Dames Angloises errent aussi volontiers dans leurs parcs solitaires, qu'elles vont se montrer à Vauxhall. De ce goût commun pour la solitude, naît aussi celui des lectures contemplatives & des

Romans dont l'Angleterre eſt inondée (*l*). Ainſi tous deux, plus recueillis avec eux-mêmes, ſe livrent moins à des imitations frivoles, prennent mieux le goût des vrais plaiſirs de la vie, & ſongent moins à paroître heureux qu'à l'être.

J'ai cité les Anglois par préférence, parce qu'ils ſont, de toutes les nations du monde, celle où les mœurs des deux ſexes paroiſſent d'abord le plus contraires. De leur rapport dans ce pays-là nous pouvons conclure pour les autres. Toute la différence conſiſte en ce que la vie des femmes eſt un développement continuel de leurs mœurs, au lieu que celle des hommes s'effaçant davantage dans l'uniformité des affaires, il faut attendre pour en juger, de les voir dans les plaiſirs. Voulez-vous donc connoître les hommes? Etudiez les femmes. Cette maxime eſt générale, & juſques-là tout le monde ſera d'accord avec moi. Mais ſi j'ajoute qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes hors d'une vie retirée & domeſtique; ſi je dis que les paiſibles ſoins de la famille & du ménage ſont leur partage, que la dignité de leur ſexe eſt dans ſa modeſtie, que la honte & la pudeur ſont en elles inſéparables de l'honnêteté, que rechercher les regards des hommes c'eſt déja s'en laiſſer corrompre, & que toute femme qui ſe montre ſe déshonore : à l'inſtant va s'élever contre moi cette philoſophie d'un jour qui naît & meurt dans le

(*l*) Ils y ſont, comme les hommes, ſublimes ou déteſtables. On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce ſoit, de Roman égal à *Clariſſe*, ni même approchant.

coin d'une grande ville, & veut étouffer de là le cri de la Nature & la voix unanime du genre humain.

Préjugés populaire! me crie-t-on. Petites erreurs de l'enfance! Tromperie des loix & de l'éducation! La pudeur n'est rien. Elle n'est qu'une invention des loix sociales pour mettre à couvert les droits des peres & des époux, & maintenir quelque ordre dans les familles. Pourquoi rougirions-nous des besoins que nous donna la Nature? Pourquoi trouverions-nous un motif de honte dans un acte aussi indifferent en soi, & aussi utile dans ses effets que celui qui concourt à perpétuer l'espece? Pourquoi, les desirs étant égaux des deux parts, les démonstrations en seroient-elles différentes? Pourquoi l'un des sexes se refuseroit-il plus que l'autre aux penchans qui leur sont communs? Pourquoi l'homme auroit-il sur ce point d'autres loix que les animaux?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiroient jamais.

Mais ce n'est pas à l'homme, c'est à son Auteur qu'il les faut adresser. N'est-il pas plaisant qu'il faille dire pourquoi j'ai honte d'un sentiment naturel, si cette honte ne m'est pas moins naturelle que ce sentiment même? Autant vaudroit me demander aussi pourquoi j'ai ce sentiment. Est-ce à moi de rendre compte de ce qu'a fait la Nature? Par cette maniere de raisonner, ceux qui ne voient pas pourquoi l'homme est existant, devroient nier qu'il existe.

J'ai peur que ces grands scrutateurs des conseils de Dieu n'aient un peu légérement pesé ses raisons. Moi qui ne me pique pas de les connoître, j'en

crois voir qui leur ont échappé. Quoi qu'ils en disent, la honte qui voile aux yeux d'autrui les plaisirs de l'amour, est quelque chose. Elle est la sauvegarde commune que la Nature a donnée aux deux sexes, dans un etat de foiblesse & d'oubli d'eux-mêmes qui les livre à la merci du premier venu ; c'est ainsi qu'elle couvre leur sommeil des ombres de la nuit, afin que durant ce temps de ténebres ils soient moins exposés aux attaques les uns des autres ; c'est ainsi qu'elle fait chercher à tout animal souffrant la retraite & les lieux déserts, afin qu'il souffre & meure en paix, hors des atteintes qu'il ne peut plus repousser.

A l'égard de la pudeur du sexe en particulier, quelle arme plus douce eût pu donner cette même Naure à celui qu'elle destinoit à se défendre? Les désirs sont égaux ! Qu'est-ce à dire? Y a-t-il de part & d'autre mêmes facultés de les satisfaire? Que deviendroit l'espece humaine, si l'ordre de l'attaque & de la defense étoit changé? L'aissaillant choisiroit au hasard des temps où la victoire seroit impossible, l'assailli seroit laissé en paix, quand il auroit besoin de se rendre, & poursuivi sans relâche, quand il seroit trop foible pour succomber; enfin le pouvoir & la volonté toujours en discorde ne laissant jamais partager les désirs, l'amour ne seroit plus le soutien de la Nature, il en seroit le destructeur & le fléau.

Si les deux sexes avoient également fait & reçu les avances, la vaine importunité n'eût point été sauvée ; des feux toujours languissans dans une ennuyeuse liberté ne se fussent jamais irrités ; le plus doux de tous les sentimens eût à peine effleuré le cœur humain, & son objet eût été mal rempli.

L'obſtacle apparent qui ſemble éloigner cet objet, eſt au fond ce qui le rapproche. Les déſirs voilés par la honte n'en deviennent que plus ſéduiſans ; en les gênant la pudeur les enflamme : ſes craintes, ſes détours, ſes réſerves, ſes timides aveux, ſa tendre & naïve fineſſe, diſent mieux ce qu'elle croit taire que la paſſion ne l'eût dit ſans elle : c'eſt elle qui donne du prix aux faveurs & de la douceur aux refus. Le véritable amour poſſede en effet ce que la ſeule pudeur lui diſpute ; ce mélange de foibleſſe & de modeſtie le rend plus touchant & plus tendre ; moins il obtient, plus la valeur de ce qu'il obtient en augmente, & c'eſt ainſi qu'il jouit à la fois de ſes privations & de ſes plaiſirs.

Pourquoi, diſent-ils, ce qui n'eſt pas honteux à l'homme, le ſeroit-il à la femme ? Pourquoi l'un des ſexes ſe feroit-il un crime de ce que l'autre ſe croit permis ? Comme ſi les conſéquences étoient les mêmes de deux côtés ! Comme ſi tous les auſteres devoirs de la femme ne derivoient pas de cela ſeul qu'un enfant doit avoir un pere ! Quand ces importantes conſidérations nous manqueroient, nous aurions toujours la même réponſe à faire & toujours elle ſeroit ſans réplique. Ainſi l'a voulu la Nature, c'eſt un crime d'étouffer ſa voix L'homme peut être audacieux, telle eſt ſa deſtination (*m*) :

(*m*) Diſtinguons cette audace de l'inſolence & de la brutalité ; car rien ne part de ſentimens plus oppoſés, & n'a d'effets plus contraires. Je ſuppoſe l'amour innocent & libre, ne recevant de loix que de lui-même ; c'eſt à lui ſeul qu'il appartient de préſider à ſes myſteres, & de former l'union des per-

il faut bien que quelqu'un ſe déclare. Mais toute femme ſans pudeur eſt coupable, & depravée ; parce qu'elle foule aux pieds un ſentiment naturel à ſon ſexe.

Comment peut-on diſputer la vérité de ce ſentiment ? Toute la terre n'en rendit-elle pas l'écla-

---

ſonnes, ainſi que celle des cœurs. Qu'un homme inſulte à la pudeur du ſexe, & attente avec violence aux charmes d'un jeune objet qui ne ſent rien pour lui ; ſa groſſiéreté n'eſt point paſſionnée, elle eſt outrageante ; elle annonce une ame ſans mœurs, ſans delicateſſe, incapable à la fois d'amour & d'honnêteté. Le plus grand prix des plaiſirs eſt dans le cœur qui les donne : un véritable amant ne trouveroit que douleur, rage, & déſeſpoir dans la poſſeſſion même de ce qu'il aime, s'il croyoit n'en point être aimé.

Vouloir contenter inſolemment ſes déſirs ſans l'aveu de celle qui les fait naître, eſt l'audace d'un Satire ; celle d'un homme eſt de ſavoir les témoigner ſans déplaire, de les rendre intéreſſans, de faire en ſorte qu'on les partage, d'aſſervir les ſentimens avant d'attaquer la perſonne. Ce n'eſt pas encore aſſez d'être aimé, les déſirs partagés ne donnent pas ſeuls le droit de les ſatisfaire ; il faut de plus le conſentement de la volonté. Le cœur accorde en vain ce que la volonté refuſe. L'honnête homme & l'amant s'en abſtient, même quand il pourroit l'obtenir. Arracher ce conſentement tacite, c'eſt uſer de toute la violence permiſe en amour. Le lire dans les yeux, le voir dans les manieres malgré le refus de la bouche, c'eſt l'art de celui qui ſait aimer ; s'il acheve alors d'être heureux, il n'eſt point brutal, il eſt honnête ; il n'outrage point la la pudeur, il la reſpecte, il la ſert, il lui laiſſe l'honneur de défendre encore ce qu'elle eût peut-être abandonné.

tant témoignage, la seule comparaison des sexes suffiroit pour la constater. N'est-ce pas la Nature qui pare les jeunes personnes de ces traits si doux qu'un peu de honte rend plus touchans encore ? N'est-ce pas elle qui met dans leurs yeux ce regard timide & tendre auquel on résiste avec tant de peine ? N'est-ce pas elle qui donne à leur teint plus d'éclat, & à leur peau plus de finesse, afin qu'une modeste rougeur s'y laisse mieux appercevoir ? N'est-ce pas elle qui les rend craintives afin qu'elles fuyent, & foibles afin qu'elles cedent ? A quoi bon leur donner un cœur plus sensible à la pitié, moins de vitesse à la course, un corps moins robuste, une stature moins haute, des muscles plus delicats, si elle ne les eût destinées à se laisser vaincre ? Assujetties aux incommodités de la grossesse & aux douleurs de l'enfantement, ce surcroît de travail exigeoit-il une diminution de forces ? Mais pour les réduire à cet état pénible, il les falloit assez fortes pour ne succomber qu'à leur volonté, & assez foibles pour avoir toujours un prétexte de se rendre. Voilà précisément le point où les a placées la Nature.

Passons du raisonnement à l'expérience. Si la pudeur étoit un préjugé de la Société & de l'éducation, ce sentiment devroit augmenter dans les lieux où l'éducation est plus soignée, & où l'on rafine incessamment sur les loix sociales ; il devroit être plus foible par-tout où l'on est resté plus près de l'état primitif. C'est tout le contraire (*n*).

(*n*) Je m'attends à l'objection. Les femmes sauvages n'ont point de pudeur : car elles vont nues ? Je

Dans nos montagnes les femmes sont timides & modestes, un mot les fait rougir, elles n'osent lever les yeux sur les hommes & gardent le silence devant eux. Dans les grandes Villes la pudeur est ignoble & basse ; c'est la seule chose dont une femme bien élevée auroit honte ; & l'honneur d'avoir fait rougir un honnête homme n'appartient qu'aux femmes du meilleur air.

L'argument tiré de lexemple des bêtes ne conclud point, & n'est pas vrai. L'homme n'est point un chien ni un loup. Il ne faut qu'établir dans son espece les premiers rapports de la Société pour donner à ses sentimens une moralité toujours inconnue aux bêtes. Les animaux ont un cœur & des passions ; mais la sainte image de l'honnête & du beau n'entra jamais que dans le cœur de l'homme.

Malgré cela, où a-t-on pris que l'instinct ne produit jamais dans les animaux des effets semblables à ceux que la honte produit parmi les hommes ? Je vois tous les jours des preuves du contraire. J'en vois se cacher dans certains besoins, pour dérober aux sens un objet de dégoût : je les vois ensuite, au lieu de fuir, s'empresser d'en couvrir les vestiges. Que manque-t-il à ces soins pour avoir un air de décence & d'honnêteté, sinon d'être pris par des hommes ? Dans leurs amours, je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime

---

réponds que les nôtres en ont encore moins : car elles s'habillent. Voyez la fin de cet essai, au sujet des filles de Lacédémone.

d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux temps de leurs premieres amours, m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé, & prend chasse elle-même aussitot qu'il se retourne. Reste-t-il dans l'inaction ? De légers coups de bec le réveillent; s'il se retire, on le poursuit; s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore; l'innocence de la Nature menage les agaceries & la molle résistance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux, & Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images.

Quand on pourroit nier qu'un sentiment particulier de pudeur fût naturel aux femmes, en seroit-il moins vrai que, dans la Société, leur partage doit etre une vie domestique & retirée, & qu'on doit les elever dans des principes qui s'y rapportent ? Si la timidité, la pudeur, la modestie qui leur sont propres sont des inventions sociales, il importe à la Société que les femmes acquierent ces qualités; il importe de les cultiver en elles, & toutes femmes qui les dédaigne offense les bonnes mœurs. Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement la maison ? C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; c'est là qu'elle impose vraiment du respect, & que la beauté par-

tâge avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame qui bientôt tombe en corruption ; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, & dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas, comment s'expose-t-elle à rebuter, par un maintien peu modeste, celui qui seroit tenté de le devenir ? Quoi qu'elle puisse faire, on sent qu'elle n'est pas à sa place en public, & sa beauté même, qui plaît sans intéresser, n'est qu'un tort de plus que le cœur lui reproche. Que cette impression nous vienne de la nature ou de l'éducation, elle est commune à tous les peuples du monde ; par-tout on considere les femmes à proportion de leur modestie ; par-tout on est convaincu qu'en négligeant les manieres de leur sexe, elles en négligent les devoirs ; par-tout on voit qu'alors tournant en effronterie la mâle & ferme assurance de l'homme, elles s'avilissent par cette odieuse imitation, & déshonnorent à la fois leur sexe & le notre.

Je sais qu'il regne en quelque pays des coutumes contraires ; mais voyez aussi quelles mœurs elles ont fait naître ! Je ne voudrois pas d'autre exemple pour confirmer mes maximes. Appliquons aux mœurs des femmes ce que j'ai dit ci devant de l'honneur qu'on leur porte. Chez tous les anciens peuples policés elles vivoient très-renfermées ; elles se montroient rarement en public ; jamais avec des hommes, elles ne se promenoient point avec eux ; elles n'avoient point la meilleure place au Spectacle, elles ne s'y mettoient point en

montre (o); il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous, & l'on sait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux Jeux Olympiques.

Dans la maison, elles avoient un appartement particulier où les hommes n'entroient point. Quand leurs maris donnoient à manger, elles se présentoient rarement à table; les honnêtes femmes en sortoient avant la fin du repas, & les autres n'y paroissent point au commencement. Il n'y avoit aucune assemblée commune pour les deux sexes; ils ne passoient point la journée ensemble. Ce soin de ne pas se rassasier les uns des autres faisoit qu'on s'en revoyoit avec plus de plaisir; il est sûr qu'en général la paix domestique étoit mieux affermie, & qu'il régnoit plus d'union entre les époux (p) qu'il n'en regne aujourd'hui.

Tels etoient les usages des Perses, des Grecs, des Romains, & même des Egyptiens, malgré les mauvailes plaisanteries d'Herodote qui se réfutent d'elles-mêmes. Si quelquefois les femmes sor-

---

(o) Au Théâtre d'Athenes; les femmes occupoient une Gallerie haute appellée *Cercis*, peu commode pour voir & pour etre vues; mais il paroît par l'aventure de Valerie & de Sylla, qu'au Cirque de Rome elles etoient mêlées avec les hommes.

(p) On en pourroit attribuer la cause à la facilité du divorce; mais les Grecs en failoient peu d'usage, & Rome subsista cinq cens ans avant que personne s'y prévalût de la loi qui le permettoit

toient des bornes de cette modeſtie, le cri public montroit que c'étoit une exception. Que n'a-t-on pas dit de la liberté du Sexe à Sparte ? On peut comprendre auſſi par la *Liſiſtrata* d'Ariſtophane, combien l'impudence des Athéniennes étoit choquante aux yeux des Grecs ; & dans Rome déjà corrompue, avec quel ſcandale ne vit-on point encore les Dames Romaines ſe préſenter au Tribunal de Triumvirs ?

Tout eſt changé. Depuis que des foules de barbares, traînant avec eux leurs femmes dans leurs armées, eurent inondé l'Europe ; la licence des camps, jointe à la froideur naturelle des climats ſeptentrionaux, qui rend la réſerve moins néceſſaire, introduiſit une autre maniere de vivre que favoriſerent les livres de chevalerie, où les belles Dames paſſoient leur vie à ſe faire enlever par des hommes, en tout bien & en tout honneur. Comme ces livres étoient les écoles de galanterie du temps, les idées de liberté qu'ils inſpirent s'introduiſirent, ſur-tout dans les Cours & les grandes villes ; où l'on ſe pique davantage de politeſſe ; par le progrès même de cette politeſſe, elle dut enfin dégénérer en groſſiéreté. C'eſt ainſi que la modeſtie naturelle au ſexe eſt peu-à-peu diſparue, & que les mœurs des vivandieres ſe ſont tranſmiſes aux femmes de qualité.

Mais voulez-vous ſavoir combien ces uſages, contraires aux idées naturelles, ſont choquans pour qui n'en a pas l'habitude ? Jugez-en par la ſurpriſe & l'embarras des Etrangers & Provinciaux à l'aſpect de ces manieres ſi nouvelles pour eux. Cet embarras fait l'éloge des femmes de leur pays, & il eſt à croire que celles qui le cauſent en ſeroient moins

fieres, si la source leur en étoit mieux connue. Ce n'est point qu'elles en imposent, c'est plutôt qu'elles font rougir, & que la pudeur chassée par la femme de ses discours & de son maintien, se réfugie dans le cœur de l'homme.

Revenant maintenant à nos Comédiennes, je demande comment un état dont l'unique objet est de se montrer au public, &, qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation ne s'y mette bientôt en personne, & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des désirs qu'elle prend tant de soin d'exciter ? Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve : & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un systême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste (*q*), sans cesse entourées d'une jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi-vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce

(*q*) Que sera-ce en leur supposant la bauté qu'on a raison d'exiger d'elles ? Voyez les Entretiens sur *le Fils Naturel*.

point. Le vice a beau se cacher dans l'obscurité, son empreinte est sur les fronts coupables : l'audace d'une femme est le signe assuré de sa honte ; c'est pour avoir trop à rougir qu'elle ne rougit plus ; & si quelquefois la pudeur survit à la chasteté, que doit-on penser de la chasteté, quand la pudeur même est éteinte ?

Supposons, si l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions ; supposons.

Qu'il en soit jusqu'à trois que l'on pourroit nommer.

Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu ni ouï dire. Appellerons-nous un métier honnête celui qui fait d'une honnête femme un prodige, & qui nous porte à mépriser celles qui l'exercent, à moins de compter sur un miracle continuel ? L'immodestie tient si bien à leur état, & elles le sentent si bien elles mêmes, qu'il n'y en a pas une qui ne se crût ridicule de feindre au moins de prendre pour elle les discours de sagesse & d'honneur qu'elle débite au public. De peur que ces maximes séveres ne fissent un progrès nuisible à son intérêt, l'Actrice est toujours la premiere à parodier son rôle & à détruire son propre ouvrage. Elle quitte, en atteignant la coulisse, la morale du Théâtre aussi-bien que sa dignité, & si l'on prend des leçons de vertu sur la Scene, on les va bien vite oublier dans les foyers.

Après ce que j'ai dit ci-devant, je n'ai pas besoin, je crois, d'expliquer encore comment le désordre des Actrices entraine celui des Acteurs ; sur-tout dans un métier qui les force à vivre entr'eux dans la plus grande familiarité. Je n'ai pas besoin de montrer comment d'un état déshonorant

naiſſent des ſentimens déshonnêtes, ni comment les vices diviſent ceux que l'intérêt commun devroit réunir. Je ne m'étendrai pas ſur mille ſujets de diſcorde & de querelles, que la diſtribution des rôles, le partage de la recette, le choix des Pieces, la jalouſie des applaudiſſemens doivent exciter ſans ceſſe, principalement entre les Actrices, ſans parler des intrigues de galanterie. Il eſt plus inutile encore que j'expoſe les effets que l'aſſociation du luxe & de la miſere, inévitable entre ces gens-là, doit naturellement produire. J'en ai déja trop dit pour vous & pour les hommes raiſonnables; je n'en dirois jamais aſſez pour les gens prévenus qui ne veulent pas voir ce que la raiſon leur montre, mais ſeulement ce qui convient à leurs paſſions ou à leurs préjugés.

Si tout cela tient à la profeſſion du Comédien, que ferons nous, Monſieur, pour prévenir des effets inévitables? Pour moi, je ne vois qu'un ſeul moyen; c'eſt d'ôter la cauſe. Quand les maux de l'homme lui viennent de ſa nature ou d'une maniere de vivre qu'il ne peut changer, les Médecins les préviennent-ils? Defendre au Comédien d'être vicieux, c'eſt défendre à l'homme d'être malade.

S'enſuit-il de là qu'il faille mépriſer tous les Comediens? Il s'en ſuit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modeſtie, dès mœurs, de l'honnêteté eſt, comme vous l'avez trcs-bien dit, doublement eſtimable: puiſqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui ſur les paſſions de l'homme, & ſur l'aſcendant de ſa profeſſion. Le ſeul tort qu'on peut lui imputer eſt de l'avoir embraſſée; mais trop ſouvent un écart de jeuneſſe

décide du sort de la vie, & quand on se sent un vrai talent, qui peut résister à son attrait? Les grands Acteurs portent avec eux leur excuse; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

Si j'ai resté si long temps dans les termes de la proposition générale, ce n'est pas que je n'eusse eu plus d'avantage encore à l'appliquer précisément à la Ville de Geneve; mais la répugnance de mettre mes Concitoyens sur la Scene m'a fait différer autant que je l'ai pu de parler de nous. Il y faut pourtant venir à la fin, & je n'aurois rempli qu'imparfaitement ma tâche, si je ne cherchois, sur notre situation particuliere, ce qui résultera de l'etablissement d'un Theâtre dans notre ville, au cas que votre avis & vos raisons déterminent le gouvernement à l'y souffrir. Je me bornerai à des effets si sensibles, qu'ils ne puissent être contestés de personne qui connoisse un peu notre constitution.

Geneve est riche, il est vrai; mais, quoiqu'on n'y voie point ces énormes disproportions de fortune qui appauvrissent tout un pays pour enrichir quelques habitans & sement la misere autour de l'opulence, il est certain que, si quelques Genevois possédent d'assez grands biens, plusieurs vivent dans une disette assez dure, & que l'aisance du plus grand nombre vient d'un travail assidu, d'economie & de modération, plutôt que d'une richesse positive. Il y a bien des villes plus pauvres que la nôtre où le bourgeois peut donner beaucoup plus à ses plaisirs, parce que le territoire qui le nourrit ne s'épuise pas, & que son temps n'étant d'aucun prix, il peut le perdre sans préjudice. Il n'en va pas ainsi parmi nous, qui, sans

terres pour subsister, n'avons tous que notre industrie. Le peuple Genevois ne se soutient qu'à force de travail, & n'a le nécessaire qu'autant qu'il se refuse tout superflu : c'est une des raisons de nos loix somptuaires. Il me semble que ce qui doit d'abord frapper tout Etranger entrant dans Geneve, c'est l'air de vie & d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail & à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle. Visitez le quartier Saint Gervais : toute l'horlogerie de l'Europe y paroît rassemblée. Parcourez le Molard & les rues basses, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux confusément jettés, une odeur d'Inde & de droguerie vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux vives, le bruit & l'aspect des fabriques d'indienne & de toile peinte semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font, & j'ai vu des gens, sur ce premier coup d'œil, en estimer le peuple à cent mille ames Les bras, l'emploi du temps, la vigilance, l'austere parcimonie : voilà les trésors du Genevois, voilà avec quoi nous attendons un amusement de gens oisifs, qui, nous ôtant à la fois le temps & l'argent, doublera réellement notre perte.

Geneve ne contient pas vingt-quatre mille ames, vous en convenez. Je vois que Lyon bien plus riche à proportion, & du moins cinq ou six fois plus peuplé entretient exactement un Théâtre, & que, quand ce Théâtre est un Opéra, la ville n'y sauroit suffire. Je vois que Paris, la Capitale

de la France & le gouffre de richesses de ce grand Royaume, en entretient trois assez médiocrement, & un quatrieme en certains temps de l'année. Supposons ce quatrieme (*r*) permanent. Je vois que, dans plus de six cens mille habitans, ce rendez-vous de l'opulence & de l'oisiveté fournit à peine journellement au Spectacle mille ou douze cens Spectateurs, tout compensé. Dans le reste du Royaume je vois Bordeaux, Rouen, grands ports de mer; je vois Lille, Strasbourg, grandes villes de guerre, pleines d'Officiers oisifs qui passent leur vie à attendre qu'il soit midi & huit heures, avoir un Théâtre de Comédie : encore faut-il des taxes involontaires pour le soutenir. Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de sieges de Parlemens & de Cours souveraines ne peuvent entretenir une Comédie à demeure ?

Pour juger si nous sommes en état de mieux faire, prenons un terme de comparaison bien connu, tel, par exemple, que la ville de Paris. Je dis donc que, si plus de six cens mille habitans ne fournissent journellement & l'un dans l'autre aux

(*r*) Si je ne compte point le Concert Spirituel, c'est qu'au lieu d'être un Spectacle ajouté aux autres, il n'en est que le supplément. Je ne compte pas, non plus, les petits Spectacles de la Foire; mais aussi je la compte toute l'année, au lieu qu'elle ne dure pas six mois. En recherchant, par comparaison, s'il est possible qu'une troupe subsiste à Geneve, je suppose par-tout des rapports plus favorables à l'affirmative, que ne le donnent les faits connus.

Théâtres de Paris que douze cens Spectateurs, moins de vingt-quatre mille habitans n'en fourniront certainement pas plus de quarante-huit à Geneve. Encore faut-il déduire les *gratis* de ce nombre, & supposer qu'il n'y a pas proportionnellement moins de désœuvrés à Geneve qu'à Paris; supposition qui me paroît insoutenable.

Or si les Comédiens François, pensionnés du Roi, & propriétaires de leur Théâtre, ont bien de la peine à se soutenir à Paris avec une assemblée de trois cens Spectateurs par représentation (*s*), je demande comment les Comédiens de Geneve se soutiendront avec une assemblée de quarante-huit Spectateurs pour toute ressource? Vous me direz qu'on vit à meilleur compte à Geneve qu'à Paris. Oui, mais les billets d'entrée coûteront aussi moins à proportion : & puis, la dépense de la table n'est rien pour des Comédiens. Ce sont les habits, c'est la parure qui leur coûte; il faudra faire venir tout cela de Paris, ou dresser des ouvriers mal adroits. C'est dans les lieux où toutes ces choses sont communes qu'on les fait à meilleur marché. Vous direz encore qu'on les assujettira à nos loix somptuaires. Mais c'est en vain qu'on voudroit porter la

(*s*) Ceux qui ne vont aux Spectacles que les beaux jours où l'assemblée est nombreuse, trouveront cette estimation trop foible; mais ceux qui pendant dix ans les auront suivis, comme moi, bons & mauvais jours, la trouveront surement trop forte. S'il faut donc diminuer le nombre journalier de 300 Spectateurs à Paris, il faut diminuer proportionnellement celui de 48 à Geneve; ce qui renforce mes objections.

réforme sur le Théâtre; jamais Cléopâtre & Xercès ne goûteront notre simplicité. L'état des Comédiens étant de paroître, c'est leur ôter le goût de leur métier de les en empêcher, & je doute que jamais bon Acteur consente à se faire Quakre. Enfin, l'on peut m'objecter que la Troupe de Geneve, étant bien moins nombreuse que celle de Paris, pourra subsister à bien moindres frais. D'accord: mais cette différence sera-t elle en raison de celle de 48 à 300? Ajoutez qu'une Troupe plus nombreuse a aussi l'avantage de pouvoir jouer plus souvent, au lieu que dans une petite Troupe où les doubles manquent, tous ne sauroient jouer tous les jours; la maladie, l'absence d'un seul Comédien fait manquer une représentation, & c'est autant de perdu pour la recette.

Le Genevois aime excessivement la campagne, on en peut juger par la quantité de maisons répandues autour de la ville. L'attrait de la chasse & la beauté des environs entretiennent ce goût salutaire. Les portes fermées avant la nuit, ôtant la liberté de la promenade au dehors, & les maisons de campagne étant si près, fort peu de gens aisés couchent en ville durant l'été. Chacun ayant passé la journée à ses affaires, part le soir à portes fermantes, & va dans sa petite retraite respirer l'air le plus pur, & jouir du plus charmant paysage qui soit sous le Ciel. Il y a même beaucoup de Citoyens & Bourgeois qui y résident toute l'année, & n'ont point d'habitation dans Geneve. Tout cela est autant de perdu pour la Comédie, & pendant toute la belle saison il ne restera presque pour l'entretenir, que des gens qui n'y vont jamais. A paris, c'est toute autre chose: on allie fort bien la Comédie avec la

campagne ; & tout l'été l'on ne voit à l'heure où finissent les Spectacles, que carrosses sortir des portes. Quant aux gens qui couchent en ville, la liberté d'en sortir à toute heure les tente moins que les incommodités qui l'accompagnent ne les rebutent. On s'ennuie si-tôt des promenades publiques, il faut aller chercher si loin la campagne, l'air en est si empesté d'immondices & la vue si peu attrayante, qu'on aime mieux aller s'enfermer au Spectacle. Voilà donc encore une différence au désavantage de nos Comédiens, & une moitie de l'année perdue pour eux. Pensez-vous, Monsieur, qu'ils trouveront aisément sur le reste à remplir un si grand vuide? Pour moi je ne vois aucun autre remede à cela que de changer l'heure où l'on ferme les portes, d'immoler notre sureté à nos Plaisirs, & de laisser une Place-Forte ouverte pendant la nuit (r), au milieu de trois Puissances dont la plus éloignée n'a pas demi-lieue à faire pour arriver à nos glacis.

Ce n'est pas tout; il est impossible qu'un établissement si contraire à nos anciennes maximes soit

---

(r) Je sais que toutes nos grandes fortifications sont la chose du monde la plus inutile, & que, quand nous aurions assez de troupes pour les défendre, cela seroit fort inutile encore : car surement on ne viendra pas nous assiéger. Mais pour n'avoir point de siege à craindre, nous n'en devons pas moins veiller à nous garantir de toute surprise : rien n'est si facile que d'assembler des gens de guerre à notre voisinage. Nous avons trop appris l'usage qu'on en peut faire, & nous devons songer que les plus mauvais droits hors d'une place, se trouvent excellens quand on est dedans.

généralement applaudi. Combien de généreux citoyens verront avec indignation ce monument du luxe & de la molesse s'élever sur les ruines de notre antique simplicité, & menacer de loin la liberté publique? Pensez-vous qu'ils iront autoriser cette innovation de leur présence, après l'avoir hautement improuvée? Soyez sûr que plusieurs vont sans scrupule au Spectacle à Paris, qui n'y mettront jamais les pieds à Geneve : parce que le bien de la patrie leur est plus cher que leur amusement. Où sera l'imprudente mere qui osera mener sa fille à cette dangereuse école, & combien de femmes respectables croiroient se déshonorer en y allant elles-mêmes? Si quelques personnes s'abstiennent à Paris d'aller au Spectacle, c'est uniquement par un principe de Religion qui surement ne sera pas moins fort parmi nous, & nous aurons de plus les motifs de mœurs, de vertu, de patriotisme qui retiendront encore ceux que la Religion ne retiendroit pas (*u*).

J'ai fait voir qu'il est absolument impossible qu'un Théâtre de Comédie se soutienne à Geneve par le seul concours des Spectateurs. Il faudra donc de deux choses l'une ; ou que les riches se cotisent pour le soutenir, charge onéreuse qu'assurément ils ne

(*u*) Je n'entens point par là qu'on puisse être vertueux sans Religion ; j'eus long-temps cette opinion trompeuse, dont je suis trop désabusé. Mais j'entends qu'un Croyant peut s'abstenir quelquefois, par des motifs de vertus purement sociales, de certaines actions indifférentes par elles-mêmes & qui n'intéressent point immédiatement la conscience, comme est celle d'aller aux Spectacles, dans un lieu où il n'est pas bon qu'on les souffre.

feront pas d'humeur à fupporter long-temps ; ou que l'Etat s'en mêle & le foutienne à fes propres frais. Mais comment le foutiendra-t-il ? Sera-ce en retranchant, fur les dépenfes néceffaires auxquelles fuffit a peine fon modique revenu, de quoi pourvoir à celle-là ? Ou bien deftinera t-il à cet ufage important les fommes que l'economie & l'intégrité de l'adminiftration permet quelquefois de mettre en réferve pour les plus preffans befoins ? Faudra-t-il reformer notre petite garnifon & garder nous-mêmes nos portes ? Faudra-t-il reduire les foibles honoraires de nos Magiftrats, ou nous ôterons-nous pour cela toute reffource au moindre accident imprévu ? Au defaut de ces expédiens, je n'en vois plus qu'un qui foit praticable, c'eft la voie des taxes & impofitions ; c'eft d'affembler nos Citoyens & Bourgeois en Confeil Général dans le temple de St. Pierre, & là de leur propofer gravement d'accorder un impôt pour l'établiffement de la Comédie. A Dieu ne plaife que je croie nos fages & dignes Magiftrats capables de faire jamais une propofition femblable ; & fur votre propre Article, on peut juger affez comment elle feroit reçue.

Si nous avions le malheur de trouver quelque expédient propre à lever ces difficultés, ce feroit tant pis pour nous : car cela ne pourroit fe faire qu'à la faveur de quelque vice fecret qui, nous affoibliffant encore dans notre petiteffe, nous perdroit enfin tôt ou tard. Suppofons pourtant, qu'un beau zele du Théâtre nous fit faire un pareil miracle ; fuppofons les Comédiens biens établis dans Geneve, bien contenus par nos loix, la Comédie floriffante & fréquentée : fuppofons enfin notre ville dans l'état où vous dites qu'ayant des mœurs & des Spectacles,

cles, elle réuniroit les avantages des uns & des autres : avantages au-reste qui me semblent peu compatibles, car celui des Spectacles n'étant que de suppléer aux mœurs est nul par-tout où les mœurs existent.

Le premier effet sensible de cet établissement sera, comme je l'ai déja dit, une révolution dans nos usages, qui en produira nécessairement une dans nos mœurs. Cette révolution sera t-elle bonne ou mauvaise ? C'est ce qu'il est temps d'examiner.

Il n'y a point d'Etat bien constitué où l'on ne trouve des usages qui tiennent à la forme du gouvernement & servent à la maintenir. Tel étoit, par exemple, autrefois à Londres celui des coteries, si mal à propos tournées en dérision par les Auteurs du Spectateur ; à ces coteries, ainsi devenues ridicules, ont succédé les cafes & les mauvais lieux. Je doute que le Peuple Anglois ait beaucoup gagné au change. Des coteries semblables sont maintenant établies à Geneve sous le nom de *cercles*, & j'ai lieu, Monsieur, de juger par votre Article que vous n'avez point observé sans estime le ton de sens & de raison qu'elles y font régner. Cet usage est ancien parmi nous, quoique son nom ne le soit pas. Les coteries existoient dans mon enfance sous le nom de *sociétés* ; mais la forme en étoit moins bonne & moins réguliere. L'exercice des armes qui nous rassemble tous les printemps, les divers prix qu'on tire une partie de l'année, les fêtes militaires que ces prix occasionnent, le goût de la chasse commun à tous les Genevois, réunissant fréquemment les hommes, leur donnoient occasion de former entr'eux des sociétés de table, des parties de campagne, & enfin des liaisons d'amitié ; mais ces assemblées n'ayant

pour objet que le plaisir & la joie ne se formoient guere qu'au cabaret. Nos discordes civiles, où la nécessité des affaires obligeoit de s'assembler plus souvent & de délibérer de sang froid, firent changer ces sociétés tumultueuses en des rendez-vous plus honnêtes. Ces rendez-vous prirent le nom de cercles, & d'une fort triste cause sont sortis de très bons effets (v).

Ces cercles sont des sociétés de douze ou quinze personnes qui louent un appartement commode qu'on pourvoit à fraix communs de meubles & de provisions nécessaires. C'est dans cet appartement que se rendent tous les après-midi ceux des associés que leurs affaires ou leurs plaisirs ne retiennent point ailleurs. On s'y rassemble, & là, chacun se livrant sans gêne aux amusemens de son goût, on joue, on cause, on lit, on boit, on fume. Quelquefois on y soupe, mais rarement : parce que le Genevois est rangé & se plaît à vivre avec sa famille. Souvent aussi l'on va se promener ensemble, & les amusemens qu'on se donne sont des exercices propres à rendre & maintenir le corps robuste. Les femmes & les filles, de leur côté, se rassemblent par sociétés, tantôt chez l'une tantôt chez l'autre. L'objet de cette réunion est un petit jeu de commerce, un goûter, &, comme on peut bien croire, un intarissable babil. Les hommes, sans être fort sévérement exclus de ces sociétés, s'y mêlent assez rarement, & je penserois plus mal encore de ceux qu'on y voit toujours que de ceux qu'on n'y voit jamais.

(v) Je parlerai ci-après des inconvéniens.

Tels sont les amusemens journaliers de la bourgeoisie de Geneve. Sans être dépourvus de plaisir & de gaieté, ces amusemens ont quelque chose de simples & d'innocents qui convient à des mœurs républicaines : mais, dès l'instant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés! Voilà la révolution que j'ai prédite, tout cela tombe necessairement ; & si vous m'objectez l'exemple de Londres cité par moi-même, où les Spectacles établis n'empêchoient point les coteries, je répondrai qu'il y a, par rapport à nous, une différence extrême : c'est qu'un Théâtre, qui n'est qu'un point dans cette ville immense, sera dans la nôtre un grand objet qui absorbera tout.

Si vous me demandez ensuite où est le mal que les cercles soient abolis..... Non, Monsieur, cette question ne viendra pas d'un Philosophe C'est un discours de femme ou de jeune homme qui traitera nos cercles de corps-de-garde, & croira sentir l'odeur du tabac. Il faut pourtant répondre : car pour cette fois, quoique je m'adresse à vous, j'écris pour le peuple & sans doute il y paroît ; mais vous m'y avez forcé.

Je dis premiérement que, si c'est une mauvaise chose que l'odeur du tabac, c'en est une fort bonne de rester maître de son bien, & d'être sûr de coucher chez soi. Mais j'oublie déjà que je n'écris pas pour des d'Alambert. Il faut m'expliquer d'une autre maniere.

Suivons les indications de la Nature, consultons le bien de la Société ; nous trouverons que les deux sexes doivent se rassembler quelquefois, & vivre ordinairement separés. Je l'ai dit tantôt par rapport aux femmes, je le dis maintenant par rappor

aux hommes. Ils se sentent autant & plus qu'elles de leur trop intime commerce ; elles n'y perdent que leurs mœurs, & nous y perdons à la fois nos mœurs & notre constitution : car ce sexe plus foible, hors d'état de prendre notre maniere de vivre trop pénible pour lui, nous force de prendre la sienne trop molle pour nous, & ne voulant plus souffrir de séparation, faute de pouvoir se rendre hommes, les femmes nous rendent femmes.

Cet inconvénient qui dégrade l'homme, est très-grand par-tout ; mais c'est sur-tout dans les Etats comme le nôtre qu'il importe de le prévenir. Qu'un Monarque gouverne des hommes ou des femmes, cela lui doit être assez indifférent pourvu qu'il soit obéi ; mais dans une République, il faut des hommes (*x*).

Les Anciens passoient presque leur vie en plein air, ou vacquant à leurs affaires, ou réglant celles de l'Etat sur la place publique, ou se promenant à la campagne, dans des jardins, au bord de la mer ; à la pluie, au soleil, & presque toujours tête

---

(*x*) On me dira qu'il en faut aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au-lieu de trente mille hommes, ils n'ont, par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage : elles préferent l'honneur à la vie ; quand elles se battent, elles se battent bien. L'inconvénient de leur sexe est de ne pouvoir supporter les fatigues de la guerre & l'intemperie des saisons. Le secret est donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour se battre, afin de sacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

nue (*y*). A tout cela, point de femmes; mais on ſavoit bien les trouver au beſoin, & nous ne voyons point par leurs écrits & par les échantillons de leurs converſations qui nous reſtent, que l'eſprit, ni le goût, ni l'amour même, perdiſſent rien à cette réſerve. Pour nous, nous avons pris des manieres toutes contraires : lâchement dévoués aux volontés du ſexe que nous devrions protéger & non ſervir, nous avons appris à le mépriſer en lui obéiſſant, à l'outrager par nos ſoins railleurs; & chaque femme de Paris raſſemble dans ſon appartement un ſerrail d'hommes plus femmes qu'elle, qui ſavent rendre à la beauté toutes ſortes d'hommages, hors celui du cœur dont elle eſt digne. Mais voyez ces mêmes hommes toujours contrains dans ces priſons volontaires, ſe lever, ſe raſſeoir, aller & venir ſans ceſſe à la cheminée, à la fenêtre, prendre & poſer cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre, tandis que l'idole étendue ſans mouvement dans ſa chaiſe longue, n'a d'actif que la langue & les yeux. D'où vient cette différence, ſi ce n'eſt que la Nature qui impoſe aux femmes cette vie ſédentaire & caſaniere, en preſcrit aux hommes une toute oppoſée, & que cette inquiétude indique en eux un vrai be-

---

(*y*) Après la bataille gagnée par Cambiſe ſur Pſammétique, on diſtinguoit parmi les morts les Egyptiens qui avoient toujours la tête nue, à l'extrême dureté de leurs crânes : au lieu que les perſes, toujours coiffés de leurs groſſes thiares, avoient les crânes ſi tendre qu'on les briſoit ſans effort. Hérodote lui-même fut, long-temps après, témoin de cette différence.

fon? Si les Orientaux que la chaleur du climat fait assez transpirer, font peu d'exercice & ne se promenent point, au moins ils vont s'asseoir en plein air & respirer à leur aise; au lieu qu'ici les femmes ont grand soin d'étouffer leurs amis dans de bonnes chambres bien fermées.

Si l'on compare la force des hommes anciens à celle des hommes d'aujourd'hui, on n'y trouve aucune espece d'égalité. Nos exercices de l Académie sont des jeux d'enfans auprès de ceux de l'ancienne Gymnastique : on a quitté la paume, comme trop fatigante; on ne peut plus voyager à cheval Je ne dis rien de nos troupes. On ne conçoit plus les marches des Armées Grecques & Romaines : le chemin, le travail, le fardeau du Soldat Romain fatigue seulement à le lire, & accable l'imagination. Le cheval n'étoit pas permis aux Officiers d'infanterie. Souvent les Généraux faisoient à pied les mêmes journées que leurs Troupes. Jamais les deux Catons n'ont autrement voyagé, ni seuls, ni avec leurs armées. Othon lui-même, l'efféminé Othon, marchoit armé de fer à la tête de la sienne, allant au devant de Vitellius. Qu'on trouve à présent un seul homme de guerre capable d'en faire autant. Nous sommes déchus en tout. Nos Peintres & nos Sculpteurs se plaignent de ne plus trouver de modeles comparables à ceux de l'antique. Pourquoi cela? L'homme a-t il dégénéré? L'espece a-t-elle une décrépitude physique, ainsi que l'individu? Au contraire : les Barbares du nord qui ont, pour ainsi dire, peuplé l'Europe d'une nouvelle race, étoient plus grands & plus forts que les Romains qu'ils ont vaincus & subjugués. Nous devrions donc être plus forts nous-mêmes qui, pour la plupart,

descendons de ces nouveaux venus; mais les premiers Romains vivoient en hommes (z), & trouvoient dans leurs continuels exercices la vigueur que la Nature leur avoit refusée, au lieu que nous perdrons la nôtre dans la vie indolente & lâche où nous réduit la dépendance du Sexe. Si les Barbares dont je viens de parler vivoient avec les femmes, ils ne vivoient pas pour cela comme elles; c'étoient elles qui avoient le courage de vivre comme eux, ainsi que faisoient aussi celles de Sparte. La femme se rendoit robuste, & l'homme ne s'énervoit pas.

Si ce soin de contrarier la Nature est nuisible au corps, il l'est encore plus à l'esprit. Imaginez quelle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, & qui passe sa vie entiere à faire pour elles, ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuisés de travaux dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassement. Livrés à ces puériles habitudes à quoi pourrions-nous jamais nous élever de grand? Nos talens, nos écrits se sentent de nos frivoles occupations (a): agréables, si l'on veut,

---

(z) Les Romains étoient les hommes les plus petits & les plus foibles de tous les peuples de l'Italie; & cette différence étoit si grande, dit Tite-Live, qu'elle s'appercevoit au premier coup d'œil dans les troupes des uns & des autres. Cependant l'exercice & la discipline prévalurent tellement sur la Nature, que les foibles firent ce que ne pouvoient faire les forts, & les vainquirent.

(a) Les femmes, en général, n'aiment aucun art, ne se connoissent à aucun, & n'ont aucun génie. Elles peuvent réussir aux petits ouvrages qui ne

mais petits & froids comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile qu'on n'a pas grand peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphemeres qui naissent journellement n'étant faits que pour amuser des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera deux ou trois qui serviront d'exceptions; mais moi j'en citerai cent mille qui confirmeront la regle. C'est pour cela que la plupart des productions de notre âge passeront avec lui, & la postérité croira qu'on fit bien peu de livres, dans ce même siecle où l'on en fait tant.

Il ne seroit pas difficile de montrer qu'au lieu de gagner à ces usages, les femmes y perdent. On les

---

demandent que de la légéreté d'esprit, du goût, de la grace, quelquefois même de la philosophie & du raisonnement. Elles peuvent acquerir de la science, de l'érudition, des talens, & tout ce qui s'acquiert à force de travail. Mais ce feu céleste qui échauffe & embrase l'ame, ce génie qui consume & dévore, cette brûlante éloquence, ces transports sublimes qui portent leurs ravissemens jusqu'au fond des cœurs, manqueront toujours aux écrits des femmes: ils sont tous froids & jolis comme elles; ils auront tant d'esprit que vous voudrez, jamais d'ame: ils seroient cent fois plutôt sensés que passionnes. Elles ne savent ni décrire ni sentir l'amour même. La seule Sapho, que je sache, & une autre, meriterent d'être exceptées. Je parierois tout au monde que les Lettres Portugaises ont été écrites par un homme. Or par-tout où dominent les femmes, leur goût doit aussi dominer; & voilà ce qui détermine celui de notre siecle.

flatte ſans les aimer; on les ſert ſans les honorer; elles ſont entourées d'agréables, mais elles n'ont plus d'amans; & le pis eſt que les premiers, ſans avoir les ſentimens des autres, n'en uſurpent pas moins tous les droits. La ſociété des deux ſexes, devenue trop commune & trop facile, a produit ces deux effets; & c'eſt ainſi que l'eſprit général de la galanterie étouffe à la fois le genie & l'amour.

Pour moi, j'ai peine à concevoir comment on rend aſſez peu d'honneur aux femmes, pour leur oſer adreſſer ſans ceſſe ces fades propos galans, ces complimens inſultans & moqueurs, auxquels on ne daigne pas même donner un air de bonne foi; les outrager par ces évidens menſonges, n'eſt-ce pas leur déclarer aſſez nettement qu'on ne trouve aucune vérité obligeante à leur dire! Que l'amour ſe faſſe illuſion ſur les qualités de ce qu'on aime, cela n'arrive que trop ſouvent; mais eſt-il queſtion d'amour dans tout ce mauſſade jargon? Ceux mêmes qui s'en ſervent, ne s'en ſervent-ils pas également pour toutes les femmes, & ne ſeroient-ils pas au déſeſpoir qu'on les crût ſérieuſement amoureux d'une ſeule? Qu'ils ne s'en inquiettent pas. Il faudroit avoir d'étranges idées de l'amour pour les en croire capables, & rien n'eſt plus éloigné de ſon ton que celui de la galanterie. De la maniere que je conçois cette paſſion terrible, ſon trouble, ſes égaremens, ſes palpitations, ſes tranſports, ſes brûlantes expreſſions, ſon ſilence plus énergique, ſes inexprimables regards que leur timidité rend téméraires & qui montrent les déſirs par la crainte, il me ſemble qu'après un langage auſſi véhement, ſi l'amant venoit à dire une ſeule fois, *je vous aime*,

l'amante indignée lui diroit *vous ne m'aimez plus*; & ne le reverroit de sa vie.

Nos cercles conservent encore parmi nous quelque image des mœurs antiques. Les hommes entr'eux, dispensés de rabaisser leurs idées à la portée des femmes & d'habiller galamment la raison, peuvent se livrer à des discours graves & sérieux sans crainte du ridicule. On ose parler de patrie & de vertu sans passer pour rabâcheur, on ose être soi-même sans s'asservir aux maximes d'une caillette. Si le tour de la conversation devient moins poli, les raisons prennent plus de poids; on ne se paie point de plaisanterie, ni de gentillesse. On ne se tire point d'affaire par de bons mots. On ne se ménage point dans la dispute : chacun, se sentant attaqué de toutes les forces de son adversaire, est oblige d'employer toutes les siennes pour se défendre, c'est ainsi que l'esprit acquiert de la justesse & de la vigueur. S'il se mêle à tout cela quelque propos licencieux, il ne faut point trop s'en effaroucher : les moins grossiers ne sont pas toujours les plus honnêtes, & ce langage un peu rustaut est préferable encore à ce stile plus recherché dans lequel les deux sexes se séduisent mutuellement & se familiarisent décemment avec le vice. La maniere de vivre, plus conforme aux inclinations de l'homme, est aussi mieux assortie à son tempérammment. On ne reste point toute la journée établi sur une chaise. On se livre à des jeux d'exercice, on va, on vient, plusieurs cercles se tiennent à la campagne, d'autres s'y rendent. On a des jardins pour la promenade, des cours spatieuses pour s'exercer, un grand lac pour nager, tout le pays ouvert pour la chasse; & il ne faut pas croire que cette chasse

se fasse aussi commodément qu'aux environs de Paris où l'on trouve le gibier sous ses pieds & où l'on tire à cheval. Enfin ces honnêtes & innocentes institutions rassemblent tout ce qui peut contribuer à former dans les mêmes hommes des amis, des citoyens, des soldats, & par conséquent tout ce qui convient le mieux à un peuple libre.

On accuse d'un defaut les sociétés des femmes, c'est de les rendre médisantes & satyriques ; & l'on peut bien comprendre, en effet, que les anecdotes d'une petite ville n'échappent pas à ces comites féminins ; on pense bien aussi que les maris absens y sont peu ménagés, & que toute femme jolie & fêtée n'a pas beau jeu dans le cercle de sa voisine. Mais peut-être y a-t-il dans cet inconvénient plus de bien que de mal, & toujours est-il incontestablement moindre que ceux dont il tient la place : car lequel vaut le mieux qu'une femme dise avec ses amies du mal de son mari, ou que, tête-à-tête avec un hommme, elle lui en fasse, qu'elle critique le désordre de sa voisine, ou qu'elle l'imite ? Quoique les Genevoises disent assez librement ce qu'elles savent & quelquefois ce qu'elles conjecturent, elles ont une véritable horreur de la calomnie & l'on ne leur entendra jamais intenter contre autrui des accusations qu'elles croient fausses ; tandis qu'en d'autres pays les femmes également coupables par le silence & par leurs discours, cachent de peur de représailles le mal qu'elles savent, & publient par vengeance celui qu'elles ont inventé.

Combien de scandales publics ne retient pas la crainte de ces séveres observatrices ? Elles font presque dans notre ville la fonction de Censeurs. C'est

ainſi que dans les beaux temps de Rome, les Citoyens, ſurveillans les uns des autres, s'accuſoient publiquement par zele pour la juſtice; mais quand Rome fut corrompue & qu'il ne reſta plus rien à faire pour les bonnes mœurs que de cacher les mauvaiſes, la haine des vices qui les démaſque en devint un. Aux citoyens zélés ſuccéderent des délateurs infames, & au lieu qu'autrefois les bons accuſoient les méchans, ils en furent accuſés à leur tour. Grace au Ciel, nous ſommes loin d'un terme ſi funeſte. Nous ne ſommes point réduits à nous cacher à nos propres yeux, de peur de nous faire horreur. Pour moi, je n'en aurai pas meilleure opinion des femmes, quand elles feront plus circonſpectes: on ſe menagera davantage, quand on aura plus de raiſons de ſe ménager, & quand chacune aura beſoin pour elle-même de la diſcrétion dont elle donnera l'exemple aux autres.

Q'uon ne s'allarme donc point tant du caquet des ſociétés de femmes. Qu'elles médiſent tant qu'elles voudront, pourvu qu'elles médiſent entr'elles. Des femmes véritablement corrompues ne ſauroient ſupporter long-tems cette maniere de vivre, & quelque chere que leur pût être la médiſance, elles voudroient médire avec des hommes. Quoiqu'on m'ait pu dire à cet égard, je n'ai jamais vu aucune de ces ſociétés, ſans un ſecret mouvement d'eſtime & de reſpect pour celles qui la compoſoient. Telle eſt me diſois-je la deſtination de la Nature, qui donne différens goûts aux deux ſexes, afin qu'ils vivent ſeparés & chacun à ſa maniere (*b*). Ces aimables perſonnes paſſent

(*b*) Ce principe, auquel tiennent toutes bonnes mœurs, eſt développé d'une maniere plus claire & plus

ainſi leurs jours, livrées, aux occupations qui leur conviennent, ou à des amuſemens innocens & ſimples, très-propres à toucher un cœur honnête & à donner bonne opinion d'elles. Je ne ſais ce qu'elles ont dit, mais elles ont vécu enſemble; elles ont pu parler des hommes, mais elles ſe ſont paſſées d'eux; & tandis qu'elles critiquoient ſi ſévérement la conduite des autres, au moins la leur étoit irréprochable.

Les cercles d'hommes ont auſſi leurs inconvéniens, ſans doute; quoi d'humain n'a pas les ſiens? On joue, on boit, on s'enivre, on paſſe les nuits; tout cela peut-être vrai, tout cela peut être exagéré. Il y a par-tout mélange de bien & de mal, mais à diverſes meſures. On abuſe de tout: axiome trivial, ſur lequel on ne doit ni tout rejeter ni tout admettre. La regle pour choiſir eſt ſimple. Quand le bien ſurpaſſe le mal; la choſe doit être admiſe malgré ſes inconvéniens, quand le mal ſurpaſſe le bien, il la faut rejeter même avec ſes avantages. Quand la choſe eſt bonne en elle-même & n'eſt mauvaiſe que dans ſes abus, quand les abus peuvent être prévenus ſans beaucoup de peine, ou tolérés ſans grand préjudice; ils peuvent ſervir de prétexte & non de raiſon pour abolir un uſage utile; mais ce qui

---

étendue dans un manuſcrit dont je ſuis dépoſitaire & que je me propoſe de publier, s'il me reſte aſſez de tems pour cela, quoique cette annonce ne ſoit guere propre à lui concilier d'avance la faveur des Dames.

est mauvais en soi sera toujours mauvais (c), quoi qu'on fasse pour en tirer un bon usage. Telle est la différence essentielle des cercles aux spectacles.

Les citoyens d'un même Etat, les habitans d'une même ville ne sont point des Anachoretes, ils ne sauroient vivre toujours seuls & séparés ; quand ils pourroient, il ne faudroit pas les y contraindre. Il n'y a que le plus farouche despotisme qui s'allarme à la vue de sept ou huit hommes assemblés, craignant toujours que leurs entretiens ne roulent sur leurs miseres.

Or de toutes les sortes de liaisons qui peuvent rassembler les particuliers dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, sans contredit, la plus raisonnable, la plus honnête, & la moins dangereuses : parce qu'elle ne veut ni ne peut se cacher, qu'elle est publique, permise, & que l'ordre & la regle y regnent. Il est même facile à démontrer que les abus qui peuvent en résulter naitroient également de toutes les autres, ou qu'elles en produiroient de plus grands encore. Avant de songer à detruire un usage établi, on doit avoir bien pesé ceux qui s'introduiront à sa place. Quiconque en pourra proposer un qui soit praticable & duquel ne résulte aucun abus, qu'il le propose & qu'ensuite les cercles soient abolis : à la bonne heure. En attendant, laissons, s'il le faut, passer la nuit à boire à ceux qui, sans cela, la passeroient peut-être à faire pis.

(c) Je parle dans l'ordre moral, car dans l'ordre physique il n'y a rien d'absolument mauvais. Le tout est bien.

Toute intempérance est vicieuse, & sur-tout celle qui nous ôte la plus noble de nos facultés. L'excès du vin dégrade l'homme, aliène au moins sa raison pour un temps & l'abrutit à la longue. Mais enfin, le goût du vin n'est pas un crime, il en fait rarement commettre, il rend l'homme stupide & non pas méchant *(d)*. Pour une querelle passagere qu'il cause, il forme cent attachemens durables. Généralement parlant, les buveurs ont de la cordialité, de la franchise; ils sont presque tous bons, droits, justes, fideles, braves & honnêtes gens, à leur défaut près. En osera-t-on dire autant des vices qu'on substitue à celui-là, ou bien prétend-on faire de toute une ville un peuple d'hommes sans défauts & retenus en toute chose? Combien de vertus apparentes cachent souvent des vices réels! Le sage est sobre par tempérance, le fourbe l'est par fausseté. Dans les pays de mauvaises mœurs, d'intrigues, de trahisons, d'adulteres, on redoute un état d'indiscrétion où le cœur se montre sans qu'on y songe. Par-tout les gens qui abhorrent le plus l'ivresse

---

(d) Ne calomnions point le vice même, n'a-t-il pas assez de sa laideur? Le vin ne donne pas de la méchanceté, il la décele. Celui qui tua Clitus dans l'ivresse, fit mourir Philotas de sang froid. Si l'ivresse a ses fureurs, quelle passion n'a pas les siennes? La différence est que les autres restent au fond de l'ame & que celle-là s'allume & s'éteint à l'instant. A cet emportement près, qui passe & qu'on évite aisément, soyons sûrs que quiconque fait dans le vin de méchantes actions, couve à jeun de méchans desseins.

sont ceux qui ont le plus d'intérêt à s'en garantir. En Suisse elle est presque en estime, à Naples elle est en horreur ; mais au fond laquelle est le plus à craindre, de l'intempérnce du Suisse ou de la réserve de l'Italien?

Je le répete, il vaudroit mieux être sobre & vrai non seulement pour soi, même pour la Société : car tout ce qui est mal en morale, est mal encore en politique. Mais le prédicateur s'arrête au mal personnel, le magistrat ne voit que les conséquences publiques ; l'un n'a pour objet que la perfection de l'homme ou l'homme n'atteint point, l'autre que le bien de l'Etat autant qu'il y peut atteindre ; ainsi tout ce qu'on a raison de blâmer en chaire ne doit pas être puni par les loix, Jamais peuple n'a péri par l'exces du vin, tous périssent par le désordre des femmes. La raison de cette différence est claire : le premier de ces deux vices détourne des autres, le second les engendre tous. La diversité des âges y fait encore. Le vin tente mois la jeunesse & l'abat moins aisément ; un sang ardent lui donne d'autres désirs ; dans l'âge des passions toutes s'enflamment au feu d'une seule, la raison s'altere en naissant, & l'homme encore indompté devient indisciplinable avant que d'avoir porté le joug des loix. Mais qu'un sang à demi-glacé cherche un secours qui le ranime, qu'une liqueur bienfaisante supplée aux esprits qu'il n'a plus (e) ; quand un viellard abuse de ce doux re-

---

(e) Platon dans ses loix permet aux seuls vieillards l'usages du vin, & même il leur en permet quelque fois l'exces.

mede, il a déjà rempli ses devoirs envers sa patrie, il ne la prive que du rebut de ses ans. Il a tort, sans doute : il cesse avant la mort d'être citoyen. Mais l'autre ne commence pas même à l'être : il se rend plutôt l'ennemi public, par la séduction de ses complices, par l'exemple & l'effet de ses mœurs corrompues, sur-tout par la morale pernicieuse qu'il ne manque pas de répandre pour les autoriser. Il vaudroit mieux qu'il n'eût point existé.

De la passion du jeu n'aît un plus dangereux abus, mais qu'on prévient ou réprime aisément. C'est une affaire de police, dont l'inspection devient plus facile & mieux séante dans les cercles que dans les maisons particulieres. L'opinion peut beaucoup encore en ce point ; & si-tôt qu'on voudra mettre en honneur les jeux d'exercice & d'adresse, les cartes, les dez, les jeux de hasard tomberont infailliblement. Je ne crois pas même, quoi qu'on en dise, que ces moyens oisifs & trompeurs de remplir sa bourse, prennent jamais grand crédit chez un peuple raisonneur & laborieux, qui connoît trop le prix du temps & de l'argent pour aimer à les perdre ensemble.

Conservons donc les cercles, même avec leurs défauts : car ces défauts ne sont pas dans les cercles, mais dans les hommes qui les composent ; & il n'y a point dans la vie sociale de forme imaginable sous laquelle ces mêmes défauts ne produisent de plus nuisibles effets Encore un coup, ne cherchons point la chimere de la perfection, mais le mieux possible selon la nature de l'homme & la constitution de la Société. Il y a tel peuple a qui je dirois : détruisez cercles & coteries, ôtez toute

barriere de bienséance entre les sexes, remontez, s'il est possible, jusqu'à n'être que corrompus; mais vous, Genevois, évitez de le devenir, s'il est temps encore. Craignez le premier pas qu'on ne fait jamais seul, & songez qu'il est plus aisé de garder de bonnes mœurs que de mettre un terme aux mauvaises.

Deux ans seulement de Comédie & tout est bouleversé. L'on ne sauroit se partager entre tant d'amusemens : l'heure des Spectacles étant celle des cercles, les fera dissoudre; il s'en détachera trop de membres; ceux qui resteront seront trop peu assidus pour être d'une grande ressource les uns aux autres & laisser subsister long-temps les associations. Les deux sexes réunis journellement dans un même lieu; les parties qui se lieront pour s'y rendre; les manieres de vivre qu'on y verra dépeintes & qu'on s'empressera d'imiter? l'exposition des Dames & Demoiselles parées toutes de leur mieux & mises en étalage dans des loges comme sur le devant d'une boutique, en attendant les acheteurs; l'affluence de la belle jeunesse qui viendra de son côté s'offrir en montre, & trouvera bien plus beau de faire des entrechats au Théâtre que l'exercice à Plain-Palais; les petits soupers de femmes qui s'arrangeront en sortant, ne fût-ce qu'avec les Actrices; enfin le mépris des anciens usages qui résultera de l'adoption des nouveaux, tout cela substituera bientôt l'agréable vie de Paris & les bons airs de France à notre ancienne simplicité, & je doute un peu que des Parisiens à Geneve y conservent long-temps le goût de notre gouvernement.

Il ne faut point le dissimuler, les intentions sont droites encore; mais les mœurs inclinent déjà

visiblement vers la décadence, & nous suivons de loin les traces des mêmes peuples dont nous ne laissons pas de craindre le sort. Par exemple, on m'assure que l'éducation de la jeunesse est généralement beaucoup meilleure qu'elle n'étoit autrefois ; ce qui pourtant ne peut guere se prouver qu'en montrant qu'elle fait de meilleurs citoyens. Il est certain que les enfans font mieux la révérence ; qu'ils savent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentillesses pour lesquelles je leur ferois, moi, donner le fouet ; qu'ils savent décider, trancher, interroger, couper la parole aux hommes, importuner tout le monde sans modestie & sans discrétion. On me dit que cela les forme ; je conviens que cela les forme à être impertinens, & c'est, de toutes les choses qu'ils apprennent par cette methode, la seule qu'ils n'oublient point. Ce n'est pas tout. Pour les retenir auprès des femmes qu'ils sont destinés à désennuyer, on a soin de les élever précisément comme elle : on les garantit du soleil, du vent, de la pluie, de la poussiere, afin qu'ils ne puissent jamais rien supporter de tout cela. Ne pouvant les préserver entiérement du contact de l'air, on fait du moins qu'il ne leur arrive qu'après avoir perdu la moitié de son ressort. On les prive de tout exercice, on leur ôte toutes leurs facultés, on les rend ineptes à tout autre usage qu'aux soins auxquels ils sont destinés ; & la seule chose que les femmes n'exigent pas de ces vils esclaves est de se consacrer à leur service à la façon des Orientaux. A cela près, tout ce qui les distingue d'elles, c'est que la Nature leur en ayant refusé les graces; ils y substituent des ridicules. A mon dernier voyage à Geneve, j'ai déjà

vu plusieurs de ces jeunes Demoiselles en juste-au-corps, les dents blanches, la main potelées, la voix flutée, un joli parasol verd à la main, contrefaire assez mal-adroitement les hommes.

On étoit plus grossier de mon temps. Les enfans rustiquement élevés n'avoient point de teint à conserver, & ne craignoient point les injures de l'air auxquelles ils s'etoient aguerris de bonne heure. Les peres les menoient avec eux à la chasse, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les sociétés. Timides & modestes devant les gens âgés, ils étoient hardis, fiers, querelleurs entr'eux; ils n'avoient point de frisure a conserver: ils se défioient à la lutte, à la course, aux coups; ils se battoient à bon escient, se blessoient quelquefois, & puis s'embrassoient en pleurant. Ils revenoient au logis suans, essoufflés, déchirés, c'étoit de vrais polissons; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zele pour servir la patrie & du sang à verser pour elle. Plaise à Dieu qu'on en puisse dire autant un jour de nos beaux petits Messieurs requinqués, & que ces hommes de quinze ans ne soient pas des enfans à trente!

Heureusement ils ne sont point tous ainsi. Le plus grand nombre encore a gardé cette antique rudesse conservatrice de la bonne constitution ainsi que des bonnes mœurs. Ceux même qu'une éducation trop délicate amolit pour un temps, seront contraints étant grands de se plier aux habitudes de leurs compatriotes. Les uns perdront leur âpreté dans le commerce du monde; les autres gagneront des forces en les exerçant; tous deviendront, je l'espere, ce que furent leurs

ancêtres ou du moins ce que leurs peres sont aujourd'hui. Mais ne nous flattons pas de conserver notre liberté en renonçant aux mœurs qui nous l'ont acquise.

Je reviens à nos Comédiens & toujours en leur supposant un succes qui me paroit impossible? je trouve que ce succes attaquera notre constitution, non seulement d'une maniere indirecte en attaquant nos mœurs, mais immédiatement, en rompant l'équilibre qui doit régner entre les diverses parties de l'Etat, pour conserver le corps entier dans son assiette.

Parmi plusieurs raisons que j'en pourrois donner, je me contenterai d'en choisir une qui convient mieux au plus grand nombre: parce qu'elle se borne à des considérations d'intérêt & d'argent, toujours plus sensibles au vulgaire que des effets moraux dont il n'est pas en état de voir les liaisons avec leurs causes, ni l'influence sur le destin de l'Etat.

On peut considérer les Spectacles, quand ils réussissent, comme une espece de taxe qui, bien que volontaire, n'en est pas moins onéreuse au peuple: en ce qu'elle lui fournit une continuelle occasion de dépense à laquelle il ne résiste pas. Cette taxe est mauvaise; non seulement parce qu'il n'en revient rien au souverain; mais sur-tout parce que la répartition, loin d'être proportionnelle, chargent le pauvre au delà de ses forces & soulage le riche en suppléant aux amusemens plus coûteux qu'il se donneroit au défaut de celui-là. Il suffit, pour en convenir, de faire attention que la différence du prix des places n'est, ni ne peut être en proportion de celle des fortunes des gens qui les

remplissent. A la Comedie Françoise, les premieres loges & le théâtre sont a quatre francs pour l'ordinaire & à six quand on tierce ; le parterre est à vingt sols, on a même tenté plusieurs fois de l'augmenter. Or on ne dira pas que le bien des plus riches qui vont au theâtre n'est que le quadruple du bien des plus pauvres qui vont au parterre. Generalement parlant, les premiers sont d'une opulence excessive, & la plupart des autres n'ont rien (*f*). Il en est de ceci comme des impôts sur le bled, sur le vin, sur le sel, sur toute chose necessaire a la vie, qui ont un air de justice au premier coup d'œil, & sont au fond très-iniques : car le pauvre qui ne peut dépenser que pour son nécessaire est forcé de jeter les trois quarts de ce qu'il dépense en impôts, tandis que ce même nécessaire n'étant que la moindre partie de la depense du riche, l'impôt lui est presque insensible (*g*). De

(*f*) Quand on augmenteroit la différence du prix des places en proportion de celle des fortunes, on ne retabliroit point pour cela l'equilibre. Les places inférieures, mises à trop bas prix, seroient abandonnees à la populace, & chacun, pour en occuper de plus honorables, depenseroit toujours au delà de ses moyens. C'est une observation qu'on peut faire aux Spectacles de la Foire. La raison de ce desordre est que les premiers rangs sont alors un terme fixe dont les autres se raprochent toujours, sans qu'on le puisse eloigner. Le pauvre tend sans cesse à s'elever au dessus de ses vingt sous ; mais le riche, pour le fuir, n'a plus d'asile au delà de ses quatre francs ; il faut, malgré lui, qu'il se laisse accoster, & si son orgueil en souffre, sa bourse en profite.

(*g*) Voilà pourquoi les *Imposteurs* de Bodin & autres fripons publics établissent toujours leurs mo-

cette maniere, celui qui a peu paye beaucoup, & celui qui a beaucoup paye peu ; je ne vois pas quelle grande justice on trouve à cela.

On me demandera qui force le pauvre d'aller aux Spectacles ? Je répondrai, premiérement, ceux qui les établissent lui en donnent la tentation ; en second lieu, sa pauvreté même qui, le condamnant à des travaux continuels, sans espoir de les voir finir, lui rend quelque délassement plus nécessaire pour les supporter. Il ne se tient point malheureux de travailler sans relâche, quand tout le monde en fait de même ; mais n'est-il pas cruel à celui qui travaille de se priver des récréations des gens oisifs ? Il les partage donc ; & ce même amusement, qui fournit un moyen d'économie au riche, affoiblit doublement le pauvre, soit par un surcroît réel de depences, soit par moins de zele au travail, comme je l'ai ci-devant expliqué.

De ces nouvelles réflexions, il suit évidemment, ce me semble, que les Spectacles modernes, où l'on n'assiste qu'à prix d'argent, tendent par-tout à favoriser & augmenter l'inégalité des fortunes, moins sensiblement, il est vrai, dans les capitales que dans une petite ville comme la nôtre. Si j'accorde que cette inégalité, portée jusqu'à certain point, peut avoir ses avantages, certainement vous m'accorderez aussi qu'elle doit avoir des bor-

---

nopoles sur les choses nécessaires à la vie, afin d'affamer doucement le peuple, sans que le riche en murmure Si le moindre objet de luxe ou de faste étoit attaqué, tout seroit perdu ; mais pourvu que les grands soient contens, qu'importe que le peuple vive ?

nes, sur-tout dans un petit Etat, & sur-tout dans une République. Dans une Monarchie où tous les ordres sont intermédiaires entre le Prince & le Peuple, il peut être assez indifférent que certains hommes passent de l'un à l'autre : car, comme d'autres les remplacent, ce changement n'interrompt point la progression. Mais dans une Démocratie où les sujets & le Souverain ne sont que les mêmes hommes considérés sous différens rapports, si-tôt que le plus petit nombre l'emporte en richesses sur le plus grand, il faut que l'Etat périsse ou change de forme. Soit que le riche devienne plus riche ou le pauvre plus indigent, la différence des fortunes n'en augmente pas moins d'une maniere que de l'autre; & cette différence, portée au delà de sa mesure, est ce qui détruit l'équilibre dont j'ai parlé.

Jamais dans une Monarchie l'opulence d'un particulier ne peut le mettre au-dessus du Prince; mais dans une République elle peut aisément le mettre au-dessus des loix. Alors le gouvernement n'a plus de force, & le riche est toujours le vrai souverain. Sur ces maximes incontestables, il reste à considérer si l'inégalité n'a pas atteint parmi nous le dernier terme où elle peut parvenir sans ébranler la République. Je m'en rapporte là-dessus à ceux qui connoissent mieux que moi notre constitution & la repartition de nos richesses. Ce que je sais, c'est que, le temps seul donnant à l'ordre des choses une pente naturelle vers cette inégalité & un progrès successif jusqu'à son dernier terme, c'est une grande imprudence de l'accélérer encore par des établissemens qui la favorisent. Le grand Sulli qui nous aimoit, nous l'eût bien su dire :

Spectacles

Spectacles & Comédies dans toute petite République & sur-tout dans Geneve, affoiblissement d'Etat.

Si le seul établissement du Théatre nous est si nuisible, quel fruit tirerons-nous des Pieces qu'on y représente? Les avantages même qu'elles peuvent procurer aux peuples pour lesquels elles ont été composées nous tourneront à préjudice, en nous donnant pour instruction ce qu'on leur a donné pour censure, ou du moins en dirigeant nos goûts & nos inclinations sur les choses du monde qui nous conviennent le moins. La Tragédie nous représentera des tyrans & des héros. Qu'en avons-nous à faire? Sommes-nous faits pour en avoir ou le devenir? Elle nous donnera une vaine admiration de la puissance & de la grandeur. De quoi nous servira-t-elle? Serons-nous plus grands ou plus puissans pour cela? Que nous importe d'aller étudier sur la Scene les devoirs des Rois, en négligeant de remplir les nôtres? La stérile admiration de vertus du Théatre nous dédommagera-t-elle des vertus simples & modestes qui font le bon citoyen? Au lieu de nous guérir de nos ridicules, la Comédie nous portera ceux d'autrui: elle nous persuadera que nous avons tort de mépriser des vices qu'on estime si fort ailleurs. Quelque extravagant que soit un Marquis, c'est un Marquis enfin. Concevez combien ce titre sonne dans un pays assez heureux pour n'en point avoir; & qui sait combien de Courtauts croiront se mettre à la mode, en imitant les Marquis du siecle dernier? Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit de la bonne foi toujours raillée, du vice adroit toujours triomphant, & de l'exemple continuel des forfaits mis en plaisanterie. Quelles leçons pour un Bou-

ple dont tous les sentimens ont encore leur droiture naturelle, qui croit qu'un scélérat est toujours méprisable, & qu'un homme de bien ne peut être ridicule! Quoi! Platon bannissoit Homere de sa République, & nous souffrirons Moliere dans la nôtre? Que pourroit-il nous arriver de pis que de ressembler aux gens qu'il nous peint, même à ceux qu'il nous fait aimer?

J'en ai dit assez, je crois sur leur chapitre, & je ne pense guere mieux des héros de Racine, de ces héros si parés, si doucereux, si tendres, qui sous un air de courage & de vertu, ne nous montrent que les modeles des jeunes-gens dont j'ai parlé, livrés à la galanterie, à la molesse, à l'amour, à tout ce qui peut effeminer l'homme & l'attiédir sur le goût de ses véritables devoirs. Tout le Théâtre François ne respire que la tendresse : c'est la grande vertu à laquelle on y sacrifie toutes les autres, ou du moins qu'on y rend la plus chere aux Spectateurs. Je ne dis pas qu'on ait tort en cela, quant à l'objet du Poëte : je sais que l'homme sans passion est une chimere; que l'intérêt du Théâtre n'est fondé que sur les passions; que le cœur ne s'intéresse point à celles qui lui sont étrangeres, ni à celles qu'on n'aime pas à voir en autrui, quoiqu'on y soit sujet soi-même. L'amour de l'humanité, celui de la patrie, sont les sentimens dont les peintures touchent le plus ceux qui en sont pénétrés; mais, quand ces deux passions sont éteintes, il ne reste que l'amour proprement dit pour leur suppléer, parce que son charme est plus naturel & s'efface plus difficilement du cœur que celui de toutes les autres. cependant il n'est pas également convenable à tous les hommes : c'est

plutôt comme ſupplément des bons ſentimens que comme bon ſentiment lui-même qu'on peut l'admettre; non qu'il ne ſoit louable en ſoi, comme toute paſſion bien réglée, mais parce que les excès en ſont dangereux & inévitables.

Le plus méchant des hommes eſt celui qui s'iſole le plus, qui concentre le plus ſon cœur en lui-même; le meilleur eſt celui qui partage également ſes affections à tous ſes ſemblables. Il vaut beaucoup mieux aimer une maîtreſſe que de s'aimer ſeul au monde. Mais quiconque aime tendrement ſes parens, ſes amis, ſa patrie & le genre humain, ſe dégrade par un attachement déſordonné qui nuit bientôt à tous les autres & leur eſt infailliblement préféré. Sur ce principe, je dis qu'il y a des pays où les mœurs ſont ſi mauvaiſes, qu'on ſeroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour; d'autres où elles ſont aſſez bonnes pour qu'il ſoit fâcheux d'y deſcendre, & j'oſe croire le mien dans ce dernier cas. J'ajouterai que les objets trop paſſionnés ſont plus dangereux à nous montrer qu'à perſonne, parce que nous n'avons naturellement que trop de penchant à les aimer. Sous un air flegmatique & froid, le Genevois cache une ame ardente & ſenſible, plus facile à émouvoir qu'à retenir. Dans ce ſéjour de la raiſon, la beauté n'eſt pas étrangere, ni ſans empire; le levain de la mélancolie y fait ſouvent fermenter l'amour; les hommes n'y ſont que trop capables de ſentir des paſſions violentes, les femmes, de les inſpirer; & les triſtes effets qu'elles y ont quelquefois produits ne montrent que trop le danger de les exciter par des ſpectacles touchans & tendres. Si les héros de quelques Pieces ſoumet-

tent l'amour au devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur foiblesse ; on apprend moins à se donner leur courage qu'à se mettre dans le cas d'en avoir besoin. C'est plus d'exercice pour la vertu ; mais qui l'ose exposer à ces combats, mérite d'y succomber. L'amour, l'amour même prend son masque pour la surprendre ; il se pare de son enthousiasme ; il usurpe sa force ; il affecte son langage, & quand on s'apperçoit de l'erreur, qu'il est tard pour en revenir ! Que d'hommes bien nés, séduits par ces apparences, d'amans tendres & généreux qu'ils étoient d'abord, sont devenus par degrés de vils corrupteurs, sans mœurs, sans respect pour la foi conjugale, sans égards pour les droits de la confiance & de l'amitié ! Heureux qui sait se reconnoître au bord du précipice & s'empêcher d'y tomber ! Est-ce au milieu d'une course rapide qu'on doit espérer de s'arrêter ? Est-ce en s'attendrissant tous les jours qu'on apprend à surmonter la tendresse ? On triomphe aisément d'un foible penchant, mais celui qui connut le véritable amour & l'a su vaincre, ah ! pardonnons à ce mortel, s'il existe, d'oser prétendre à la vertu !

Ainsi de quelque maniere qu'on envisage les choses, la même vérité nous frappe toujours. Tout ce que les Pieces de Théâtre peuvent avoir d'utile à ceux pour qui elles ont été faites, nous deviendra préjudiciable, jusqu'au goût que nous croirons avoir acquis par elles, & qui ne sera qu'un faux goût, sans tact, sans délicatesse, substitué mal-à-propos parmi nous à la solidité de la raison. Le goût tient à plusieurs choses : les recherches d'imitation qu'on voit au Théâtre, les comparaisons qu'on a lieu d'y faire, les réflexions sur l'art de

plaire aux ſpectateurs, peuvent le faire germer, mais non ſuffire à ſon développement. Il faut de grandes villes, il faut des beaux arts & du luxe, il faut un commerce intime entre les cytoyens, il faut une étroite dépendance les uns des autres, il faut de la galanterie & même de la débauche, il faut des vices qu'on ſoit forcé d'embellir, pour faire chercher à tout des formes agreables, & réuſſir à les trouver. Une partie de ces choſes nous manquera toujours, & nous devons trembler d'acquérir l'autre.

Nous aurons des Comédiens, mais quels? Une bonne Troupe viendra-t-elle de but-en-blanc s'établir dans une ville de vingt-quatre mille ames? Nous en aurons donc d'abord de mauvais & nous ſerons d'abord de mauvais juges. Les formerons-nous, ou s'ils nous formeront? Nous aurons de bonnes Pieces; mais, les recevant pour telles ſur la parole d'autrui, nous ſerons diſpenſés de les examiner, & ne gagnerons pas plus à les voir jouer qu'à les lire. Nous n'en ferons pas moins les connoiſſeurs, les arbitres du Théâtre; nous n'en voudrons pas moins décider pour notre argent, & n'en ſerons que plus ridicules. On ne l'eſt point pour manquer de goût, quand on le mépriſe; mais c'eſt l'être que de s'en piquer & n'en avoir qu'un mauvais. Et qu'eſt-ce au fond que ce goût ſi vanté? L'art de ſe connoître en petites choſes. En vérité, quand on en a une auſſi grande à conſerver que la liberté, tout le reſte eſt bien puérile.

Je ne vois qu'un remede à tant d'inconvéniens; c'eſt que pour nous approprier les Drames de notre Théâtre, nous les compoſions nous-mêmes,

& que nous ayions des Auteurs avant des Comédiens. Car il n'est pas bon qu'on nous montre toutes sortes d'imitations, mais seulement celles des choses honnêtes, & qui conviennent à des hommes libres *(h)*. Il est sûr que des Pieces tirées comme celles de Grecs des malheurs passés de la patrie, ou des défauts présens du peuple, pourroient offrir aux Spectateurs des leçons utiles. Alors quels seront les héros de nos Tragédies? Des Berthelier, des Lévrery? Ah, dignes citoyens! vous fûtes des héros, sans doute, mais votre obscurité vous avilit, vos noms communs déshonorent vos grandes ames *(i)*, & nous ne sommes

---

(h) Si quis ergo in nostram urbem venerit, qui animi sapientiâ in omnes possit sese vertere formas, & omnia imitari, volueritque poemata sua ostentare, venarabimur quidem ipsum, ut sacrum, admirabilem, & jucundum : dicemus autem non esse hujusmodi hominem in republica nostra, neque fas esse ut insit, mittemusque in aliam urbem, unguento caput ejus perungentes, lanâque coronantes. Nos autem austeriori minusque jucundo utemur Poëta, fabularumque fictore, utilitatis gratiâ, qui decori nobis rationem exprimat, quæ dici debent dicat in his formulis quas à principio pro legibus tulimus, quando cives erudire aggressi sumus. *Plan de Rep. lib. III.*

(i) Philibert Berthelier fut le Caton de notre patrie, avec cette différence que la liberté publique finit par l'un & commença par l'autre. Il tenoit une belette privée quand il fut arrêté ; il rendit son épée avec cette fierté qui sied si bien à la vertu malheureuse ; puis il continua de jouer avec sa belette, sans daigner répondre aux outrages de ses gardes. Il mourut comme doit mourir un martyre de la liberté.

plus assez grands nous-mêmes pour vous savoir admirer. Quels seront nos tyrans? Des Gentilshommes de la cuillier (*k*), des Evêques de Geneve, des Comtes de Savoie, des ancêtres d'une maison avec laquelle nous venons de traiter, & à qui nous devons du respect? Cinquante ans plutôt, je ne répondrois pas que le Diable (*l*) & l'Ante-

---

Jean Lévrery fut le Favonius de Berthelier; non pas en imitant puérilement ses discours & ses manieres, mais en mourant volontairement comme lui; sachant bien que l'exemple de sa mort seroit plus utile à son pays que sa vie. Avant d'aller à l'échafaud, il écrivit sur le mur de sa prison cette épitaphe qu'on avoit faite à son prédecesseur:

Quid mihi mors nocuit? Virtus post fata virescit;
Nec cruce, nec sævi gladio perit illa Tyranni.

(*k*) C'étoit une confrairie de Gentilshommes Savoyards qui avoient fait vœu de brigandage contre la ville de Geneve, & qui, pour marque de leur association, portoient une cuillier pendue au cou.

(*l*) J'ai lu dans ma jeunesse une Tragédie de l'escalade, où le Diable étoit en effet un des Acteurs. On me disoit que cette piece ayant une fois été représentee, ce personnage en entrant sur la Scene se trouva double, comme si l'original eût été jaloux qu'on eût l'audace de le contrefaire, & qu'à l'instant l'effroi fit fuir tout le monde, & finir la représentation. Ce conte est burlesque, & le paroîtra bien plus à Paris qu'à Geneve; cependant, qu'on se prête aux suppositions, on trouvera dans cette double apparition un effet théâtral & vraiment effrayant. Je n'imagine qu'un

christ n'y eussent aussi fait leur rôle. Chez les Grecs, peuple d'ailleurs assez badin, tout étoit grave & sérieux, si-tôt qu'il s'agissoit de la patrie ; mais dans ce siecle plaisant où rien n'échappe au ridicule, hormis la puissance, on n'ose parler d'héroïsme que dans les grands Etats, quoiqu'on n'en trouve que dans les petits.

Quant à la Comédie, il n'y faut pas songer. Elle causeroit chez nous les plus affreux désordres ; elle serviroit d'instrument aux factions, aux partis, aux vengeances particulieres. Notre ville est si petite, que les peintures de mœurs les plus générales y dégénéreroient bientôt en satyres & personnalités. L'exemple de l'ancienne Athenes, ville incomparablement plus peuplée que Geneve, nous offre une leçon frappante : c'est au Théâtre qu'on y prépara l'exil de plusieurs grands hommes & la mort de Socrate : c'est par la fureur du Théâtre qu'Athenes périt, & ses désastres ne justifierent que trop le chagrin qu'avoit témoigné Solon, aux premieres représentations de Thespis. Ce qu'il y a de bien sûr pour nous, c'est qu'il faudra mal augurer de la République, quand on verra les citoyens travestis en beaux-esprits, s'occuper à faire des Vers François & des Pieces de Théâtre, talens

---

Spectacle plus simple & plus terrible encore ; c'est celui de la main sortant du mur & traçant des mots inconnus au festin de Baltazar. Cette seule idée fait frissonner. Il me semble que nos Poëtes Lyriques sont loin de ces inventions sublimes ; ils font, pour épouvanter, un fracas de décorations sans effet. Sur la Scene même il ne faut pas tout dire à la vue, mais ébranler l'imagination.

qui ne sont point les nôtres & que nous ne posséderons jamais. Mais que M. de Voltaire daigne nous composer des Tragédies sur le modele de la mort de César, du premier acte de Brutus, &c, s'il nous faut absolument un Théâtre, qu'il s'engage à le remplir toujours de son génie, & à vivre autant que ses Pieces.

Je serois d'avis qu'on pesât mûrement toutes ces réflexions, avant de mettre en ligne de compte le goût de parure & de dissipation que doit produire parmi notre jeunesse l'exemple des Comédiens; mais enfin cet exemple aura son effet encore, & si généralement par-tout les loix sont insuffisantes pour réprimer des vices qui naissent de la nature des choses, comme je crois l'avoir montré, combien plus le seront-elles parmi nous où le premier signe de leur foiblesse sera l'établissement des Comédiens? Car ce ne seront point eux proprement qui auront introduit ce goût de dissipation; au contraire, ce même goût les aura prévenus, les aura introduits eux-mêmes, ils ne feront que fortifier un penchant déjà tout formé, qui, les ayant fait admettre, à plus forte raison les fera maintenir avec leurs défauts.

Je m'appuie toujours sur la supposition qu'ils subsisteront commodément dans une aussi petite ville, & je dis que si nous les honorons, comme vous le prétendez, dans un pays où tous sont à-peu-près égaux, ils seront les égaux de tout le monde, & auront de plus la faveur publique qui leur est naturellement acquise. Ils ne seront point, comme ailleurs, tenus en respect par les grands dont ils recherchent la bienveillance & dont ils craignent la disgrace. Les Magistrats leur en im-

poseront: soit. Mais ces Magistrats auront été particuliers; ils auront pu être familiers avec eux; ils auront des enfans qui le seront encore, des femmes qui aimeront le plaisir. Toutes ces liaisons seront des moyens d'indulgence & de protection, auxquels il sera impossible de résister toujours. Bientôt les comédiens, sûrs de l'impunité, la procureront encore à leurs imitateurs; c'est par eux qu'aura commencé le désordre, mais on ne voit plus où il pourra s'arrêter. Les femmes, la jeunesse, les riches, les gens oisifs, tout sera pour eux, tout éludera des loix qui les gênent, tout favorisera leur licence : chacun cherchant à les satisfaire, croira travailler pour ses plaisirs. Quel homme osera s'opposer à ce torrent, si ce n'est peut-être quelque ancien Pasteur rigide qu'on n'écoutera point, & dont le sens & la gravité passeront pour Pédanterie chez une jeunesse inconsidérée? Enfin pour peu qu'ils joignent d'art & de manege à leurs succes, je ne leur donne pas trente ans pour être les arbitres de l'Etat (*m*). On verra les aspirans aux charges briguer leur faveur pour obtenir les suffrages; les élections se feront dans les loges des Actrices, & les chefs d'un Peuple libre seront les créatures d'une bande d'Histrions. La plume tombe des mains à cette idée. Qu'on

---

(*m*) On doit toujours se souvenir que, pour que la Comédie se soutienne à Geneve, il faut que ce goût y devienne une fureur; s'il n'est que moderé, il faudra qu'elle tombe. La raison veut donc qu'en examinant les effets du Théâtre, on les mesure sur une cause capable de le soutenir.

l'écarte tant qu'on voudra, qu'on m'accuse d'outrer la prévoyance, je n'ai plus qu'un mot à dire. Quoi qu'il arrive, il faudra que ces gens-là reforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres. Quand cette alternative aura cessé de nous effrayer, les Comédiens pourront venir ; ils n'auront plus de mal à nous faire.

Voilà, Monsieur, les considérations que j'avois à proposer au public & à vous sur la question qu'il vous a plu d'agiter dans un article où elle étoit, à mon avis, tout-à-fait étrangere. Quand mes raisons, moins fortes qu'elles ne me paroissent, n'auroient pas un poids suffisant pour contrebalancer les vôtres, vous conviendrez au moins que, dans un aussi petit Etat que la République de Geneve, toutes innovations sont dangereuses, & qu'il n'en faut jamais faire sans des motifs urgens & graves. Qu'on nous montre donc la pressante nécessité de celle-ci ? Où sont les désordres qui nous forcent de recourir à un expédient si suspect ? Tout est-il perdu sans cela ? Nôtre ville est-elle si grande, le vice & l'oisiveté y ont-ils déjà fait un tel progrès, qu'elle ne puisse plus désormais subsister sans Spectacles ? Vous nous dites qu'elle en souffre de plus mauvais qui choquent également le goût & les mœurs ; mais il y a bien de la difference entre montrer de mauvaises mœurs, & attaquer les bonnes : car ce dernier effet dépend moins des qualités du Spectacle que de l'impression qu'il cause. En ce sens, quel rapport entre quelques farces passageres & une Comédie à demeure, entre les polissonneries d'un Charlatan & les représentations régulieres des Ouvrages Dramatiques, entre des tréteaux de Foire élevés pour réjouir la populace & un Théâ-

tre estimé où les honnêtes gens penseront s'instruire ? L'un de ces amusemens est sans conséquence & reste oublié dès le lendemain ; mais l'autre est une affaire importante qui mérite toute l'attention du gouvernement. Par tout pays il est permis d'amuser les enfans, & peut être enfant qui veut sans beaucoup d'inconvéniens. Si ces fades Spectacles manquent de goût, tant mieux : on s'en rebutera plus vîte ; s'ils sont grossiers, ils seront moins séduisans. Le vice ne s'insinue guere en choquant l'honnêteté, mais en prenant son image ; les mots sales sont plus contraires à la politesse qu'aux bonnes mœurs. Voilà pourquoi les expressions sont toujours plus recherchées & les oreilles plus scrupuleuses dans les pays plus corrompus. S'apperçoit-on que les entretiens de la halle échauffent beaucoup la jeunesse qui les écoute ? Si font bien les discrets propos du Théâtre, & il vaudroit mieux qu'une jeune fille vît cent parades qu'une seule représentation de l'Oracle.

Au reste, j'avoue que j'aimerois mieux, quant à moi, que nous puissions nous passer entiérement de tous ces tréteaux, & que petits & grands nous sussions tirer nos plaisirs & nos devoirs de notre état & de nous-mêmes ; mais de ce qu'on devroit peut être chasser les Bateleurs, il ne s'ensuit pas qu'il faille appeller les Comédiens. Vous avez vu dans votre propre pays, la ville de Marseille se défendre long-temps d'une pareille inovation, résister même aux ordres réitérés du Ministre, & garder encore, dans ce mépris d'un amusement frivole, une image honorable de son ancienne liberté. Quel exemple pour une ville qui n'a point encore perdu la sienne !

Qu'on ne pense pas, sur-tout, faire un pareil établissement par maniere d'essai, sauf à l'abolir quand on en sentira les inconvéniens : car ces inconvéniens ne se détruisent pas avec le Théâtre qui les produit, ils restent quand leur cause est ôtée, & dès qu'on commence à les sentir, ils sont irrémédiables. Nos mœurs altérées, nos goûts changés ne se rétabliront pas comme ils se seront corrompus ; nos plaisirs mêmes, nos innocens plaisirs auront perdu leurs charmes ; le Spectacle nous en aura dégoûtés pour toujours. L'oisiveté devenue nécessaire, les vuides du temps que nous ne saurons plus remplir nous rendront à charge à nous-mêmes ; les comédiens en partant nous laisseront l'ennui pour arrhes de leur retour ; il nous forcera bientôt à les rappeller ou à faire pis. Nous aurons mal fait détablir la Comédie, nous ferons mal de la laisser subsister, nous ferons mal de la détruire : après la premiere faute, nous n'aurons plus que le choix de nos maux.

Quoi ! ne faut-il donc aucun Spectacle dans une République ? Au contraire, il en faut beaucoup. C'est dans les Républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent & de former entr'eux les doux liens du plaisir & de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer & de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces Spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs & immobiles dans le silence &

l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloisons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitude & de l'inegalite. Non, Peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes. C'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler & vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient effeminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte & l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres & généreux comme vous, que le soleil eclaire vos innocens Spectacles ; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse eclairer.

Mais quels seront enfin les objets de ces Spectacles ? Qu'y montrera-t-on ? Rien, si l'on veut. Avec la liberte, par-tout où regne l'affluence, le bien-être y regne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, & vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle ; rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun se voie & s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des anciens Grecs : il en est de plus modernes, il en est d'existant encore, je les trouve précisément parmi nous. Nous avons tous les ans des revues, des prix publics, des Rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissemens si utiles (*n*) & si

---

(*n*) Il ne suffit pas que le peuple ait du pain & vive dans sa condition, il faut qu'il y vive agréablement, afin qu'il en remplisse mieux les devoirs qu'il se tourmente moins pour en sortir, & que

agréables : on ne peut trop avoir de semblables Rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre dispos & robustes, ce que nous faisons pour nous exercer aux armes ? La République a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de soldats ? Pourquoi, sur le modele des prix militaires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de Gymnastique, pour la

---

l'ordre public soit mieux établi. Les bonnes mœurs tiennent plus qu'on ne pense à ce que chacun se plaise dans son etat. Le manege & l'esprit d'intrigue viennent d'inquiétude & de mécontentement : tout va mal quand l'on aspire à l'emploi d'un autre. Il faut aimer son métier pour le bien faire. L'assiette de l'Etat n'est bonne & solide que quand, tous se sentant à leur place, les forces particulieres se réunissent & concourent au bien public, au lieu de s'user l'une contre l'autre, comme elles font dans tout Etat mal constitué. Cela posé, que doit-on penser de ceux qui voudroient ôter au peuple les fêtes, les plaisirs & toute espece d'amusement, comme autant de distractions qui le detournent de son travail ? Cette maxime est barbare & fausse. Tant pis : si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie ; autrement il ne le gagnera pas long-temps. Ce Dieu juste & bienfaisant, qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse : la nature lui impose également l'exercice & le repos, le plaisir & la peine. Le degoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous donc rendre un peuple actif & laborieux ? Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusemens qui lui fassent aimer son état & l'empechent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir tous les autres. Présidez à ses plaisirs pour les rendre honnetes, c'est le vrai moyen d'animer ses travaux.

lutte, pour la course, pour le disque, pour divers exercices du corps? Pourquoi n'animerions-nous pas nos Bateliers par des joûtes sur le Lac? Y auroit il au monde un plus brillant spectacle que de voir, sur ce vaste & superbe bassin, des centaines de bateaux, élégament équipés, partir à la fois au signal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis servir de cortege au vainqueur, revenant en triomphe recevoir le prix mérité. Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses qu'autant qu'on le veut bien, & le seul concours les rend assez magnifiques. Cependant il faut y avoir assisté chez le Genevois, pour comprendre avec quelle ardeur il s'y livre. On ne le reconnoît plus: ce n'est plus ce peuple si rangé qui ne se départ point de ses regles économiques: ce n'est plus ce long raisonneur qui pese tout jusqu'à la plaisanterie à la balance du jugement. Il est vif, gai, caressant; son cœur est alors dans ses yeux, comme il est toujours sur les levres; il cherche à communiquer sa joie & ses plaisirs; il invite, il presse, il force, il se dispute les survenans. Toutes les sociétés n'en font qu'une, tout devient commun à tous. Il est presque indifférent à quelle table on se mette: ce seroit l'image de celles de Lacédémone, s'il n'y régnoit un peu plus de profusion; mais cette profusion même est alors bien placée, & l'aspect de l'abondance rend plus touchant celui de la liberté qui la produit.

L'hiver, temps consacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en est pourtant une espece dont je voudrois bien qu'on se fit moins de scrupule, savoir les bals entre de jeunes personnes à marier. Je n'ai jamais bien conçu

pourquoi l'on s'effarouche si fort de la danse & des assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter ; que l'un & l'autre de ces amusemens ne fût pas également une inspiration de la nature ; & que ce fût un crime à ceux qui sont destinés à s'unir de s'egayer en commun par une honnête récréation. L'homme & la femme ont été formés l'un pour l'autre. Dieu veut qu'ils suivent leur destination, & certainement le premier & le plus saint de tous les liens de la Société est le mariage. Toutes les fausses Religions combattent la Nature : la nôtre seule, qui la suit & la regle, annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit point ajouter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil, des difficultés que l'Evangile ne prescrit, pas & que tout bon Gouvernement condamne ; mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée où les yeux du public incessamment ouverts sur elles les forcent à la réserve, à la modestie, à s'observer avec le plus grand soin ? En quoi Dieu est-il offensé par un exercice agréable, salutaire, propre à la vivacité des jeunes gens, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont on n'oseroit sortir un instant ? Peut-on imaginer un moyen plus honnête de ne point tromper autrui, du moins quant à la figure, & de se montrer, avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer ? Le devoir de se chérir réciproquement

n'emporte-t il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui cherchent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où regne une contrainte éternelle, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaieté, où les jeunes-gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrette sévérité d'un Pasteur ne sait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse, & l'ennui? On élude une tyrannie insupportable que la Nature & la Raison desavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeunesse enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tete-à-tete adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher, comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour; mais le vice est ami des tenebres, & jamais l'innocence & le mystere n'habiterent long-temps ensemble.

Pour moi, loin de blâmer de si simples amusemens, je voudrois au contraire qu'ils fussent publiquement autorisés, & qu'on y prévînt tout desordre particulier en les convertissant en bals solemnels & périodiques, ouverts indistinctement à toute la jeunesse à marier. Je voudrois qu'un Magistrat (o),

(o) A chaque corps de métier, à chacune des sociétés publiques dont est composé notre Etat, préside un de ces Magistrats, sous le nom de *Seigneur-Commis*. Ils assistent à toutes les assemblées & même aux festins. Leur présence n'empêche point une honnête familiarité entre les membres de l'asso-

nommé par le Conseil, ne dédaignât pas de présider à ces bals. Je voudrois que les peres & meres y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leur grace & de leur adresse, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, & jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher un cœur paternel. Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fût admise au nombre des spectateurs & des juges, sans qu'il fût permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle-même : car à quelle fin honnnête pourroit-elle se donner ainsi en montre au public ? Je voudrois qu'on formât dans la salle une enceinte commode & honorable, destinée aux gens âges de l'un & de l'autre sexe, qui ayant déjà donne des citoyens à la patrie, verroient encore leurs petit-enfans se préparer à le devenir. Je voudrois que nul n'entrât ni ne sortît sans saluer ce parquet, & que tous les couples de jeunes gens vinssent, avant de commencer leur danse & après l'avoir finie, y faire une profonde révérence, pour s'accoutumer de bonne heure à respecter la vieillesse. Je ne doute pas que cette agreable réunion des deux termes de la vie humaine ne donnât à cette assemblée un certain coup d'œil attendrissant, & qu'on ne vît quelquefois couler dans le parquet des larmes de joie & de souvenir, capables, peut-être, d'en arracher à un spectateur sensible. Je voudrois que

---

ciation; mais elle maintient tout le monde dans le respect qu'on doit porter aux loix, mœurs, à la décence, même au sein de la joie & du plaisir. Cette institution est très-belle, & forme un des grands liens qui unissent le peuple à ses chefs.

tous les ans, au dernier bal, la jeune personne qui, durant les précédens, se seroit comportée le plus honnêtement, le plus modestement, & auroit plû davantage à tout le monde au jugement du parquet, fût honorée d'une couronne par la main du *Seigneur-Commis* (*p*), & du titre de Reine du bal qu'elle porteroit toute l'année. Je voudrois qu'à la clôture de la même assemblée on la reconduisît en cortege, que le pere & la mere fussent félicités & remerciés d'avoir une fille si bien née & de l'élever si bien. Enfin je voudrois que, si elle venoit à se marier dans le cours de l'an, la Seigneurie lui fît un présent, on lui accordât quelque distinction publique, afin que cet honneur fût une chose assez sérieuse pour ne pouvoir jamais devenir un sujet de plaisanterie.

Il est vrai qu'on auroit souvent à craindre un peu de partialité, si l'âge des Juges ne laissoit toute la préférence au mérite; & quand la beauté modeste seroit quelquefois favorisée, quel en seroit le grand inconvénient? Ayant plus d'assauts à soutenir, n'a-t-elle pas besoin d'être plus encouragée? N'est-elle pas un don de la Nature, ainsi que les talens? Où est le mal qu'elle obtienne quelques honneurs qui l'excitent à s'en rendre digne & puissent contenter l'amour-propre, sans offenser la vertu?

En perfectionnant ce projet dans les mêmes vues, sous un air de galanterie & d'amusement, on donneroit à ces fêtes plusieurs fins utiles qui en feroient un objet important de police & de bonnes mœurs. La jeunesse, ayant des rendez-vous sûrs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dange-

(*p*) Voyez la note précédente.

reux. Chaque ſexe ſe livreroit plus patiemment, dans les intervalles, aux occupations & aux plaiſirs qui lui ſont propres, & s'en conſoleroit plus aiſément d'être privé du commerce continuel de l'autre. Les particuliers de tout état auroient la reſſource d'un ſpectacle agreable, ſur-tout aux peres & meres. Les ſoins pour la parure de leurs filles ſeroient pour les femmes un objet d'amuſement qui feroit diverſion à beaucoup d'autres ; & cette parure, ayant un objet innocent & louable, ſeroit là tout-à-fait à ſa place. Ces occaſions de s'aſſembler pour s'unir, & d'arranger des établiſſemens, ſeroient des moyens fréquens de rapprocher des familles diviſées & d'affermir la paix, ſi néceſſaire dans notre Etat. Sans altérer l'autorité des peres, les inclinations des enfans ſeroient un peu plus en liberté; le premier choix dépendroit un peu plus de leur cœur; les convenances d'âge, d'humeur, de goût, de caractere ſeroient un peu plus conſultées : on donneroit moins à celles d'état & de biens qui font des nœuds mal aſſortis, quand on les ſuit aux dépens des autres. Les liaiſons devenant plus faciles, les mariages ſeroient plus fréquens; ces mariages, moins circonſcrits par les mêmes conditions, préviendroient les partis, tempéreroient l'exceſſive inégalité, maintiendroient mieux le corps du peuple dans l'eſprit de ſa conſtitution; ces bals ainſi dirigés reſſembleroient moins à un ſpectacle public qu'à l'aſſemblée d'une grande famille, & du ſein de la joie & des plaiſirs naîtroient la conſervation, la concorde, & la proſpérité de la République. (q)

(q) Il me paroît plaiſant d'imaginer quelquefois les jugemens que pluſieurs porteront de mes goûts

Sur ces idées, il seroit aisé d'établir à peu de frais & sans danger, plus de spectacles qu'il n'en

---

sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire : cet homme est fou de la danse, je m'ennuie à voir danser : il ne peut souffrir la Comedie, j'aime la Comedie à la passion : il a de l'aversion pour les femmes, je ne serai que trop bien justifié là dessus : il est mecontent des Comédiens, j'ai tout sujet de m'en louer, & l'amitié du seul d'entr'eux que j'ai connu particuliérement ne peut qu'honorer un honnête-homme. Même jugement sur les poëtes dont je suis forcé de censurer les Pieces : ceux qui sont morts ne seront pas de mon goût, & je serai piqué contre les vivans. La vérité est que Racine me charme & que je n'ai jamais manqué volontairement une représentation de Moliere. Si j'ai moins parlé de Corneille, c'est qu'ayant peu fréquenté ses Pieces & manquant de livres, il ne m'est pas assez resté dans la mémoire pour le citer. Quant à l'Auteur d'Atrée & de Catilina, je ne l'ai jamais vû qu'une fois & ce fût pour en recevoir un service. J'estime son génie & respecte sa vieillesse; mais, quelque honneur que je porte à sa personne, je ne dois que justice à ses Pieces, & je ne sais point acquiter mes dettes aux dépens du bien public & de la vérité. Si mes écrits m'inspirent quelque fierté, c'est par la pureté d'intention qui les dicte, c'est par un désintéressement dont peu d'auteurs m'ont donné l'exemple, & que fort peu voudront imiter. Jamais vue particuliere ne souilla le désir d'être utile aux autres, qui m'a mis la plume à la main, & j'ai presque toujours écrit contre mon propre intérêt. *Vitam impendere vero* : voilà la devise que j'ai choisie & dont je me sens digne. Lecteurs, je puis me tromper moi-même, mais non pas vous tromper volontairement; craignez mes erreurs & non ma mauvaise foi. L'amour du bien public est la seule passion qui me fait parler au public : je sais alors m'oublier

faudroit pour rendre le ſéjour de notre ville agréable & riant, même aux étrangers qui, ne trouvant rien de pareil ailleurs, y viendroient au moins pour voir une choſe unique. Quoiqu'à dire le vrai, ſur beaucoup de fortes raiſons, je regarde ce concours comme un inconvénient bien plus que comme un avantage ; & je ſuis perſuadé, quant à moi, que jamais étranger n'entra dans Geneve, qu'il n'y ait fait plus de mal que de bien.

Mais ſavez-vous, Monſieur, qui l'on devroit s'efforcer d'attirer & de retenir dans nos murs? Les Genevois mêmes qui, avec un ſincere amour pour leur pays, ont tous une ſi grande inclination pour les voyages, qu'il n'y a point de contrée où l'on n'en trouve de répandus. La moitié de nos Citoyens épars dans le reſte de l'Europe & du Monde, vivent & meurent loin de la Patrie ; & je me citerois moi-même avec plus de douleur, ſi j'y étois moins inutile. Je ſais que nous ſommes forcés d'aller

---

moi-même, &, ſi quelqu'un m'offenſe, je me tais ſur ſon compte de peur que la colere ne me rende injuſte. Cette maxime eſt bonne à mes ennemis, en ce qu'ils me nuiſent à leur aiſe & ſans crainte de repréſailles, aux Lecteurs qui ne craignent pas que ma haine leur en impoſe, & ſur-tout à moi qui, reſtant en paix tandis qu'on m'outrage, n'ai du moins que le mal qu'on me fait & non celui que j'éprouverois encore à le rendre. Sainte & pure vérité à qui j'ai conſacré ma vie, non jamais mes paſſions ne ſouilleront le ſincere amour que j'ai pour toi ; l'intérêt ni la crainte ne ſauroient altérer l'hommage que j'aime à t'offrir, & ma plume ne te refuſera jamais rien que ce qu'elle craint d'accorder à la vengeance !

chercher au loin les ressources qne notre terrain nous refuse, & que nous y pourrions difficilement subsister, si nous nous y tenions renfermés; mais au moins que ce bannissemnt ne soit pas éternel pour tous. Que ceux dont le Ciel a béni les travaux viennent, comme l'abeille, en rapporter le fruit dans la ruche; réjouir leurs concitoyens du spectacle de leur fortune; animer l'émulation des jeunes gens; enrichir leur pays de leur richesse; & jouir modestement chez eux des biens honnêtement acquis chez les autres. Sera-ce avec des Théâtres, toujours moins parfaits chez nous qu'ailleurs, qu'on les y fera revenir? Quitteront-ils la Comédie de Paris ou de Londres pour aller revoir celle de Geneve? Non, non, Monsieur, ce n'est pas ainsi qu'on les peut ramener. Il faut que chacun sente qu'il ne sauroit trouver ailleurs ce qu'il a laissé dans son pays; il faut qu'un charme invincible le rappelle au séjour qu'il n'auroit point dû quitter; il faut que le souvenir de leurs premiers exercices, de leurs premiers spectacles, de leurs premiers plaisirs, reste profondément gravé dans leurs cœurs; il faut que les douces impressions faites durant la jeunesse demeurent & se renforcent dans un âge avancé, tandis que mille autres s'effacent; il faut qu'au milieu de la pompe des grands Etats & de leur triste magnificence, une voix secrette leur crie incessamment au fond de l'ame : ah ! où sont les jeux & les fêtes de ma jeunesse? Où est la concorde des citoyens? Où est la fraternité publique? Où est la pure joie & la véritable alégresse? Où sont la paix, la liberté, l'équité, l'innocence? Allons rechercher tout cela. Mon Dieu! avec le cœur du Genevois, avec une ville aussi riante, un pays aussi charmant, un gouvernement

vernement aussi juste, des plaisirs si vrais & si purs, & tout ce qu'il faut pour savoir les goûter, à quoi tient-il que nous n'adorions tous la patrie?

Ainsi rappelloit ses citoyens, par des fêtes modestes & des jeux sans éclat, cette Sparte que je n'aurai jamais assez citée pour l'exemple que nous devrions en tirer; ainsi dans Athenes parmi les beaux-arts, ainsi dans Suse au sein du luxe & de la mollesse, le Spartiate ennuyé soupiroit après ses grossiers festins & ses fatiguans exercices. C'est à Sparte que, dans une laborieuse oisiveté, tout étoit plaisir & spectacles : c'est là que les plus rudes travaux passoient pour des récréations, & que les moindres délassemens formoient une instruction publique; c'est là que les citoyens, continuellement assemblés, consacroient la vie entiere à des amusemens qui faisoient la grande affaire de l'Etat, & à des jeux dont on ne se délassoit qu'à la guerre.

J'entends déjà les plaisans me demander, si, parmi tant de merveilleuses instructions, je ne veux point aussi, dans nos Fêtes Genevoises, introduire les danses des jeunes Lacédémoniens? Je réponds que je voudrois bien nous croire les yeux & les cœurs assez chastes pour supporter un tel spectacle, & que de jeunes personnes dans cet état fussent à Geneve comme à Sparte couvertes de l'honnêteté publique; mais, quelque estime que je fasse de mes compatriotes, je sais trop combien il y a loin d'eux aux Lacédémoniens, & je ne leur propose des institutions de ceux-ci que celles dont ils ne sont pas encore incapables. Si le sage Plutarque s'est chargé de justifier l'usage en question, pourquoi faut-il que je m'en charge après lui? Tout est dit, en avouant que cet usage ne convenoit qu'aux éleves

de Lycurgue; que leur vie frugale & laborieuſe, leurs mœurs pures & ſéveres, la force d'ame qui leur étoit propre, pouvoient ſeules rendre innocent ſous leurs yeux, un ſpectacle ſi choquant pour tout peuple qui n'eſt qu'honnête.

Mais, penſe-t-on qu'au fond l'adroite parure de nos femmes ait moins ſon danger qu'une nudité abſolue, dont l'habitude tourneroit bientôt les premiers effets en indifférence & peut-être en dégoût? Ne ſait-on pas que les ſtatues & les tableaux n'offenſent les yeux que quand un mêlange de vêtemens rend les nudités obſcenes? Le pouvoir immédiat des ſens eſt foible & borné: c'eſt par l'entremiſe de l'imagination qu'ils font leurs plus grands ravages; c'eſt elle qui prend ſoin d'irriter les deſirs, en prêtant à leurs objets encore plus d'attraits que ne leur en donna la Nature; c'eſt elle qui découvre à l'œil avec ſcandale ce qu'il ne voit pas ſeulement comme nu, mais comme devant être habillé. Il n'y a point de vêtement ſi modeſte au travers duquel un regard enflammé par l'imagination n'aille porter les déſirs. Une jeune Chinoiſe, avançant un bout de pied couvert & chauſſé, fera plus de ravage à Pekin que n'eût fait la plus belle fille du monde danſant toute nue au bas du Taygete. Mais quand on s'habille avec autant d'art & ſi peu d'exactitude que les femmes font aujourd'hui, quand on ne montre moins que pour faire deſirer davantage, quand l'obſtacle qu'on oppoſe aux yeux ne ſert qu'à mieux irriter l'imagination, quand on ne cache une partie de l'objet que pour parer celle qu'on expoſe,

Heu malè tum mites defendit pampinus uvas.

Terminons ces nombreuſes digreſſions. Grace

au Ciel, voici la derniere, je suis à la fin de cet écrit. Je donnois les fêtes de Lacédémone pour modele de celles que je voudrois voir parmi nous. Ce n'est pas seulement par leur objet, mais aussi par leur simplicité que je les trouve recommandables; sans pompe, sans luxe, sans appareil, tout y respiroit, avec un charme secret de patriotisme qui les rendoit intéressantes, un certain esprit martial convenable à des hommes libres (*r*); sans affai-

(*r*) Je me souviens d'avoir été frappé dans mon enfance d'un spectacle assez simple, & dont pourtant l'impression m'est toujours restée, malgré le temps & la diversité des objets. Le Régiment de St. Gervais avoit fait l'exercice, &, selon la coutume, on avoit soupé par compagnie; la plupart de ceux qui les composoient se rassemblerent après le soupé dans la place de St. Gervais, & se mirent à danser tous ensemble, officiers & soldats, au tour de la fontaine, sur le bassin de laquelle étoient montés les Tambours, les Fifres, & ceux qui portoient les flambeaux. Une danse de gens égayés par un long repas sembleroit n'offrir rien de fort intéressant à voir; cependant, l'accord de cinq ou six cens hommes en uniforme, se tenant tous par la main, & formant une longue bande qui serpentoit en cadence & sans confusion, avec mille tours & retours, mille especes d'évolutions figurées, le choix des airs qui les animoient, le bruit des tambours, l'éclat des flambeaux, un certain appareil militaire au sein du plaisir, tout cela formoit une sensation très-vive qu'on ne pouvoit supporter de sang froid. Il étoit tard, les femmes étoient couchées, toutes se releverent. Bientôt les fenêtres furent pleines de spectatrices qui donnoient un nouveau zele aux acteurs; elles ne purent tenir long-temps à leurs fenêtres, elles descendirent; les

res & ſans plaiſirs, au moins de ce qui porte ces noms parmi nous, ils paſſoient, dans cette douce uniformité, la journée, ſans la trouver trop lon-

---

maîtreſſes venoient voir leurs maris, les ſervantes apportoient du vin, les enfans même éveillés par le bruit accoururent demi vêtus entre les peres & les meres. La danſe fut ſuſpendue ; ce ne furent qu'embraſſemens, ris, ſantés, careſſes. Il reſulta de tout cela un attendriſſement général que je ne ſaurois peindre, mais que, dans l'alégreſſe univerſelle, on éprouve aſſez naturellement au milieu de tout ce qui nous eſt cher. Mon pere, en m'embraſſant, fut ſaiſi d'un treſſaillement que je crois ſentir & partager encore. Jean-Jacques, me diſoit-il, aime ton pays. Vois-tu ces bons Genevois; ils ſont tous amis, ils ſont tous freres; la joie & la concorde regnent au milieu d'eux. Tu es Genevois : tu verras un jour d'autres peuples; mais, quand tu voyagerois autant que ton pere, tu ne trouveras jamais leur pareil.

On voulut recommencer la danſe, il n'y eut plus moyen : on ne ſavoit plus ce qu'on faiſoit, toutes les têtes étoient tournées d'une ivreſſe plus douce que celle du vin. Après avoir reſté quelque temps encore à rire & à cauſer ſur la place, il fallut ſe ſéparer, chacun ſe retira paiſiblement avec ſa famille; & voilà comment ces aimables & prudentes femmes ramenerent leurs maris, non pas en troublant leurs plaiſirs, mais en allant les partager. Je ſens bien que ce ſpectacle dont je fus ſi touché, ſeroit ſans attrait pour mille autres : il faut des yeux faits pour le voir, & un cœur fait pour le ſentir. Non, il n'y a de pure joie que la joie publique, & les vrais ſentimens de la Nature ne regnent que ſur le peuple. Ah! Dignité, fille de l'orgueil & mere de l'ennui, jamais tes triſtes eſclaves eurent-ils un pareil moment en leur vie?

gue, & la vie, ſans la trouver trop courte. Ils s'en retournoient chaque ſoir, gais & diſpos, prendre leur frugal repas, contens de leur patrie, de leurs concitoyens, & d'eux mêmes. Si l'on demande quelque exemple de ces divertiſſemens publics, en voici un rapporté par Plutarque. Il y avoit, dit-il, toujours trois danſes en autant de bandes, ſelon la différence des âges; & ces danſes ſe faiſoient au chant de chaque bande. Celle des vieillards commençoit la premiere, en chantant le couplet ſuivant:

Nous avons été jadis,
Jeunes, vaillans, & hardis.

Suivoit celle des hommes qui chantoient à leur tour, en frappant de leurs armes en cadence:

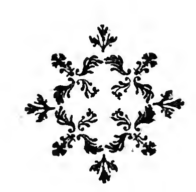
Nous le ſommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

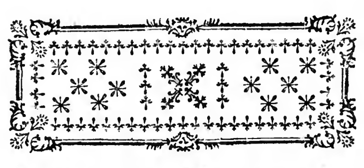
Enſuite venoient les enfans qui leur répondoient, en chantant de toute leur force:

Et nous bientôt le ſerons,
Qui tous vous ſurpaſſerons.

Voila, Monſieur, les ſpectacles qu'il faut à des Républiques. Quant à celui dont votre article *Geneve* m'a forcé de traiter dans cet eſſai, ſi jamais l'intérêt particulier vient à bout de l'établir dans nos murs, j'en prévois les triſtes effets; j'en ai montré quelques-uns, j'en pourrois montrer davantage; mais c'eſt trop craindre un malheur imaginaire que la vigilance de nos magiſtrats ſaura

prévénir. Je ne prétends point instruire des hommes plus sages que moi. Il me suffit d'en avoir dit assez pour consoler la jeunesse de mon pays d'être privée d'un amusement qui coûteroit si cher à la patrie. J'exhorte cette heureuse jeunesse à profiter de l'avis qui termine votre article. Puisse-t-elle connoître & mériter son sort ! Puisse-t-elle sentir toujours combien le solide bonheur est préférable aux vains plaisirs qui le détruisent ! Puisse-t-elle transmettre à ses descendans les vertus, la liberté, la paix qu'elle tient de ses peres ! C'est le dernier vœu par lequel je finis mes écrits, c'est celui par lequel finira ma vie.





DESCRIPTION

ABRÉGÉE

DU GOUVERNEMENT

DE GENEVE.

L'article Geneve *de l'Encyclopédie ayant été l'occasion de la lettre de Mr.* Rousseau *à l'Auteur, & des réflexions que Mr. d'Alembert lui adresse sur cette Lettre, nous croyons devoir remettre cet article sous les yeux du Lecteur.*

La ville de Geneve est située sur deux collines, à l'endroit où finit le Lac qui porte aujourd'hui son nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Leman.* La situation en est très-agréable; on voit d'un côté le Lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maisons de campagne le long du Lac, & à quelques lieues

les sommets toujours glacés des Alpes, qui paroissent des montagnes d'argent, lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le port de *Geneve* sur le Lac avec des jetées, ses barques, ses marchés, & sa position entre la France, l'Italie & l'Allemagne, la rendent industrieuse, riche & commerçante. Elle a plusieurs beaux édifices & des promenades agréables; les rues sont éclairées la nuit, & on à construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple, qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés, à cent pieds de haut. Le Lac est d'environ dix huit lieues de long, & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer qui a ses tempêtes, & qui produit d'autres phénomenes curieux.

Jules César parle de *Geneve* comme d'une Ville des Allobroges, alors Province Romaine; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens, qu'on a depuis appellés *Suisses*. Dès que le Christianisme fut introduit dans cette Ville, elle devint un Siege Episcopal, suffragant de Vienne. Au commencement du V. Siecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons, qui en furent dépossedés en 534 par les Rois Francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du IX. Siecle, alla combatre les Rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la Couronne Impériale), ce Prince passa à *Geneve*, & en fit le rendez-vous général de son armée. Cette ville fut ensuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, & Conrad y vint prendre la Couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ses successeurs, occupés d'affaires très-importantes que leur susciterent les Papes pendant plus de trois cens ans, ayant négligé d'avoir les

yeux sur cette Ville, elle secoua insensiblement le joug,. & devint une Ville Impériale, qui eut son Evêque pour Prince, ou plutôt pour Seigneur; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des Citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors, exprimoient cette constitution mixte, c'étoit une Aigle Impérial d'un côté, & de l'autre une clef représentant le pouvoir de l'Eglise, avec cette devise, *Post tenebras lux*. La Ville de *Geneve* a conservé ces armes après avoir renoncé à l'Eglise Romaine; elle n'a plus de commun avec la Papauté que les clefs qu'elle porte dans son écusson; il est même assez singulier qu'elle les ait conservées, après avoir brisé avec une espece de superstition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome; elle a pensé apparemment que la devise, *Post tenebras lux*, qui exprime parfaitement, à ce qu'elle croit, son état actuel par rapport à la Religion, lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries

Les Ducs de Savoye voisins de *Geneve*, appuyés quelquefois par les Evêques, firent insensiblement & à différentes reprises des efforts pour établir leur autorité dans cette Ville; mais elle y résista avec courage, soutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors, c'est-à-dire vers 1526, que le Conseil des CC. fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire; Berne les avoit adoptées; *Geneve* les goûtoit; elle les admit enfin en 1635; la Papauté fut abolie; & l'Evêque qui prend toujours le titre d'*Evêque de Geneve*, sans y avoir plus de jurisdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans son Diocese, est résident à Annecy depuis ce temps-là,

On voit encore entre les deux portes de l'Hôtel-de-ville de *Geneve*, une inscription latine en mémoire de l'abolition de la Religion Catholique. Le Pape y est appellé l'*Antechrist* : cette expression, que le fanatisme de la liberté & de la nouveauté s'est permise dans un siecle encore à-demi barbare nous paroît peu digne aujourd'hui d'une Ville aussi philosophe. Nous osons l'inviter à substituer à ce monument injurieux & grossier, un inscription plus vraie, plus noble & plus simple. Pour les Catholiques, le Pape est le Chef de la véritable Eglise; pour les Protestans sages & modérés, c'est un Souverain qu'ils respectent comme Prince sans lui obéir; mais dans un siecle tel que le nôtre, il n'est plus l'Antechrist pour personne.

Geneve, pour défendre sa liberté contre les entreprises des Ducs de Savoye & de ses Evêques, se fortifia encore de l'alliance de Zurich, & surtout de celle de la France. Ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles Emmanuel, & aux trésors de Philippe II. Prince dont l'ambition, le despotisme, la cruauté & la superstition, assurent à sa mémoire l'exécration de la postérité. Henri IV. qui avoit secouru *Geneve* de 300 soldats, eut bientôt après besoin lui-même de ses secours; elle ne lui fut pas inutile dans le temps de la Ligue & dans d'autres occasions : de-là sont venus les privileges dont les *Genevois* jouissent en France comme les Suisses.

Ces Peuples voulant donner de la célébrité à leur Ville, y appellerent Calvin, qui jouissoit avec justice d'une grande réputation, Homme de Lettre du premier ordre, écrivant en Latin aussi bien qu'on le peut faire dans une langue morte, & en

François avec une pureté ſinguliere pour ſon temps ; cette pureté que nos habiles Grammairiens admirent encore aujourd'hui, rend ſes Ecrits bien ſupérieurs à preſque tous ceux du même ſiecle, comme les Ouvrages de Mrs. de Port-Royal ſe diſtinguent encore aujourd'hui par la même raiſon, des rapſodies barbares de leurs adverſaires & de leurs contemporains. Calvin, Juriſconſulte habile & Théologien auſſi éclairé qu'un Hérétique le peut être, dreſſa de concert avec les Magiſtrats un Recueil de Loix Civiles & Eccléſiaſtiques, qui fut approuvé en 1543 par le peuple, & qui eſt devenu le Code fondamental de la République. Le ſuperflu des Biens Eccleſiaſtiques, qui ſervoit avant la Réforme à nourrir le luxe des Evêques & de leurs ſubalternes, fut appliqué à la fondation d'un Hôpital, d'un College, & d'une Académie : mais les guerres que *Geneve* eut à ſoutenir pendant près de ſoixante ans, empêcherent les Arts & le Commerce d'y fleurir autant que les Sciences. Enfin le mauvais ſuccès de l'Eſcalade, tentée en 1602 par le Duc de Savoye, a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repouſſerent leurs ennemis, qui les avoient attaqués par ſurpriſe ; & pour dégoûter le Duc de Savoye d'entrepriſes ſemblables, ils firent prendre treize des principaux Généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin, des hommes qui avoient attaqué leur Ville ſans déclaration de guerre : car cette politique ſinguliere & nouvelle, qui conſiſte à faire la guerre ſans l'avoir déclarée, n'étoit pas encore connue en Europe ; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats, elle eſt trop préjudiciable aux petits, pour qu'elle puiſſe jamais être de leur goût.

Le Duc Charles-Emmanuel se voyant repoussé & ses Généraux pendus, renonça à s'emparer de *Geneve*. Son exemple servit de leçon à ses successeurs ; & depuis ce temps, cette Ville n'a cessé de se peupler, de s'enrichir & de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissensions intestines, dont la derniere a éclaté en 1783, ont de temps en temps altéré légérement la tranquillité de la République ; mais tout a été heureusemenr pacifié par la médiation de la France & des Catons confédérés ; & la sûreté est aujourd'hui établie au-dehors plus fortement que jamais, par deux nouveaux Traités, l'un avec la France en 1749, l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'est une chose très-singuliere, qu'une Ville qui compte à peine 24000 ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laisse pas d'être un Etat Souverain, & une des Villes les plus florissantes de l'Europe. Riche par sa Liberté & par son Commerce, elle voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir ; les événemens qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un spectacle, dont elle jouit sans y prendre part ; attachée aux François par ses Alliances & par son Commerce, aux Anglois par son Commerce & par la Religion, elle prononce avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux Nations puissantes se font l'une à l'autre (quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres), & juge tous les Souverains de l'Europe, sans les flatter, sans les blesser, & sans les craindre.

La Ville est bien fortifiée, sur-tout du côté du Prince qu'elle redoute le plus, du Roi de Sardaigne. Du côté de la France, elle est presque ou-

verte & ſans défenſe. Mais le ſervice s'y fait comme dans une ville de guerre ; les arſenaux & les magaſins ſont bien fournis ; chaque Citoyen y eſt ſoldat comme en Suiſſe & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de ſervir dans les Troupes étrangeres ; mais l'Etat ne fournit à aucune Puiſſance des Compagnies avouées, & ne ſouffre dans ſon territoire aucun enrôlement.

Quoique la Ville ſoit riche, l'Etat eſt pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts, même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cens mille livres monnoie de France ; mais l'économie admirable avec laquelle il eſt adminiſtré, ſuffit à tout, & produit même des ſommes en réſerve pour les beſoins extraordinaires.

On diſtingue dans *Geneve* quatre ordre de perſonnes ; les *Citoyens* qui ſont fils de Bourgeois & nés dans la Ville ; eux ſeuls peuvent parvenir à la Magiſtrature : les *Bourgeois* qui ſont fils de Bourgeois ou de Citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers ont acquis le droit de Bourgeoiſie que le Magiſtrat peut conférer, ils peuvent être du Conſeil-Général, & même du Grand-Conſeil appellé *des Deux-cens*. Les Habitans ſont des étrangers, qui ont permiſſion du Magiſtrat de demeurer dans la Ville, & qui n'y ſont rien autre choſe. Enfin les *Natifs* ſont les fils des habitans, ils ont quelques privileges de plus que leurs peres, mais ils ſont exclus du Gouvernement.

A la tête de la République ſont quatre Syndics, qui ne peuvent l'être qu'un an, & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics eſt joint le Petit-Conſeil, compoſé de vingt Conſeillers, d'un

Tréforier & de deux Secretaires d'Etat, & un autre Corps qu'on appelle *de la Justice*. Les affaires journalieres & qui demandent expédition, foit criminelles, foit civiles, font l'objet de ces deux Corps.

Le Grand-Confeil eft composé de deux cens cinquante Citoyens ou Bourgeois : il eft Juge des grandes caufes civiles, il fait grace, il bat monnoie, il élit les membres du Petit-Confeil, il délibere fur ce qui doit être porté au Confeil-Général. Ce Confeil-Genéral embrafle le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois, excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans, les Banqueroutiers, & ceux qui ont eu quelque flétriffure. C'eft à cette affemblée qu'appartiennent le pouvoir légiflatif, le droit de la guerre & de la paix, les alliances, les impôts, & l'election des principaux Magiftrats, qui fe fait dans la Cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence, quoique le nombre des Votans foit d'environ 1500 perfonnes.

On voit par ce détail que le Gouvernement de *Geneve* a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie ; tout eft fous la direction des Syndics, tout émane du Petit-Confeil pour la délibération, & tout retourne à lui pour l'exécution : ainfi il femble que la Ville de *Geneve* ait pris pour modele cette loi fi fage du Gouvernement des anciens Germains : *De minoribus rebus Principes confulrant, de majoribus omnes ; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium eft, apud Principes prætractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le Droit Civil de *Geneve* eft prefque tout tiré du Droit Romain, avec quelques modifications : par exemple, un pere ne peut jamais difpofer que

de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît; le reste se partage également entre ses enfans. Cette loi assure d'un côté l'indépendance des enfans, & de l'autre elle prévient l'injustice des peres.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi*, celle qui exclud des charges de la République les Citoyens qui n'acquittent pas les dettes de leur pere apres sa mort, & à plus forte raison ceux qui n'acquitent pas leurs dettes propres.

On n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage au delà de ceux que marque le Lévitique; ainsi les cousins-germains peuvent se marier ensemble, mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de désertion malicieuse, apres des proclamations juridiques.

La Justice Criminelle s'exerce avec plus d'exactitude que de rigueur. La Question, déjà abolie dans plusieurs Etats, & qui devroit l'être par-tout comme une cruauté inutile, est proscrite à *Geneve*; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il est nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procedure, & se faire assister de ses parens, & d'un Avocat pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les Sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'apareil.

On ne connoit point à *Geneve* de Dignité héréditaire; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent, ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges;

les brigues ſont ſévérement défendues. Les emplois ſont ſi peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité ; ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la conſidération qui y eſt attachée.

On voit peu de procès ; la plupart ſont accommodés par des amis communs, par les Avocats même, & par les Juges.

Des Loix Somptuaires défendent l'uſage des pierreries & de la dorure, limitent la dépenſe des funérailles, & obligent tous les Citoyens à aller à pied dans les rues : on n'a de voiture que pour la campagne. Ces loix, qu'on regarderoit en France comme trop ſéveres & preſque comme barbares & inhumaines, ne ſont point nuiſibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours ſe procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faſte, qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine ſans être utile.

Il n'y a peut-être point de Ville où il y ait plus de mariages heureux ; *Geneve* eſt ſur ce point à deux cens ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans ; ainſi le luxe n'y eſt point, comme en France, un des grands obſtacles à la population.

On ne ſouffre point à *Geneve* de Comédie ; ce n'eſt pas qu'on y déſapprouve les ſpectacles en eux-mêmes, mais on craint, dit-on, le goût de parure, de diſſipation & de libertinage que les troupes de Comédiens répandent parmi la Jeuneſſe. Cependant ne ſeroit-il pas poſſible de remédier à cet inconvénient, par des loix ſéveres & bien exécutées ſur la conduite des Comédiens ? Par ce moyen *Geneve* auroit des ſpectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres : les

représentations théâtrales formeroient le goût des Citoyens, & leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très-difficile d'acquérir sans ce secours. La Littérature en profiteroit, sans que le libertinage fit des progrès, & *Geneve* réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athenes. Une autre considération, digne d'une République si sage & si éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de Comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès & au soutien des Arts, est certainement une des principales causes qui contribue au déréglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs, de l'estime que leur état ne peut obtenir. Parmi nous, un Comédien qui a des mœurs est doublement respectable ; mais à peine lui en sait-on quelque gré. Le Traitant qui insulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le Courtisan qui rampe & qui ne paie point ses dettes, voilà l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les Comédiens étoient non-seulement soufferts à *Geneve*, mais contenus d'abord par des réglemens sages, protégés ensuite, & même considérés dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres Citoyens, cette Ville auroit bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare, & ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de Comédiens estimables. Ajoutons que cette troupe deviendroit bientôt la meilleure de l'Europe ; plusieurs personnes pleines de goût & de disposition pour le Théâtre, & qui craignent de se deshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient

à *Geneve* pour cultiver non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable & si peu commun. Le séjour de cette Ville, que bien des François regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendroit alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la Philosophie & de la Liberte; & les Etrangers ne seroient p'us surpris de voir que dans une Ville où les spectacles décens & réguliers sont defendus, on permette des farces grossieres & sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout: peu à peu l'exemple des Comédiens de *Geneve*, la régularité de leur conduite, & la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux Comédiens des autres Nations, & de leçon à ceux qui les ont traites jusqu ici avec tant de rigueur, & même d'inconséquence. On ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le Gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos Bourgeois de les regarder avec mépris: & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

Geneve a une Université qu'on appelle *Académie*, où la jeunesse est instruite gratuitement. Les Professeurs peuvent devenir Magistrats, & plusieurs le sont en effet devenus, ce qui contribue beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années on a établi aussi une Ecole de Desseins. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'est agrégé qu'apres des examens publics; & tous les Corps de metiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages, & leurs chefs-d'œuvre.

La Bibliotheque publique eſt bien aſſortie ; elle contient vingt-ſix mille volumes, & un aſſez grand nombre de manuſcrits. On prête ces Livres à tous les Citoyens, ainſi chacun lit & s'éclaire : auſſi le peuple eſt-il beaucoup plus inſtruit à *Geneve* que par-tout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce ſoit un mal, comme on prétend que c'en ſeroit un parmi nous. Peut-être les Genevois & nos Politiques ont-ils également raiſon.

Apres l'Angleterre, *Geneve* a reçu la premiere l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique pluſieurs de nos Medecins la combattent encore, comme leurs prédéceſſeurs ont combatu la circulation du ſang, l'émetique, & tant d'autres vérités inconteſtables ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences & preſque tous les Arts ont été ſi bien cultivés à *Geneve*, qu'on ſeroit ſurpris de voir la liſte des Savans & des Artiſtes en tout genre que cette Ville a produits depuis deux ſiecles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de poſſéder des étrangers célebres, que ſa ſituation agréable, & la liberté dont on jouit, ont engagé à s'y retirer. M. de Voltaire, qui depuis quatre ans y a établi ſon ſéjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'eſtime & de conſidération qu'il a reçues de pluſieurs Monarques.

La Fabrique qui fleurit le plus à *Geneve*, eſt celle de l'Horlogerie ; elle occupe plus de cinq mille perſonnes, c'eſt-à-dire, plus de la cinquieme partie des Citoyens. Les autres Arts n'y ſont pas négligés, entr'autres, l'Agriculture ; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de ſoin & de travail.

Toutes les maiſons ſont bâties de pierre, ce qui

prévient très-souvent les incendies, auxquels on apporte d'ailleurs un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les Hôpitaux ne sont point à *Geneve*, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades & infirmes : on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans ; mais sur tout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles, pour les aider à vivre sans se déplacer, & sans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu, tant les aumônes de toute espece sont abondantes.

Il nous reste à parler de la Religion de *Geneve* : c'est la partie de cette article qui intéresse peut-être le plus les Philosophes. Nous allons donc entrer dans ce détail ; mais nous prions nos Lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'Historiens, & non Controversistes. Nos articles de Théologie sont destinés à servir d'antidote à celui-ci, & raconter n'est pas approuver. Nous renvoyons donc nos lecteurs aux *mots* EUCHARISTIE, ENFER, FOI, CHRISTIANISME, pour les prémunir d'avance contre ce que nous allons dire.

La Constitution Ecclésiastique de *Geneve* est purement Presbyterienne ; point d'Evêques, encore moins de Chanoines : ce n'est pas qu'on désapprouve l'Episcopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin, on a pensé que des Pasteurs moins riches & moins importans que des Evêques, convenoient mieux à une petite République.

Les Ministres sont ou *Pasteurs*, comme nos Curés, ou *Postulans*, comme nos Prêtres sans bénéfice. Le revenu des Pasteurs ne va pas au-delà de 1200 livres, sans aucun casuel ; c'est l'Etat qui le

donne, car l'Eglise n'a rien. Les Ministres ne sont reçus qu'à vingt-quatre ans, après des examens qui sont très-rigides quant à la science & quant aux mœurs, & dont il seroit à souhaiter que la plupart de nos Eglises Catholiques suivissent l'exemple.

Les Ecclésiastiques n'ont rien à faire dans les funerailles, c'est un acte de simple Police, qui se fait sans appareil : on croit à *Geneve* qu'il est ridicule d'être fastueux après la mort. On enterre dans un vaste cimetiere assez éloigné de la Ville, usage qui devroit être suivi par-tout

Le Clergé de *Geneve* a des mœurs exemplaires : les Ministres vivent dans une grande union ; on ne les voit point, comme dans d'autres pays disputer entr'eux avec aigreur sur des matieres intelligibles, se persécuter mutuellement, s'accuser indécemment auprès des Magistrats : il s'en faut cependant beaucoup qui pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme le plus important à la Religion. Plusieurs ne croient plus la divinité de Jesus-Christ, dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur, & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce supplice, qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche, ils n'entreprennent point de le justifier ; ils avouent qne Calvin fit une action très-blâmable, & ils se contentent (si c'est un Catholique qui leur parle) d'opposer au supplice de Servet cette abominable Journée de la St. Barthelemy, que tout bon François désireroit effacer de notre Histoire avec son sang, & ce supplice de Jean Hus, que les Catholiques même, disent-ils, n'entreprennent plus de justifier, où l'humanité & la bonne foi furent également violées,

& qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

„ Ce n'est pas, dit Mr. de Voltaire, un petit „ exemple du progrès de la Raison humaine, qu'on „ ait imprimé à *Geneve* avec l'approbation publi- „ que (dans l'Essai sur l'Histoire universelle du mê- „ me Auteur), que Calvin avoit une ame atroce, „ aussi-bien qu'un esprit éclairé. Le meurtre de „ Servet paroît aujourd'hui abominable „. Nous croyons que les éloges dus à cette noble liberté de penser & d'écrire, sont à partager également entre l'auteur, son Siecle & *Geneve*. Combien de pays où la Philosophie n'a pas fait moins de progrès, mais où la Vérité est encore captive, où la Raison n'ose élever la voix pour foudroyer ce qu'elle condamne en silence, où même trop d'Ecrivains pusillanimes, qu'on appelle *sages*, respectent les préjugés qu'ils pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté?

L'Enfer, un des points principaux de notre croyance, n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs ministres de *Geneve*; ce seroit, selon eux, faire injure à la Divinité, d'imaginer que cet Etre plein de bonté & de justice, fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens: ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Ecriture qui sont contraires à leur opinion, prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres Saints, tout ce qui paroît blesser l'humanité & la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie, mais pour un temps; ainsi le Purgatoire, qui a été une des principales causes de la séparation des Protestans avec l'Eglise Romaine, est aujourd'hui la seule peine

que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort : nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire, en un mot, plusieurs Pasteurs de *Geneve* n'ont d'autre religion qu'un Socianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle *mysteres*, & s'imaginant que le premier principe d'une Religion véritable, est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison : aussi quand on les presse sur la nécessité de la Révélation, ce dogme si essentiel du Christianisme, plusieurs y substituent le terme d'*utilité*, qui leur paroît plus doux : en cela, s'ils ne sont point orthodoxes, ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un Clergé qui pense ainsi doit être tolérant, & l'est assez en effet pour n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres églises réformées. On peut dire encore, sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Geneve*, qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense, comme l'intolérance & la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules, on se plaint moins à *Geneve* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité, ce qui ne doit pas surprendre : la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour Jesus-Christ & pour les Ecritures, sont peut-être la seule chose qui distinguent d'un pur Déisme le Christianisme de *Geneve*.

Les Ecclésiastiques font encore mieux à *Geneve* que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions, en donnant les premieres aux Citoyens, l'exemple de la soumission aux loix. Le

consistoire, établi pour veiller sur les mœurs, n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du Sacerdoce & de l'Empire, qui, dans des siecles d'ignorance, a ébranlé la couronne de tant d'Empereurs, & qui, comme nous ne le savons que trop, cause des troubles fâcheux dans des siecles plus éclairés, n'est point connue à *Geneve*; le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

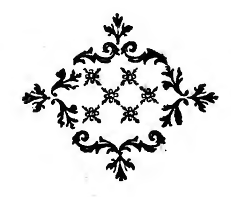
Le Culte est fort simple; point d'images, point de luminaires, point d'ornemens dans les Eglises. On vient pourtant de donner à la Cathédrale un portail d'assez bon goût; peut-être parviendra-t-on peu-à-peu à décorer l'intérieur des Temples. Où seroit, en effet, l'inconvénient d'avoir des tableaux & des statues, en avertissant le peuple, si l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monumens destinés à retracer, d'une maniere frappante & agréable, les principaux événemens de la religion? Les arts y gagneroient sans que la superstition en profitât. Nous parlons ici, comme le lecteur doit le sentir, dans les principes des Pasteurs *Genevois*, & non dans ceux de l'Eglise Catholique.

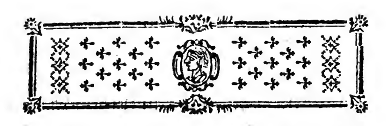
Le service divin renferme deux choses, les prédications & le chant. Les prédications se bornent presqu'uniquement à la morale, & n'en valent que mieux. Le chant est d'assez mauvais goût, & les vers françois que l'on chante, plus mauvais encore. Il faut espérer que *Geneve* se renfermera sur ces deux points. On vient de placer un orgue dans la Cathédrale, & peut-être parviendra-t-on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure musique. Du reste, la vérité nous oblige de dire, que l'Etre Suprême est honoré à *Geneve* avec une décence & un receuillement

lement qu'on ne remarque point dans nos Eglises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes Monarchies ; mais aux yeux du Philosophe, la République des Abeilles n'est pas moins intéressante que l'Histoire des Grands Empires, & ce n'est peut-être que dans les petits états qu'on peut trouver le model d'une parfaite administration politique. Si la Religion ne nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige à croire qu'ils sont à-peu-près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci :

O fortunatos nimium, sua si bona norint!





EXTRAIT DES REGISTRES.

De la VÉNÉRABLE COMPAGNIE des Pasteurs & Professeurs de l'Eglise & de l'Académie de GENEVE, *du 10 Février 1758.*

LA Compagnie, informée que le VII. *Tome de* l'Enciclopédie, *imprimé depuis peu à Paris, renferme, au mot* GENEVE, *des choses qui intéressent essentiellement notre église, s'est fait lire cet article, & ayant nommé des Commissaires pour l'examiner plus particuliérement, oui leur rapport, après mûre délibération, elle a cru se devoir à elle-même, & à l'édification publique, de faire & de publier la déclaration suivante.*

La Compagnie a été également surprise & affligée, de voir dans ledit article de *l'Encyclopédie*, que non-seulement notre Culte est représenté d'une maniere défectueuse, mais que l'on y donne une tres-fausse idée de notre doctrine & de notre foi. On attribue à plusieurs de nous, sur divers articles, des sen-

timens qu'ils n'ont point, & l'on en défigure d'autres On avance, contre toute vérité, que *plusieurs ne croient plus à la divinité de* Jesus-Christ... & *n'ont d'autre religion qu'un socinianisme parfait, rejetant tout ce qu'on appelle mystere*, &c. Enfin, comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique, on s'efforce d'exténuer notre Christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect; comme quand on dit que parmi nous *la Religion est presque réduite à l'adoration d'un seul* DIEU, *du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple*, & que *le respect pour* Jesus-Christ *& pour* l'Ecriture, *sont peut-être la seule chose qui distingue du pur Déisme le Christianisme de Geneve.*

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté, qu'elles se trouvent dans un livre fort répandu, qui d'ailleurs parle favorablement de notre Ville, de ses mœurs, de son gouvernement, & même de son Clergé & de sa constitution ecclésiastique. Il est triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de justice à l'intégrité de notre foi, il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette église en a toujours donnés, & qu'elle en donne encore chaque jour. Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la doctrine des saints Prophetes & Apôtres, contenue dans les livres de l'ancien & du nouveau Testament*, pour une Doctrine divinement inspirée, seule regle infaillible & parfaite de notre foi & de nos mœurs. Cette profession est expressément confirmée par ceux que l'on

admet au ſaint miniſtere ; & même par tous les membres de notre troupeau, quand ils rendent raiſon de leur foi, comme catéchumenes, à la face de l'Egliſe. On ſait auſſi l'uſage que nous faiſons du *Symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie hiſtorique & dogmatique de l'évangile, également admis de tous les chrétiens. Nos ordonnances eccléſiaſtiques portent ſur les mêmes principes : nos prédications, notre culte, notre liturgie, nos ſacremens, tout eſt relatif à l'œuvre de notre rédemption par Jeſus-Chriſt. La même doctrine eſt enſeignée dans les leçons, & les theſes de notre académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos théologiens, particuliérement contre l'incrédulité, poiſon funeſte, dont nous travaillons ſans ceſſe à préſerver notre troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeller ici au témoignage des perſonnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos inſtructions tant publiques que particulieres, & qui en ſont édifiés.

Sur quoi donc a-t-on pu ſe fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine ? ou ſi l'on veut faire tomber le ſoupçon ſur notre ſincérité, comme ſi nous ne penſions pas ce que nous enſeignons & ce que nous profeſſons en public, de quel droit ſe permet-on un ſoupçon ſi odieux ? & comment n'a-t-on pas ſenti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit ſe contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocriſie, où ne tombent que des gens peu conſciencieux, qui ſe jouent de la religion ?

Il eſt vrai que nous eſtimons & que nous cultivons la Philoſophie. Mais ce n'eſt pas cette philoſophie

licencieuſe & ſophiſtique, dont on voit aujourd'hui tant d'écarts. C'eſt une Philoſophie ſolide, qui, loin d'affoiblir la foi, conduit les plus ſages à être auſſi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la morale, nous n'inſiſtons pas moins ſur le dogme. Il trouve chaque jour ſa place dans nos chaires; nous avons même deux exercices publics par ſemaine uniquement deſtinés à l'explication du catéchiſme. D'ailleurs cette morale eſt la morale chrétienne, toujours liee au dogme, & tirant de là ſa principale force, particulierement des promeſſes de pardon & de félicité éternelle que fait l'évangile à ceux qui s'amendent, comme auſſi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la ſainte écriture qui nous parle, non du purgatoire, mais du paradis & de l'enfer, où chacun recevra ſa juſte rétribution, ſelon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'eſt en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la ſanctification.

Si on loue en nous un eſprit de modération & de tolérance, on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu, il a un tout autre principe. Cet eſprit eſt celui de l'évangile, qui s'allie très-bien avec le zele. D'un côté, la charité nous éloigne abſolument des voies de contrainte, & nous fait ſupporter ſans peine quelque diverſité d'opinions qui n'atteint pas l'eſſentiel, comme il y en a eu de tout temps dans les égliſes même les plus pures: de l'autre, nous ne négligeons aucun ſoin, aucune voie de perſuaſion, pour

établir, pour inculquer, pour défendre les points fondamentaux du Christianisme.

Quand il nous arrive de remonter aux principes de la loi naturelle, nous le faisons à l'exemple des Auteurs sacrés; & ce n'est point d'une maniere qui nous approche des Déistes, puisqu'en donnant à la Théologie naturelle plus de solidité & d'étendue que ne font la plupart d'entr'eux, nous y joignons toujours la révélation, comme un secours du Ciel très-nécessaire, & sans lequel les hommes ne seroient jamais sortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison*, ce n'est point là, comme on le suppose, un caractere de socinianisme. Ce principe est commun à tous les Protestans, & ils s'en servent pour rejeter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'écriture-sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejeter tout ce qu'on appelle mystere*, puisque c'est le nom que nous donnons à des vérités d'un ordre surnaturel, que la seule raison humaine ne découvre pas, ou qu'elle ne sauroit comprendre parfaitement, qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles-mêmes, & que Dieu nous a révélées. Il suffit que cette révélation soit certaine dans ses preuves, & précise dans ce qu'elle enseigne, pour que nous admettions de telles vérités, conjointement avec celles de la religion naturelle, d'autant mieux qu'elles se lient fort bien entr'elles, & que l'heureux assemblage qu'en fait l'évangile, forme un corps de religion admirable & complet.

Enfin, quoique le point capital de notre religion soit *d'adorer un seul* Dieu, on ne doit pas dire qu'elle

se réduise presque à cela, chez presque tout ce qui n'est pas peuple. Les personnes les mieux instruites sont aussi celles qui savent le mieux quel est le prix de l'alliance de grace, & que *la vie éternelle consiste à connoitre le seul vrai* Dieu, *& celui qu'il a envoyé*, Jesus-Christ, *son fils*, en qui *a habité corporellement toute la plenitude la divinité*, & qui nous a été donné pour Sauveur, pour Médiateur & pour Juge, *afin que tous honorent le fils comme ils honorent le pere.* Par cette raison, le terme de *respect pour* Jesus-Christ *& pour l'Ecriture*, nous paroissant de beaucoup trop foible, ou trop équivoque, pour exprimer la nature & l'etendue de nos sentimens à cet égard, nous disons que c'est avec foi, avec une vénération religieuse, avec une entiere soumission d'esprit & de cœur qu'il faut écouter ce divin maître, & le Saint Esprit parlant dans les écritures. C'est ainsi qu'au lieu de nous appuyer sur la sagesse humaine, si foible & si bernée, nous sommes fondés sur la *parole de* Dieu, seule capable de *nous rendre véritablement sages à salut, par la foi en* Jesus-Christ; ce qui donne à notre Religion un principe plus sûr, plus relevé, & bien plus d'étendue, bien plus d'efficacité; en un mot, un tout autre caractere que celui sous lequel on s'est plu à la dépeindre.

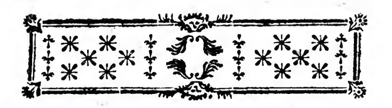
Tels sont les sentimens unanimes de cette compagnie, qu'elle se fera un devoir de manifester & de soutenir en toute occasion, comme il convient à de fideles serviteurs de Jesus-Christ. Ce sont aussi les sentimens des Ministres de cette église qui n'ont pas encore cure d'ames, lesquels étant informés du contenu de la présente déclaration, ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'assurer que c'est le sentiment général de notre

église, ce qui a bien paru par la sensibilité qu'ont témoigné les personnes de tout ordre de notre troupeau, sur l'article du Dictionnaire qui cause ici nos plaintes.

Après ces explications & ces assurances, nous sommes bien dispensés, non-seulement d'entrer dans un plus grand détail sur les diverses imputations qui nous ont été faites, mais aussi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. Ce ne seroit qu'une contestation inutile, dont notre caractere nous éloigne infiniment. Il nous suffit d'avoir mis à couvert l'honneur de notre église & de notre ministere, en montrant que le portrait qu'on a fait de notre religion est infidele, & que notre attachement pour la sainte doctrine évangélique n'est ni moins sincere que celui de nos peres, ni différent de celui des autres églises réformées, avec qui nous faisons gloire d'être unis par les liens d'une même foi, & dont nous voyons, avec beaucoup de peine, que l'on veuille nous distinguer.

J. TREMBLEY, *Secretaire.*





LETTRE

A

M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.
LA FONT. L. XII. Fab. XX.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, Monsieur, sur l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le succes que vous deviez en attendre. En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre style, vous avez encore su plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous eussiez peut-être marqué davantage, en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre lettre, mais de m'entretenir avec vous sur

ce qui en fait le sujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises : il seroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, & je ne cherche point à écrire des choses brillantes, mais des choses vraies.

Une autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence ; c'est la reconnoissance que je vous dois des égards avec lesquels vous m'avez combattu. Sur ce point seul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux Gens de lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront, peut être, enfin, quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts. Si la satyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique, elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant ; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une estime réciproque ; la vérité seroit connue, & personne ne seroit offensé ; car c'est moins la vérité qui blesse que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux : d'attaquer les spectacles pris en eux mêmes ; de montrer que quand la morale pourroit les tolerer, la constitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir ; de justifier enfin les pasteurs de votre église sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois objets avec vous, & je m'arrêterai dabord sur le premier, comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere, je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible ; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lu, & je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts.

Le caractere de votre Philosophie, Monsieur,

eſt d'être ferme & inexorable dans ſa marche. Vos principes poſés, les conſéquences ſont ce qu'elles peuvent, tant pis pour nous ſi elles ſont fâcheuſes ; mais à quelque point qu'elles le ſoient, elles ne vous le paroiſſent jamais aſſez pour vous forcer à revenir ſur les principes. Bien-loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes, vous prévenez ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me ſemble voir en vous (la comparaiſon ne vous offenſera pas ſans-doute) ce Chef intrepide des Reformateurs, qui pour ſe défendre d'une héréſie en avançoit une plus grave, qui commença par attaquer les Indulgences, & finit par abolir la Meſſe. Vous avez pretendu que la culture des Sciences & des Arts eſt nuiſible aux mœurs ; on pouvoit vous objecter que dans une Société policée, cette culture eſt du moins néceſſaire juſqu'à un certain point, & vous prier d'en fixer les bornes ; vous vous êtes tiré d'embarras en coupant le nœud, & vous n'avez cru pouvoir nous rendre beaux & parfaits, qu'en nous réduiſant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéra François avoient ſi bien prouvé avant vous, que nous n'avons point de muſique, vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir, & que ſi nous en avions une, ce ſeroit tant pis pour nous.* Enfin, dans la vue d'inſpirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie, vous la repréſentez comme une des plus pernicieuſes inventions des hommes, & pour me ſervir de vos propres termes, comme un divertiſſement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre, & ne portez pas d'accord les grands coups. A ne regarder les Spectacles

que comme un amusement, cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte*, dites-vous, *& le temps si précieux*. Qui en doute, Monsieur? Mais en même temps la vie est si malheureuse & le plaisir si rare. Pourquoi envier aux hommes, destinés presque uniquement par la nature à pleurer & à mourir, quelques délassemens passagers, qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence? Si les Spectacles, considérés sous ce point de vue, ont un défaut à mes yeux, c'est d'être pour nous une distraction trop légere & un amusement trop foible, précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idee d'amusement, & d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales, nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entiérement à nous. D'ailleurs le plaisir superficiel & momentané qu'elles peuvent produire, est encore affoibli par la nature de ce plaisir même, qui tout imparfait qu'il est, a l'inconvénient d'être trop recherché, &, si on peut parler de la sorte, appellé de trop loin. Il a fallu, ce me semble, pour imaginer un pareil genre de divertissement, que les hommes en eussent auparavant essayé & usé de bien des especes; quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amusement rafiné, qui consiste à représenter sur des planches les infortunes & les travers de nos semblables pour nous consoler ou nous guérir des nôtres, & à nous rendre spectateurs de la vie, d'acteurs que nous y sommes, pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le

plaisir que je goûte au Théâtre ; à travers les impressions agréables de la scene, j'apperçois de temps en temps, malgré moi & avec une sorte de chagrin, l'empreinte fâcheuse de son origne, surtout dans ces momens de repos, où l'action suspendue & refroidie laissant l'imagination tranquille, ne montre plus que la représentation au lieu de la chose, & l'acteur au lieu du personnage. Telle est, Monsieur, la triste destinee de l'homme jusques dans les plaisirs même ; moins il peut s'en passer, moins il les goûte ; & plus il y met de soins & d'etude, moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du Théâtre, jetons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité & par l'opulence, que le vulgaire croit un séjour de délices, & où les rafinemens d'un luxe recherché brillent de toutes parts ; elles ne rappellent que trop souvent au riche blazé qui les a fait construire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces rafinemens necessaires.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, nous avons trop besoin de plaisirs, pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix. Sans doute tous nos divertissemens forcés & factices, inventés & mis en usage par l'oisiveté, sont bien au dessous des plaisirs si purs & si simples que devroient nous offrir les devoirs de citoyen, d'ami, d'époux, de fils, & de pere : mais rendez-nous donc, si vous le pouvez, ces devoirs moins pénibles & moins tristes, ou souffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux, nous nous consolions aussi de tous les chagrins qui les accompagnent. Rendez les peuples plus heureux, & par conséquent les ci-

toyens moins rares, les amis plus sensibles & plus constans, les peres plus justes, les enfans plus tendres, les femmes plus fidelles & plus vraies; nous ne chercherons point alors d'autres plaisirs que ceux qu'on goûte au sein de l'amitié, de la patrie, de la nature & de l'amour. Mais il y a long-temps, vous le savez, que le siecle d'Astrée n'existe plus que dans les fables, si même il a jamais existé ailleurs. Solon disoit qu'il avoit donné aux Athéniens, non les meilleures loix en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils pussent observer. Il en est ainsi des devoirs qu'une saine Philosophie prescrit aux hommes, & des plaisirs qu'elle leur permet. Elle doit nous supposer & nous prendre tels que nous sommes, pleins de passions & de foiblesse, mécontens de nous-mêmes & des autres, réunissant à un penchant naturel pour l'oisiveté, l'inquiétude & l'activité dans les désirs. Que reste-t-il à faire à la Philosophie, que de pallier à nos yeux par les distractions qu'elle nous offre, l'agitation qui nous tourmente, ou la langueur qui nous consume? Peu de personnes ont, comme vous, Monsieur, la force de chercher leur bonheur dans la triste & uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même? N'éprouvez-vous jamais au sein du repos, & quelquefois du travail, ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent nécessaires les delassemens ou les distractions? La société seroit d'ailleurs trop malheureuse, si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous, s'en bannissoient par un exil volontaire. Le Sage en fuyant les hommes, c'est-à-dire, en évitant de s'y livrer, (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir), leur est au moins

redevable de ses instructions & de son exemple; c'est au milieu de ses semblables que l'Etre suprême lui a marqué son séjour, & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du Théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la chaire, cet argument si rebattu contre les Spectacles, qu'ils sont contraires à l'esprit du Christianisme, qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit sur ce principe les delassemens que la Religion condamne le moins. Les Solitaires austeres de Port-Royal, grands prédicateurs de la mortification chrétienne, & par cette raison grands adversaires de la Comédie, ne se refusoient pas dans leur solitude, comme l'a remarqué Racine, le plaisir de faire des sabots, & celui de tourner les Jésuites en ridicule.

Il semble donc que les Spectacles, à ne les considérer encore que du côté de l'amusement, peuvent être accordés aux hommes, du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui souffrent. Mais ce n'est pas seulement un jouet qu'on a prétendu leur donner, ce sont des leçons utiles déguisées sous l'apparence du plaisir. Non-seulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfans adultes; on a voulu que ce Théâtre, où ils ne vont en apparence que pour rire ou pour pleurer, devînt pour eux, presque sans qu'ils s'en apperçussent, une école de mœurs & de vertu. Voilà, Monsieur, de quoi vous croyez le Théâtre incapable; vous lui attribuez même un effet absolument contraire, & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous, que les Ecrivains Dramatiques ont pour but principal de plai-

re, & que celui d'être utiles eſt tout au plus le ſecond : mais qu'importe, s'ils ſont en effet utiles, que ce ſoit leur premier ou leur ſecond objet? Soyons de bonne foi, Monſieur, avec nous-mêmes, & convenons que les Auteurs de Théâtre n'ont rien en cela qui les diſtingue des autres. L'eſtime publique eſt le but principal de tout Ecrivain ; & la premiere verité qu'il veut apprendre à ſes Lecteurs, c'eſt qu'il eſt digne de cette eſtime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ſes Ouvrages ; l'indifférence ſe taît, & ne fait point tant de bruit ; les injures même dites à une Nation ne ſont quelquefois qu'un moyen plus piquant de ſe rappeller à ſon ſouvenir. Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, ſi les Athéniens euſſent paſſé leur chemin ſans le regarder & ſans l'entendre. La vraie Philoſophie ne conſiſte point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire ; mais à n'en pas faire dépendre ſon bonheur, même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monſieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être eſtimé ; j'ajoute, pour être eſtimé de la multitude, de cette multitude même, dont on fait d'ailleurs (& avec raiſon) ſi peu de cas. Une voix ſecrete & importune nous crie que ce qui eſt beau, grand & vrai, plaît à tout le monde, & que ce qui n'obtient pas le ſuffrage général, manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainſi quand on cherche les éloges du vulgaire, c'eſt moins comme une récompenſe flatteuſe en elle-même, que comme le gage le plus ſûr de la bonté d'un Ouvrage. L'amour propre qui n'annonce que des prétentions modérées, en déclarant qu'il ſe borne à l'approba-

tion du petit nombre, eſt un amour propre timide qui ſe conſole d'avance, ou un amour propre mécontent qui ſe conſole après coup. Mais quel que ſoit le but d'un Ecrivain, ſoit d'être loué, ſoit d'être utile, ce but n'importe guere au public; ce n'eſt point là ce qui regle ſon jugement, c'eſt uniquement le degré de plaiſir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'inſtruiſent, il encourage ceux qui l'amuſent, il applaudit ceux qui l'inſtruiſent en l'amuſant. Or les bonnes Pieces de Theâtre me paroiſſent réunir ces deux derniers avantages. C'eſt la morale miſe en action, ce ſont les préceptes réduits en exemples: la Tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes, la Comédie les ridicules attachés à leurs défauts; l'une & l'autre mettent ſous les yeux ce que la Morale ne montre que d'une maniere abſtraite & dans une eſpece de lointain. Elles développent & fortifient, par les mouvemens qu'elles excitent en nous, les ſentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On va, ſelon vous, s'iſoler au Spectacle, on y va oublier ſes proches, ſes concitoyens & ſes amis. Le Spectacle eſt au contraire celui de tous nos plaiſirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes, par l'image qu'il nous préſente de la vie humaine, & par les impreſſions qu'il nous donne & qu'il nous laiſſe. Un Poëte dans ſon enthouſiaſme, un Géometre dans ſes méditations profondes, ſont bien plus iſolés qu'on ne l'eſt au Théâtre. Mais quand les plaiſirs de la ſcene nous feroient perdre pour un moment le ſouvenir de nos ſemblables, n'eſt-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache, de tout amuſement qui nous entraîne?

Combien de momens dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ses compatriotes & ses amis sans les aimer moins; & vous-même, Monsieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penser toujours?

Vous avez bien de la peine, ajoutez-vous, à concevoir cette regle de la poétique des Anciens, que le Théâtre purge les passions en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se seroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le Théâtre tend à nous garantir, ne sont pas celles qu'il excite; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires: j'entends ici par *passion*, avec la plupart des Ecrivains de Morale, toute affection vive & profonde qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la Tragédie se sert des passions utiles & louables, pour réprimer les passions blâmables & nuisibles; elle emploie, par exemple, les larmes & la compassion dans Zaïre, pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux; l'amour de la Patrie dans Brutus, pour nous guérir de l'ambition; la terreur & la crainte de la Vengeance céleste dans Sémiramis, pour nous faire haïr & éviter le crime. Mais si avec quelques Philosophes on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles, il faudra pour lors se borner à dire que le Théâtre les corrige en nous rappellant aux affections naturelles ou vertueuses, que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

„ Voilà, objectez-vous, un remede bien foible „ & cherché bien loin: l'homme est naturellement

„ bon ; l'amour de la vertu, quoi qu'en disent „ les Philosophes, est inné dans nous ; il n'y a „ personne, excepté les scélerats de profession, „ qui avant d'entendre une Tragédie ne soit déjà „ persuadé des vérités dont elle va nous instruire ; „ & à l'égard des hommes plongés dans le crime, „ ces vérités sont bien inutiles à leur faire enten- „ dre, & leur cœur n'a point d'oreilles „. L'homme est naturellement bon, je le veux ; cette question demanderoit un trop long exemen ; mais vous conviendrez du moins que la société, l'intérêt, l'exemple, peuvent faire de l'homme un être méchant. J'avoue que quand il voudra consulter sa raison, il trouvera qu'il ne peut être heureux que par la vertu ; & c'est en ce seul sens que vous pouvez regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous ; car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mammelle aient aucune notion du juste & de l'injuste. Mais la raison ayant à combattre en nous des passions qui étouffent sa voix, emprunte le secours du Théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons besoin d'apprendre. Si ces vérités glissent sur les scélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile ; elles s'y fortifient quand elles y étoient déjà gravées ; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles sont au moins propres à empêcher les autres de se perdre. Car la Morale est comme la Médecine ; beau-coup plus sûre dans ce qu'elle fait pour prévenir les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du Théâtre est donc moins d'opérer un changement subit dans les cœurs cor-

rompus, que de prémunir contre le vice les âmes foibles par l'exercice des sentimens honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes sentimens les ames vertueuses. Vous appellez passagers & stériles les mouvemens que le Théâtre, excite, parce que la vivacité de ces mouvemens semble ne durer que le temps de la piece; mais leur effet, pour être lent & comme insensible, n'en est pas moins réel aux yeux du Philosophe. Ces mouvemens sont des secousses par lesquelles le sentiment de la vertu a besoin d'être réveillé dans nous; c'est un feu qu'il faut de temps en temps ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monsieur, les fruits naturels de la morale mise en action sur le Théâtre; voilà les seuls qu'on en puisse attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produise beaucoup davantage? Il est bien rare que les meilleurs Livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y sont pas disposés d'avance; est-ce une raison pour proscrire ces Livres? Démandez à nos Predicateurs les plus fameux combien ils font de conversions par an; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siecle, encore faut-il que le siecle soit bon; sur cette réponse leur defendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre?

« Belle comparaison, direz-vous; je veux que » nos Prédicateurs & nos Moralistes n'aient pas » des succes brillans; au moins ne font-ils pas » grand mal, si ce n'est peut-être celui d'ennuyer » quelquefois; mais c'est précisément parce que » les Auteurs de Théâtre nous ennuient moins, » qu'ils nous nuisent davantage. Quelle morale,

,, que celle qui présente si souvent aux yeux des ,, spectateurs des monstres impunis & des crimes ,, heureux? Un Atrée qui s'applaudit des hor- ,, reurs qu'il a exercées contre son frere, un Né- ,, ron qui empoisonne Britannicus pour régner en ,, paix, une Médée qui égorge ses enfans, & qui ,, part en insultant au désespoir de leur pere, un ,, Mahomet qui séduit & qui entraîne tout un peu- ,, ple, victime & instrument de ses fureurs? Quel ,, affreux spectacle à montrer aux hommes, que des ,, scélérats triomphans ,,? Pourquoi non, Monsieur, si on leur rend ces scélérats odieux dans leur triomphe même? Peut-on mieux nous instruire à la vertu, qu'en nous montrant d'un côté les succes du crime, & en nous faisant envier de l'autre le sort de la vertu malheureuse? Ce n'est pas dans la prospérité ni dans l'élévation qu'on a besoin d'apprendre à l'aimer, c'est dans l'abjection & dans l'infortune. Or sur cet effet du Théâtre j'en appelle avec confiance à votre propre témoignage: interrogez les spectateurs l'un après l'autre au sortir de ces Tragédies que vous croyez une école de vice & de crime; demandez-leur lequel ils aimeroient mieux être, de Britannicus ou de Neron, d'Atrée ou de Thieste, de Zopire ou de Mahomet; hésiteront-ils sur la réponse? Et comment hésiteroient-ils; Pour nous borner à un seul exemple, quelle leçon plus propre à rendre le fanatisme exécrable, & à faire regarder comme des monstres ceux qui l'inspirent, que cet horrible tableau du quatreme acte de Mahomet, où l'on voit Séide, égaré par un zele affreux, enfoncer le poignard dans le sein de son pere? Vous voudriez, Monsieur, bannir cette Tragédie de notre Théâtre?

Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cens ans ! L'esprit philosophique qui l'a dictée seroit de même date parmi nous, & peut-être eût épargné à la Nation Françoise, d'ailleurs si paisible & si douce, les horreurs & les atrocités religieuses auxquelles elle s'est livrée. Si cette Tragédie laisse quelque chose à regretter aux Sages, c'est de n'y voir que les forfaits causés par le zele d'une fausse Religion, & non les malheurs encore plus déplorables, où le zele aveugle pour une Religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet, je crois pouvoir le dire de même des autres Tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est, ce me semble, aucune qui ne laisse dans notre ame après la représentation, quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans Œdipe un Prince fort à plaindre sans doute, mais toujours coupable, puisqu'il a voulu, contre l'avis même des Dieux, braver sa destinée; dans Phedre, une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse, mais non pas excusable, puisqu'elle travaille à perdre un Prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer; dans Catilina, le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain, dans Médée & dans Atrée, les effets abominables de l'amour criminel & irrité, de la vengeance & de la haine. D'ailleurs, quand ces pieces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale, seroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses? Il suffiroit pour les justifier de ce reproche, de faire attention aux sentimens louables, ou tout au moins naturels, qu'elles excitent en

nous; Œdipe & Phedre l'attendrissement sur nos semblables, Atrée & Médée le frémissement & l'horreur. Quand nous irions à ces Tragédies, moins pour être instruits que pour être remués, quel seroit en cela notre crime & le leur? Elles seroient pour les honnêtes gens, s'il est permis d'employer cette comparaison, ce que les supplices sont pour le peuple, un spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin, & non pas, comme on le croit communément, un sentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié, qui va quelquefois jusqu'à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes, concentrées & grossieres, des secousses fortes pour les ébranler. La Tragédie suffit aux ames plus délicates & plus sensibles; quelquefois même, comme dans Médée & dans Atrée, l'impression est trop violente pour elles. Mais bien-loin d'être alors dangereuse, elle est au contraire importune; & un sentiment de cette espece peut-il être une source de vices & de forfaits? Si dans les pieces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le Spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas : quand il ne peut en accuser le Poëte, toujours obligé de se conformer à l'Histoire, c'est alors, si je puis parler ainsi, l'Histoire elle-même qu'il accuse; & il se dit en sortant:

Faisons notre devoir, & laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un Spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte, dans notre Opéra, par exemple,

qui n'est d'ailleurs ni le Spectacle de la vérité ni celui des mœurs, je doute qu'on pardonnât à l'Auteur de laisser à jamais le crime impuni. Je me souviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un Opéra d'Atrée, où ce monstre périssoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare :

Tonnez, Dieux impuissans, frappez, je suis vengé.

Cette situation vraiment théâtrale, secondée par une musique effrayante, eût produit, ce me semble, un des plus heureux dénouemens qu'on puisse imaginer au Théâtre Lyrique.

Si dans quelques Tragédies on a voulu nous intéresser pour des scélérats, ces Tragédies ont manqué leur objet, c'est la faute du Poëte & non du genre; vous trouverez des Historiens même qui ne sont pas exempts de ce reproche; en accuserez-vous l'Histoire? Rappellez-vous, Monsieur, un de nos chefs-d'œuvre en ce genre, la conjuration de Venise de l'Abbé de St. Réal, & l'espece d'intérêt qu'il nous inspire (sans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie; on s'afflige presque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles; on se reproche ce sentiment, mais il nous saisit malgré nous, & ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie) que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au Théâtre que celui de Manlius Capitolinus, quoique ces deux pieces ne different guere que par les noms & l'état des personnages; des malheureux qui conspirent pour se rendre libres,

ſont moins odieux que des Sénateurs qui cabalent pour ſe rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monſieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'eſt le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette paſſion, le grand mobile des actions des hommes, eſt en effet le reſſort preſque unique du Théâtre François; & rien ne vous paroît plus contraire à la ſaine morale que de réveiller par des peintures & des ſituations ſéduiſantes un ſentiment ſi dangereux. Permettez-moi de vous faire une queſtion avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la ſociété? Ce ſeroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous chercheriez en vain à détruire cette paſſion dans les hommes; il ne paroît pas d'ailleurs que votre deſſein ſoit de la leur interdire, du moins ſi on en juge par les deſcriptions intéreſſantes que vous en faites, & auxquelles toute l'auſtérité de votre philoſophie n'a pu ſe refuſer. Or ſi on ne peut, & ſi on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes, que reſte-t-il à faire, ſinon de le diriger vers une fin honnête, & de nous montrer dans des exemples illuſtres ſes fureurs & ſes foibleſſes, pour nous en défendre ou nous en guérir? Vous convenez que c'eſt l'objet de nos Tragédies; mais vous prétendez que l'objet eſt manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir, que l'impreſſion du ſentiment reſte, & que la morale eſt bientôt oubliée. Je prendrai, Monſieur, pour vous répondre, l'exemple même que vous apportez de la Tragédie de Bérénice, où Racine a trouvé l'art de nous intéreſſer pendant cinq Actes avec ces ſeuls mots, *je vous aime, vous êtes Empereur & je pars*; & où ce grand

Poëte a ſu réparer par les charmes de ſon ſtyle le défaut d'action & la monotonie de ſon ſujet. Tout Spectateur ſenſible, je l'avoue, ſort de cette Tragédie le cœur affligé partageant en quelque maniere le ſacrifice qui coûte ſi cher à Titus, & le déſeſpoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce Spectateur regarde au fond de ſon ame, & approfondit le ſentiment triſte qui l'occupe, qu'y apperçoit-il, Monſieur? Un retour affligeant ſur le malheur de la condition humaine, qui nous oblige preſque toujours de faire céder nos paſſions à nos devoirs. Cela eſt ſi vrai, qu'au milieu des pleurs que nous donnons à Bérénice, le bonheur du Monde attaché au ſacrifice de Titus, nous rend inexorables ſur la neceſſité de ce ſacrifice même dont nous le plaignons; l'intérêt que nous prenons à ſa douleur, en admirant ſa vertu, ſe changeroit en indignation s'il ſuccomboit à ſa foibleſſe. En vain Racine même, tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur, eût eſſayé de nous repréſenter ce Prince, entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre, ſenſible aux pieres d'un peuple qui embraſſe ſes genoux pour le retenir, mais cédant aux larmes de ſa maîtreſſe; les adieux les plus touchans de ce Prince à ſes ſujets ne le rendroient que plus mépriſable à nos yeux; nous n'y verrions qu'un Monarque vil, qui pour ſatisfaire une paſſion obſcure, renonce à faire du bien aux hommes, & qui va dans les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque choſe au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'eſt le ſpectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince : rien n'eſt plus propre à conſoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui ſouffrent, & l'homme vertueux ſuf-

pend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette Tragédie, Monsieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante & la plus douce de toutes les passions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faisant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus pressans & plus chers. Ainsi elle nous flatte & nous éleve tout à la fois, par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame, & par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets, en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos Théâtres étoient dangereuses, ce ne pourroit être tout au plus que chez une Nation déjà corrompue, à qui les remedes même serviroient de poison : aussi suis-je persuadé, malgré l'opinion contraire où vous êtes, que les représentations théâtrales sont plus utiles à un peuple qui a conservé ses mœurs, qu'à celui qui auroit perdu les siennes. Mais quand l'état présent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la Tragédie comme un nouveau moyen de corruption, la plupart de nos pieces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devroit, ce me semble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment sur nos Théâtres, ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint, c'est le rôle froid & subalterne qu'il y joue presque toujours L'amour, si on en croit la multitude, est l'ame de nos tragédies; pour moi, il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plupart des per-

ſonnages de Racine même ont à mes yeux moins de paſſion que de métaphyſique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'eſt-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même, & dans Andromaque, ſi on en excepte quelques traits des rôles de Roxane & d'Hermoine? Phedre eſt peut-être le ſeul ouvrage de ce grand-homme, où l'amour ſoit vraiment terrible & tragique; encore y eſt-il défiguré par l'intrigue obſcure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien ſenti, quand il diſoit à Racine: *Pourquoi cet Hippolite amoureux*? Le reproche étoit moins d'un caſuiſte que d'un homme de goût; on ſait la réponſe que Racine lui fit: *Eh, Monſieur, ſans cela qu'auroient dit les petits-maîtres?* Ainſi c'eſt à la frivolité de la Nation que Racine a ſacrifié la perfection de ſa piece. L'amour dans Corneille eſt encore plus languiſſant & plus déplacé: ſon génie ſemble s'être épuiſé dans le Cid à peindre cette paſſion, & il n'y a preſqu'aucune de ſes autres tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidiſſe. Ce ſentiment excluſif & impérieux, ſi propre à nous conſoler de tout, ou à nous rendre tout inſupportable, à nous faire jouir de notre exiſtence, ou à nous la faire déteſter, veut être ſur le Théâtre comme dans nos cœurs, y régner ſeul & ſans partage. Par-tout où il ne joue pas le premier rôle, il eſt dégradé par le ſecond. Le ſeul caractere qui lui convienne dans la Tragédie, eſt celui de la véhémence, du trouble & du déſeſpoir: ôtez-lui ces qualités, ce n'eſt plus, ſi j'oſe parler ainſi, qu'une paſſion commune & bourgeoiſe. Mais, dira-t-on, en peignant l'amour de la ſorte, il deviendra monotone, & toutes nos pieces ſe reſſembleront.

Et pourquoi s'imaginer, comme ont fait presque tous nos Auteurs, qu'une piece ne puisse nous intéresser sans amour? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que les Atheniens? & ne pouvons-nous pas trouver à leur exemple une infinité d'autres sujets capables de remplir dignement le Théâtre, les malheurs de l'ambition, le spectacle d'un heros dans l'infortune, la haine de la superstition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendresse maternelle? Ne faisons point à nos Françoises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir, comme si elles n'etoient ni citoyens ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'interesser à la mort de Cesar, & verser des larmes à Merope?

Je viens, Monsieur, à vos objections sur la Comedie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaises mœurs; des femmes qui trompent leurs maris, des enfans qui volent leurs peres, d'honnêtes bourgeois dupés par des frippons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le Théâtre. Est-ce pour les mettre en honneur? Nullement; il n'est point de spectateur qui s'y méprenne; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mémes ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George Dandin?* que le déreglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis où la vanité a présidé : dans *le Bourgeois Gentilhomme?* qu'un Bourgeois qui veut sortir de son état, avoit une femme

de la Cour pour maîtresse, & un grand Seigneur pour ami, n'aura pour maîtresse qu'une femme perdue, & pour ami qu'un honnête voleur : dans les scenes d'*Harpagon* & de son fils? que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfans; enfin dans toutes, cette vérité si utile, *que les ridicules de la société y sont une source de désordres.* Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules, que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens? En vain diriez-vous que dans la Comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue, que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être, puisque l'objet naturel de la Comédie est la correction de nos défauts par le ridicule, leur antidote le plus puissant, & non la correction de nos vices qui demande des remedes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préferer le vice au ridicule; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née : elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers; & il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous, sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques Comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable & sont presque uniquement une école de mauvaises mœurs, on peut comparer leurs Auteurs à ces Hérétiques, qui pour debiter le mensonge, ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une satire cruelle

de la vertu, le *Misantrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre Théâtre Comique, si néanmoins le *Tartufe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théâtrales, soit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne sais, Monsieur, ce que vous pensez de cette derniere piece, elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous, ne fût-ce que par l'aversion dont on ne peut se défendre pour l'espece d'hommes si odieuse que Moliere y a joués & démasqués. Mais je viens au Misantrope. Moliere, selon vous, a eu dessein dans cette Comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet & les détails de la piece, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'esprit & la vertu ne suffisent pas pour la société; si nous ne savons compatir aux foiblesses de nos semblables, & soupporter leurs vices même; que les hommes sont encore plus bornés que méchans, & qu'il faut les mépriser sans le leur dire. Quoique le Misantrope divertisse les spectateurs, il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'est personne au contraire qui ne l'estime, qui ne soit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur, comme de celle d'un enfant bien né & de beaucoup d'esprit. La seule chose que j'oserois blâmer dans le rôle du Misantrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable & philosophe, que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas absolument, comme vous le prétendez, un caractere odieux, mais

un caractere mal décidé, plein de sagesse dans ses maximes & de fausseté dans sa conduite. Rien de plus sensé que ce qu'il dit au Misantrope dans la premiere scene sur la nécessité de s'accommoder aux travers des hommes; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misantrope l'accable sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne sait pas le nom. Il ne disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil, & donne par là beaucoup d'avantage au Misantrope. Il devoit répondre au contraire, que ce qu'Alceste avoit pris pour un accueil exagéré, n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid, une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misantrope a encore plus beau jeu dans la scene du Sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter, c'est Alceste; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le sonnet d'Oronte à tort & à travers, & d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis, & se borner alors à des discours généraux, & à une approbation foible, parce qu'il sent qu'Oronte veut être loué, & que dans des bagatelles de ce genre on ne doit la vérité qu'à ses amis, encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur dise. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere, l'emportement d'Alceste, qui se pique de vérité dans les choses les plus indifférentes, au risque de blesser ceux à qui il la dit. Cette colere du Misantrope sur la complaisance de Philinte n'en eût été que plus plaisante, parce qu'elle eût été moins

fondée; & la ſituation des perſonnages eût produit un jeu de Théâtre d'autant plus grand, que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire Alceſte & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois, Monſieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette ſcene du ſonnet, le Miſantrope eſt preſque un Philinte, & ſes *je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement ſon avis, vous paroiſſent hors de ſon caractere. Permettez-moi de n'être pas de votre ſentiment. Le Miſantrope de Moliere n'eſt pas un homme groſſier, mais un homme vrai; ſes *je ne dis pas pas cela*, ſur-tout de l'air dont il les doit prononcer, font ſuffiſamment entendre qu'il trouve le ſonnet déteſtable; ce n'eſt que quand Oronte le preſſe & le pouſſe à bout, qu'il doit lever le maſque & lui rompre en viſiere. Rien n'eſt, ce me ſemble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette ſcene; & je dois rendre cette juſtice à nos ſpectateurs modernes, qu'il en eſt peu qu'ils écoutent avec plus de plaiſir. Auſſi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (ſupérieur peut-être de quelques années à ſon ſiecle) dût craindre aujourd'hui le ſort équivoque qu'il eut à ſa naiſſance; notre Parterre, plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a ſoixante ans, n'auroit plus beſoin du *Médecin malgré lui* pour aller au Miſantrope. Mais je crois en même temps avec vous, que d'autres chefs-d'œuvre du même Poëte & de quelques autres, autrefois juſtement applaudis, auroient aujourd'hui plus d'eſtime que de ſuccès, notre changement de goût en eſt la cauſe; nous voulons dans la Tragédie plus d'action, & dans la Comédie plus

K 5

de finesse. La raison en est, si je ne me trompe, que les sujets communs sont presqu'entiérement épuisés sur les deux Théâtres; & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour nous intéresser à des heros moins connus, & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire sentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la Comédie, ne vous permet pas de faire grace à aucun genre, même à celui où l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes, & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de vertu; *autant vaudroit*, dites-vous, *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant, que les leçons de la Tragédie nous sont inutiles, parce qu'on n'y met sur le Théâtre que des héros, auxquels nous ne pouvons nous flatter de ressembler; & vous blâmez à présent les pieces où l'on n'expose à nos yeux que nos citoyens & nos semblables; ce n'est plus comme pernicieux aux bonnes mœurs, mais comme insipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, si vous le voulez, qu'il est le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me semble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y est plus propre; &, s'il m'est permis de juger de l'impression des autres par la mienne, j'avoue que je suis encore plus touché des scenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les Princes & les Grands sont trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour ainsi dire,

les infortunes des Rois qu'en perſpective ; & dans le temps même où nous les plaignons, un ſentiment confus ſemble nous dire pour nous conſoler, que ces infortunes ſont le prix de la grandeur ſuprême, & comme les degrés par leſquels la nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette reſſource à nous offrir ; ils ſont l'image fidelle des peines qui nous affligent ou qui nous menacent ; un Roi n'eſt preſque pas notre ſemblable, & le ſort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre, ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poëtes, eſt le mélange bizarre qu'ils y ont preſque toujours fait du pathétique & du plaiſant ; deux ſentimens ſi tranchans & ſi diſparates ne ſont pas faits pour être voiſins ; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonſtances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois, je demande ſi toutes les circonſtances de la vie ſont ptopres à être repréſentées ſur le Théâtre, & ſi le ſentiment *trouble* & mal décidé, qui réſulte de cet alliage des ris avec les pleurs, eſt preferable au plaiſir ſeul de pleurer, ou même au plaiſir ſeul de rire? *Les hommes ſont tous de fer !* s'écrie l'Enfant prodigue, après avoir fait à ſon valet la peinture odieuſe de l'ingratitude & de la dureté de ſes anciens amis ; *& les femmes ?* lui répond le valet, qui ne veut que faire rire le Parterre ; j'oſe inviter l'illuſtre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots, qui ne ſont là que pour défigurer un chef-d'œuvre. Il me ſemble qu'ils doivent produire ſur tous les gens de goût le même effet qu'un ſon aigre & diſcordant qui ſe feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une muſique touchante.

Après avoir dit tant de mal des Spectacles, il ne vous restoit plus, Monsieur, qu'à vous déclarer aussi contre les personnes qui les représentent & contre celles qui, selon vous, nous y attirent; & c'est de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la maniere dont vous traitez les Comédiens & les Femmes. Votre philosohie n'épargne personne, & on pourroit lui appliquer ce passage de l'Ecriture, *& manus ejus contra omnes.* Selon vous, l'habitude où sont les Comédiens de revêtir un caractere qui n'est pas le leur, les accoutume à la fausseté. Je ne saurois croire que ce reproche soit sérieux. Vous feriez le procès sur le même principe, à tous les Auteurs de Pieces de Théâtre, bien plus obligés encore que le Comédien, de se transformer dans les personnages qu'ils ont à faire parler sur la scene. Vous ajoutez qu'il est vil de s'exposer aux sifflets pour de l'argent; qu'en faut-il conclure? Que l'état de Comédien est celui de tous où il est le moins permis d'être médiocre. Mais en récompense, quels applaudissemens plus flatteurs que ceux du Théâtre? C'est là où l'amour propre ne peut se faire illusion ni sur les succès, ni sur les chûtes; & pourquoi refuserions-nous à un Acteur accueilli & desiré du Public le droit si juste & si noble de tirer de son talent la subsistance? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaisanter sans-doute) que les valets en s'exerçant à voler adroitement sur le Théâtre, s'instruisent à voler dans les maisons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractere & par vos réflexions, à toute espece de préjugés, étoit-ce là, Monsieur, celui que vous deviez préférer pour vous y soumettre & pour le défen-

dre? Comment n'avez-vous pas senti, que si ceux qui représentent nos pieces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être; & qu'ainsi en élevant les uns & en avilissant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconséquens & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons Comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esopus par la même raison qu'ils admiroient Euripide & Sophocle. Les Romains, il est vrai, ont pensé différemment; mais chez eux la Comédie étoit jouée par des esclaves; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des Comédiennes, j'en conviens avec vous, est plus exposée que celle des femmes du monde; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande : il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-temps, & il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours, si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions, est de les combattre par la vanité : qu'on accorde des distinctions aux Comédiennes sages, & ce sera, j'ose le prédire, l'ordre de l'Etat le plus sévere dans les mœurs. Mais quand elles voient que d'un côté on ne leur sait aucun gré de se priver d'amans, & que de l'autre il est permis aux femmes du monde d'en avoir, sans en être moins considérées, comment ne chercheroient-elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte?

Vous êtes du moins, Monsieur, plus juste ou plus conséquent que le Public; votre sortie sur nos

Actrices en a valu une très-violente aux autres femmes. Je ne sais si vous êtes du petit nombre des sages qu'elles ont su quelquefois rendre malheureux, & si par le mal que vous en dites, vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conservé pour elles, peut-être même quelque chose de plus vif; ce mélange de sévérité & de foiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisement obtenir grace; elles sentiront du moins, & elles vous en sauront gré, qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur, que pour les voir & les juger avec une indifférence philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt? Essayons néanmoins, pour les apprécier avec justice, sans adulation comme sans humeur, d'oublier en ce moment combien leur société est aimable & dangereuse; relisons Epictete avant que d'écrire, & tenons-nous fermes pour être austeres & graves.

Je n'examinerai point, Monsieur, si vous avez raison de vous écrier : *où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuse* ? comme le Sage s'écrioit autrefois : *où trouvera-t-on une femme forte* ? Le genre humain seroit bien à plaindre, si l'objet le plus digne de nos hommages étoit, en effet, aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur vous aviez raison, quelle en seroit la triste cause ? L'esclavage & l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes;

les entraves que nous donnons à leur esprit & à leur ame ; le jargon futile & humiliant pour elles & pour nous, auquel nous avons réduit notre commerce avec elles, comme s'ils n'avoient pas une raison à cultiver, ou n'en etoient pas dignes ; enfin l'éducation funeste, je dirois presque meurtriere, que nous leur prescrivons, sans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse, à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent, une opinion qu'elles ne cachent, une pensée qu'elles ne deguisent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins, nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des nations ont agi comme nous à leur égard, c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts ; & que par-tout le plus fort est l'oppresseur & le tyran du plus foible. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut les éclairer & leur elever l'ame, est bien capable, en mettant leur vanité à la gêne, de flatter leur amour-propre. On diroit que nous sentons leurs avantages, & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous dissimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrement ; elles reussiroient mieux que nous, sur-tout dans ceux dont le sentiment & la tendresse doivent être l'ame ; car quand vous dites qu'*elles ne savent ni décrire, ni sentir l'amour même*, il faut que vous n'ayiez jamais lu les lettres d'Héloïse, ou que vous ne les ayiez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel, talent propre à un temps d'ignorance, où la nature seule donnoit des leçons, peut s'être affoibli dans

notre ſiecle, & que les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que paſſionnées, ſauront bientôt aimer auſſi peu que nous, & le dire auſſi mal; mais ſera-ce la faute de la nature? A l'égard des ouvages de génie & de ſagacité, mille exemples nous prouvent que la foibleſſe du corps n'y eſt pas un obſtacle dans les hommes; pourquoi donc une éducation plus ſolide & plus mâle ne mettroit-elle pas les femmes à portée d'y réuſſir? Deſcartes les jugeoit plus propres que nous à la philoſophie, & une Princeſſe malheureuſe a été ſon plus illuſtre diſciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez, Monſieur, comme ces peuples vaincus, mais redoutables, que leurs conquérans déſarment; & ayant ſoutenu que la culture de l'eſprit eſt pernicieuſe à la vertu des hommes, vous en conclurez qu'elle le ſeroit encore plus à celle des femmes. Il me ſemble au contraire que les hommes devant être plus vertueux à proportion, qu'ils conoîtront mieux les véritables ſources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à s'inſtruire. Si les ſiecles éclairés ne ſont pas moins corrompus que les autres, c'eſt que la lumiere y eſt trop inégalement répandue; qu'elle eſt reſſerrée & concentrée dans un trop petit nombre d'eſprits; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont aſſez de force pour découvrir, aux ames communes, l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur: le grand défaut de ce ſiecle philoſophe eſt de ne l'être pas encore aſſez. Mais quand la lumiere ſera plus libre de ſe répandre, plus étendue & plus égale, nous en ſentirons alors les effets bienfaiſans; nous ceſſerons de tenir les femmes ſous le joug & dans l'ignorance, & elles de ſéduire, de

tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour sera pour lors entre les deux sexes, ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie est entre les hommes vertueux, ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore, le complément & la perfection de l'amitié, sentiment, qui, dans l'intention de la nature, devoit nous rendre heureux, & que pour notre malheur nous avons su alterer & corrompre.

Enfin, ne nous arrêtons pas seulement, Monsieur, aux avantages que la société pourroit tirer de l'éducation des femmes ; ayons de plus l'humanité & la justice de ne pas leur refuser ce qui peut leur adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit & l'exercice des talens sont propres à nous distraire de nos maux, & à nous consoler dans nos peines : pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre humain, destinée à partager avec nous le malheur d'être, le soulagement le plus propre à le lui faire supporter ? Philosophes, que la nature a répandus sur la surface de la terre, c'est-à-vous à détruire, s'il vous est possible, un préjugé si funeste ; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres, d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage, en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent seulement de vous, en recevant cette éducation précieuse, à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oisiveté, un rempart contre les malheurs, & non comme l'aliment d'une curiosité vaine, & le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique, qui peut les condamner à paroître ignorantes, mais non pas les forcer à l'être. On vous

a vu si souvent, pour des motifs très-légers, par vanité ou par humeur, heurter de front les idées de votre siecle; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver, que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde, pour rendre la vie moins amere à ceux qui la tiennent de vous, & que la nature a destinés à vous survivre & à souffrir, pour leur procurer, dans l'infortune, dans les maladies, dans la pauvreté, dans la vieillesse, des ressources, dont notre injustice les a privés? On regarde communément, Monsieur, les femmes comme très-sensibles & très-foibles; je les crois, au contraire, ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps, sans talens, sans étude qui puisse les arracher à leurs peines & les leur faire oublier quelques momens, elles les supportent néanmoins; elles les dévorent, & savent quelquefois les cacher mieux que nous; cette fermeté suppose en elle, ou une ame peu susceptible d'impressions profondes, ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupation qui les entraîne? Les chagrins des femmes seroient-ils moins pénétrans & moins vifs que les nôtres? Ils ne devroient pas l'être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur, les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces sentimens étrangers que l'éducation a portés dans notre ame, que l'habitude y a gravés, & que l'exemple y fortifie, deviennent (à la honte de l'humanité) plus puissans sur nous que les sentimens naturels; la douleur fait plus périr de Ministres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà, Monsieur, si j'avois à plaider la cause des

femmes, ce que j'oserois dire en leur faveur; je les défendrois moins sur ce qu'elles sont que sur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle; ce seroit prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins, ni passions : la réflexion peut réprimer les desirs, mais le premier mouvement (qui est celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la société & les loix ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes, & si je fais jamais un livre sur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en sera le premier chapitre. Mais en paroissant moins prévenu que vous pour la modestie de leur sexe, je serai plus favorable à leur conservation; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, soit de les destiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monsieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop tard, que le plaisir de m'entretenir avec vous, l'apologie des femmes, & peut-être cet intérêt secret qui nous séduit toujours pour elles, m'ont entraîné trop loin & trop long-temps hors de mon sujet. En voilà donc assez, & peut-être trop, sur la partie de votre lettre qui concerne les spectacles en eux-mêmes, & les dangers de toute espece, dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire, si votre écrit n'y réussit pas; car il faut avouer qu'aucun de nos prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plupart de nos Orateurs chrétiens, en attaquant la comedie, condamnent ce qu'ils ne connoissent point; vous

avez au contraire étudié, analysé, composé vous-même, pour en mieux juger les effets, le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver ; & vous décriez nos pieces de théâtre, avec l'avantage non-seulement d'en avoir vues, mais d'en avoir faites. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode, que vous paroissez avoir sentie, en n'osant vous la faire, & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les spectacles, selon vous, sont nécessaires dans une ville aussi corrompue que celle que vous avez habitée long-temps ; & c'est apparemment pour ses habitans pervers (car ce n'est pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été composées. C'est-à-dire, Monsieur, que vous nous avez traités comme ces animaux expirans, qu'on acheve dans leurs maladies, de peur de les voir trop long-temps souffrir. Assez d'autres sans vous auroient pris ce soin, & votre délicatesse n'aura-t elle rien à se reprocher à notre égard ? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au théâtre lyrique de si heureux essais, comme musicien & comme poëte, est du moins aussi propre à faire aux spectacles, des partisans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaisir de vous lire ne nuira pas à celui de vous entendre ; & vous aurez long-temps la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos Ecrits contre la Comédie auroient pu nous faire.

Il me reste à vous dire un mot sur les deux autres articles de votre lettre, & en premier lieu sur les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un théâtre de Comédie à Geneve. Cette partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, est celle qui a

trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgent envers nous-mêmes, nous regardons les ſpectacles comme un aliment néceſſaire à notre frivolité, mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir, pourvu que nos riches oiſifs aillent tous les jours, pendant trois heures, ſe ſoulager au théâtre, du poids du temps qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuſe ailleurs; parce que Dieu, pour me ſervir d'une de vos plus heureuſes expreſſions, les a doués d'une douceur tres-méritoire à ſupporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéreſſent un peu plus que nous à ce qui les regarde, applaudiſſent de même à votre ſévérité. C'eſt d'apres un deſir qui m'a paru preſque général dans vos concitoyens, que j'ai propoſé l'établiſſement d'un théâtre dans leur ville, & j'ai peine à croire qu'ils ſe livrent avec autant de plaiſir aux amuſemens que vous y ſubſtituez. On m'aſſure même que pluſieurs de ces amuſemens, quoiqu'en ſimple projet, alarment déjà vos graves Miniſtres; qu'ils ſe récrient ſur-tout contre les danſes que vous voulez mettre à la place de la Comédie; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de ſe donner en ſpectacle que d'y aſſiſter.

Au reſte, c'eſt à vos compatriotes ſeuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuiſible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les ſuites de la Comédie, ce que j'ai déjà dit en ſa faveur ne les déterminera point à la recevoir, comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejeter, s'ils imaginent qu'elle puiſſe leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner, en peu de mots, les raiſons que vous apportez contre l'établiſſement d'un théâtre à Geneve;

& je soumets cet examen au jugement & à la décision des Genevois.

Vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais, au centre d'un petit pays, dont vous faites une description charmante ; vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans ce seul coin de l'Univers, des peuples tranquilles & satisfaits au sein de leur famille & de leur travail ; & vous prouvez que la Comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont ils jouissent. Personne, Monsieur, ne prétendra le contraire ; des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la nature, ne doivent point y en substituer d'autres ; les amusemens qu'on cherche sont le poison lent des amusemens simples ; & c'est une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux, qu'en conclurez-vous pour Geneve ? L'état présent de cette République est-il susceptible de l'application de ces regles ? Je veux dire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce canton fortuné du Valais, où il n'y a ni haine, ni jalousie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Geneve, vos citoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent, & dans le peu de temps que j'ai passé parmi eux, ils m'ont paru assez avancés, ou, si vous voulez, assez pervertis, pour pouvoir entendre *Brutus* & *Rome Sauvée*, sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un Théâtre à Geneve, c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir que des circonstances particulieres ayant obligé

vos Magiſtrats, il y a quelques années, de permettre, dans la ville même de Geneve, un ſpectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant, quand il ſeroit vrai que la recette journaliere ne ſuffiroit pas à l'entretien du Spectacle, je vous prie d'obſerver que la ville de Geneve eſt, à proportion de ſon étendue, une des plus riches de l'Europe; & j'ai lieu de croire que pluſieurs Citoyens opulens de cette Ville, qui deſireroient d'y avoir un Théâtre, fourniroient ſans peine à une partie de la dépenſe; c'eſt du moins la diſpoſition où pluſieurs d'entr'eux m'ont paru être, & c'eſt en conſéquence que j'ai haſardé la propoſition qui vous alarme. Cela ſuppoſé, il ſeroit aiſé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un Spectacle tous les jours; un ou deux jours de la ſemaine ſuffiroient à cet amuſement; & on pourroit prendre pour un de ces jours, celui où le peuple ſe répoſe; ainſi, d'un côté le travail ne ſeroit point rallenti; de l'autre, la troupe pourroit être moins nombreuſe, & par conſéquent moins à charge à la Ville: on donneroit l'hiver ſeul à la comédie, l'été aux plaiſirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire auſſi qu'on ne pût remédier par des loix ſéveres aux alarmes de vos Miniſtres ſur la conduite des Comédiens, dans un état auſſi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des magiſtrats peut s'étendre au même inſtant d'une frontiere à l'autre, où la légiſlation embraſſe à la fois toutes les parties, où elle eſt, enfin, ſi rigoureuſe & ſi bien exécutée contre les dé-

laissera aux Genevois leur argent dont ils ont besoin, est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article, dont la plupart de nos lecteurs ne s'embarrassent guere, pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins, & sur lequel, par cette raison, je m'arrêterai moins encore. Ce sont les sentimens que j'attribue à vos Ministres en matiere de religion. Vous savez, & ils le savent encore mieux que vous, que mon dessein n'a point été de les offenser; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes, & circonspect dans ma justification. Je serois tres-affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret*, sur-tout si ce soupçon venoit de votre part; permettez moi de vous faire remarquer que l'énumeration des moyens par lesquels vous supposez que j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complete. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinite* ni à *l'Enfer*, enfin, d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres églises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite necessaire des principes de la religion protestante, & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honeur de leur religion, mais pour celui de leur philosohie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer; mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à

des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge; mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine, & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur profession de foi, je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge; vous avouez que vous ne l'avez pas lue, c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satire contre vos Ministres; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser; en matiere de profession de foi, il est permis à un Catholique de se montrer difficile, sans que des Chrétiens d'une communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge, mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement, nous serons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes, qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la religion *Catholique*, qui voient souvent l'impiété & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse & de n'entendre point raison, & qui ont *lu* cette profession de foi de Geneve, en aient été aussi satisfaits que vous, jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion suspectes, tout leur a été bon dans ce dessein; & ce n'étoit pas aux Ministres de Geneve qu'ils vouloient

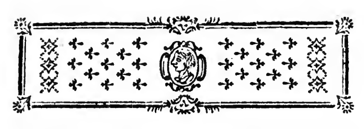
mire. Quoi qu'il en soit, je ne sais si les ecclésiastiques Genevois, que vous avez voulu justifier sur leur croyance, seront beaucoup plus contents de vous qu'ils l'ont été de moi, & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere, mais à la mienne, & vous marquez, d'ailleurs, assez d'indifférence sur ce Socinianisme, dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez moi de douter que cette maniere de plaider leur cause les satisfasse. Je n'en serois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendu indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la Philosophie dans les esprits même qui en paroissent les moins susceptibles? Mon article *Geneve* n'a pas recu de leur part le même accueil que votre lettre; nos prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous ni moi n'aurions prévu; mais quiconque écrit, doit s'attendre à ces légeres injustices: heureux quand il n'en essuie point de plus graves.

Je suis, avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talens, & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

D'ALEMBERT,



DISCOURS
SUR LA QUESTION

Quelle est la Vertu la plus nécessaire au Héros, & quels sont les Héros à qui cette Vertu a manqué?



LETTRE

Qui précede ce Discours de M. J. J. ROUSSEAU.

« VOus vous rappellez sans doute, Monsieur, „ que feu M. le Marquis *de Cursay*, commandant „ les Troupes Françoiles en Corse, établit dans „ cette Isle une Académie de Littérature. Cette „ Académie, en 1751, proposa pour sujet d'un „ Prix d'Eloquence cette question : *Quelle est la* „ *vertu la plus nécessaire au Héros, & quels sont les* „ *Heros à qui cette vertu a manqué?* Je ne sais ni si „ le prix fut decerné, ni à quelle piece il fut „ adjugé; mais ce que je sais tres-bien, c'est que „ Monsieur *Rousseau de Geneve* traita ce sujet dans

„ un Difours dont un heureux hafard m'a procuré
„ une copie; ce Difcours n'a point encore vu le
„ jour; il eft même peu connu, & vous ferez
„ fûrement plaifir au Public de le publier. Vous y
„ reconnoîtrez, je crois, la touche mâle & ferme
„ du Philofophe Genevois: le voici.



SI je n'étois *Alexandre*, difoit un Conquérant, je voudrois être *Diogene*. *Socrate* n'eût pas dit: fi je n'étois ce que je fuis, je voudrois être *Alexandre*. Il y avoit des raifons pour le Monarque; il n'y en avoit pas moins pour le Philofophe. Lequel donc devoit l'emporter? Ofons trancher cette grande queftion; & avant que de parler de l'Héroïfme, tâchons de lui marquer la place dans l'ordre des chofes morales. Sans ce premier pas, comment pourrions-nous affigner les vertus qui lui conviennent, & décider entr'elles de la préférence?

Toutes les vertus appartiennent au Sage. Le Héros fe dédommage de celles qui lui manquent par l'éclat de celles qu'il poffede. Les vertus du premier font tempérées, mais il eft exempt de vices; fi le fecond a des défauts, ils font effaces par l'éclat de fes vertus. L'un toujours folide n'a point de mauvaifes qualités, l'autre toujours grand n'en a point de médiocres. Tous deux font fermes & inébranlables, mais de différentes manieres & en différentes chofes; l'un ne cede jamais que par raifon, l'autre jamais que par générofité: les foibleffes font auffi peu connues du Sage, que les lâchetés le font peu du Héros, & la violence n'a pas plus

d'empire sur l'ame de celui-ci que les passions sur celle de l'autre.

Il y a donc plus de perfection dans le caractere du Sage & plus de faste dans celui du Héros; & la préférence se trouveroit décidée en faveur du premier, en se contentant de les considérer ainsi en eux-mêmes. Mais si nous les envisageons par leur rapport avec l'intérêt de la Société, de nouvelles réflexions produiront bientôt d'autres sentimens & rendront aux qualités Héroïques cette prééminence qui leur est due, & qui leur a été accordée dans tous les siecles, d'un commun consentement.

En effet, le soin de sa propre félicité fait toute l'occupation du Sage, & c'en est bien assez sans doute pour remplir la tâche d'un homme ordinaire. Les vues du vrai Héros s'étendent plus loin; le bonheur des hommes est son objet, & c'est à ce sublime travail qu'il consacre la grande ame qu'il a reçue du Ciel. Les Philosophes, je l'avoue, prétendent enseigner aux hommes l'art d'être heureux, & comme s'ils devoient s'attendre à former des nations de Sages, ils prêchent aux Peuples une felicité chimérique, dont ceux-ci ne prennent jamais ni l'idee ni le goût. *Socrate* vit & déplora les malheurs de sa Patrie; mais c'est à *Trasibule* qu'il etoit réservé de les finir; & *Platon*, après avoir perdu son éloquence, son honneur & son temps à la Cour d'un Tyran, fut contraint d'abandonner à un autre la gloire de délivrer Syracuse du joug de la tyrannie. Le Philosophe peut donner à l'Univers quelques instructions salutaires; mais ses leçons ne corrigeront jamais ni les Grands qui les méprisent, ni le Peuple qui ne les entend point. Les hommes ne se gouvernent pas ainsi par

des vues abſtraites; on ne les rend heureux qu'en les contraignant à l'être, & il faut leur faire éprouver la félicité pour la leur faire aimer : voilà l'occupation & les talens du Héros; c'eſt ſouvent la force à la main qu'il ſe met en état de recevoir les bénédictions eternelles de ceux qu'il contraint d'abord à porter le jourg des loix pour leur faire enfin connoître l'autorité de la raiſon.

L'Heroïſme eſt donc, de toutes les qualités de l'ame, celle dont il importe le plus aux Peuples que ceux qui les gouvernent ſoient revêtus. C'eſt la collection d'un grand nombre de vertus ſublimes, rares dans leur aſſemblage, plus rares dans leur énergie, & d'autant plus rares encore, que l'Héroïſme qu'elles conſtituent, détaché de tout interêt perſonnel, n'a pour objet que la felicité des autres & pour prix que leur admiration.

Je n'ai rien dit ici de la gloire légitimement due aux grandes actions; je n'ai point parlé de la force de génie ni des autres qualités perſonnelles néceſſaires au Héros, & qui, ſans être vertu, ſervent ſouvent plus qu'elles au ſuccès des grandes entrepriſes. Pour placer le vrai Héros à ſon rang, je n'ai eu recours qu'à ce principe inconteſtable : que c'eſt entre les hommes celui qui ſe rend le plus utile aux autres qui doit être le premier de tous. Je ne crains point que les Sages appellent d'une déciſion fondée ſur cette maxime.

Il eſt vrai, & je me hâte de l'avouer, qu'il ſe préſente, dans cette maniere d'enviſager l'Héroïſme, une objection qui ſemble d'autant plus difficile à réſoudre, qu'elle eſt tirée du fond même du ſujet. Il ne faut point, diſoient les Anciens, deux Soleils dans la nature, ni deux *Ceſars* ſur la terre.

En effet, il en est de l'Héroïsme comme de ces métaux recherchés dont le prix consiste dans leur rareté, & que leur abondance rendroit pernicieux ou inutiles. Celui dont la valeur a pacifié le Monde, l'eût désolé s'il y eût trouvé un seul rival digne de lui. Telles circonstances peuvent rendre un Heros nécessaire au salut du genre humain : mais, en quelque temps que ce soit, un peuple de Héros en feroit infailliblement la ruine, &, semblable aux Soldats de *Cadmus*, il se détruiroit bientôt lui-même.

Quoi donc, me dira-t-on, la multiplication des bienfaiteurs du genre humain peut-elle être dangereuse aux hommes, & peut-il y avoir trop de gens qui travaillent au bonheur de tous? Oui, sans doute, répondrai-je, quand ils s'y prennent mal, ou qu'ils ne s'en occupent qu'en apparence. Ne nous dissimulons rien; la félicité publique est bien moins la fin des actions du Héros qu'un moyen pour arriver à celle qu'il se propose, & cette fin est presque toujours sa gloire personnelle. L'amour de la gloire a fait des biens & des maux innombrables; l'amour de la Patrie est plus pur dans son principe & plus sûr dans ses effets; aussi le Monde a-t-il été souvent surchargé de Héros : mais les nations n'auront jamais assez de citoyens. Il y a bien de la différence entre l'homme vertueux, & celui qui a des vertus; celles du Héros ont rarement leur source dans la pureté de l'ame, &, semblables à ces drogues salutaires, mais peu agissantes, qu'il faut animer par des sels âcres & corrosifs, on diroit qu'elles aient besoin du concours de quelques vices pour leur donner de l'activité.

Il ne faut donc pas se représenter l'Héroïsme

ſous l'idée d'une perfection morale qui ne lui convient nullement, mais comme un composé de bonnes & mauvaiſes qualites ſalutaires ou nuiſibles ſelon les circonſtances, & combinées dans une telle proportion, qu'il en réſulte ſouvent plus de fortune & de gloire pour celui qui les poſſede, & quelquefois même plus de bonheur pour les Peuples, que d'une vertu plus parfaite.

De ces notions bien développées il s'enſuit qu'il peut y avoir bien des vertus contraires à l'Héroïſme, d'autres qui lui ſoient indifférentes; que d'autres lui ſont plus ou moins favorables ſelon leurs différents rapports avec le grand art de ſubjuguer les cœurs & d'enlever l'admiration des Peuples; & qu'enfin parmi ces derniers il doit y en avoir quelqu'une qui lui ſoit plus néceſſaire, plus eſſentielle, plus indiſpenſable, & qui le caractériſe en quelque maniere : c'eſt cette vertu ſpéciale & proprement Héroïque qui doit être ici l'objet de mes recherches.

Rien n'eſt ſi déciſif que l'ignorance, & le doute eſt auſſi rare parmi le Peuple que l'affirmation chez les vrais Philoſophes. Il y a long-temps que le préjugé vulgaire a prononcé ſur la queſtion que nous agitons aujourd'hui, & que la valeur guerriere paſſe chez la plupart des hommes pour la prêmiere vertu du Héros. Oſons appeller de ce jugement aveugle au Tribunal de la raiſon, & que les préjugés, ſi ſouvent ſes ennemis & ſes vainqueurs, apprennent à lui céder à leur tour.

Ne nous refuſons point à la premiere réflexion que ce ſujet fournit, & convenons d'abord que les Peuples ont bien inconſidérément accordé leur eſtime & leur encens à la vaillance martiale, ou

que c'eſt en eux une inconſéquence bien odieuſe de croire que ce ſoit par la deſtruction des hommes que les bienfaiteurs du genre humain annoncent leur caractere. Nous ſommes à la fois bien mal-adroits & bien malheureux, ſi ce n'eſt qu'à force de nous déſoler qu'on peut exciter notre admiration. Faut-il donc croire que, ſi jamais les jours de bonheur & de paix renaiſſoient parmi nous, ils en banniroient l'Héroïſme avec le cortege affreux des calamités publiques, & que les Héros ſeroient tous relegués dans le Temple de *Janus*, comme on enferme, après la guerre, de vieilles & inutiles armes dans nos Arſenaux.

Je ſais qu'entre les qualités qui doivent former le grand-homme, le courage eſt quelque choſe ; mais hors du combat la valeur n'eſt rien. Le brave ne fait ſes preuves qu'aux jours de bataille ; le vrai Héros fait les ſiennes tous les jours, & ſes vertus, pour ſe montrer quelquefois en pompe, n'en ſont pas d'un uſage moins fréquent ſous un extérieur plus modeſte.

Oſons le dire. Tant s'en faut que la valeur ſoit la premiere vertu du Héros, qu'il eſt douteux même qu'on la doive compter au nombre des vertus. Comment pourroit-on honorer de ce titre une qualité ſur laquelle tant de ſcélérats ont fondé leurs crimes ? Non ; jamais les *Catilina* ni les *CromWel* n'euſſent rendu leurs noms célebres ; jamais l'un n'eût tenté la ruine de ſa Patrie, ni l'autre aſſervi la ſienne, ſi la plus inébranlable intrépidité n'eût fait le fond de leur caractere. Avec quelques vertus de plus, me direz-vous, ils euſſent été des Heros ; dites plutôt qu'avec quelques crimes de moins ils euſſent été des hommes.

Je ne passerai point ici en revue ces guerriers funestes, la terreur & le fléau du genre humain ; ces hommes avides de sang & de conquêtes, dont on ne peut prononcer les noms sans frémir ; des *Marius*, des *Totilas*, des *Tamerlan*. Je ne me prévaudrai point de la juste horreur qu'ils ont inspirée aux nations. Et qu'est-il besoin de recourir à des monstres pour établir que la bravoure même la plus généreuse est plus suspecte dans son principe, plus journaliere dans les exemples, plus funeste dans ses effets, qu'il n'appartient à la candeur, à la solidité & aux avantages de la vertu ? Combien d'actions mémorables ont été inspirées par la honte ou par la vanité ! Combien d'exploits, exécutés à la face du Soleil, sous les yeux des chefs & en présence de toute une armée, ont été démentis dans de silence & l'obsurité de la nuit ! Tel est brave au milieu de ses compagnons, qui ne seroit qu'un lâche, abandonné à lui-même ; tel a la tête d'un Général qui n'eût jamais le cœur d'un Soldat ; tel affronte sur une breche la mort & le fer de son ennemi, qui dans le secret de son domestique ne peut soutenir la vue du fer salutaire d'un Chirurgien Un tel étoit brave un tel jour, disoient les Espagnols du temps de *Charles-Quint*, & ces gens-là se connoissoient en bravoure. En effet, rien peut-être n'est si journalier que la valeur, & il y a bien peu de guerriers sinceres qui osassent répondre d'eux seulement pour vingt-quatre heures. *Ajax* épouvante *Hector* ; *Hector* épouvante *Ajax* & fuit devant *Achille*. *Antiochus le Grand* fut brave la moitié de sa vie, & lâche l'autre moitié. Le triomphateur des trois parties du Monde perdit le cœur & la tête à *Pharsale*. *César* lui-même fut ému à Dyrrachium,

& eut peur à Munda; & le vainqueur de *Brutus* s'enfuit lâchement devant *Octave*, & abandonna la victoire & l'Empire du Monde à celui qui tenoit de lui l'un & l'autre. Croira-t-on que ce soit faute d'exemples modernes que je n'en cite ici que d'anciens?

Qu'on ne nous dise donc plus que la palme Héroïque n'appartient qu'à la valeur & aux talens militaires. Ce n'est point sur les exploits des grands hommes que leur réputation est mesurée. Cent fois les vaincus ont remporté le prix de la gloire sur les vainqueurs. Qu'on recueille les suffrages & qu'on me dise, lequel est le plus grand d'*Alexandre* ou de *Porus*, de *Pyrrhus* ou de *Fabrice*, d'*Antoine* ou de *Brutus*, de *François I* dans les fers ou de *Charles-Quint* triomphant, de *Valois* vainqueur ou de *Coligny* vaincu?

Que dirons-nous de ces grands hommes qui, pour n'avoir point souillé leurs mains dans le sang, n'en sont que plus sûrement immortels? Que dirons-nous du Legislateur de Sparte, qui, après avoir goûté le plaisir de régner, eut le courage de rendre la couronne au légitime possesseur qui ne la lui demandoit pas; de ce doux & pacifique citoyen qui savoit venger ses injures, non par la mort de l'offenseur, mais en le rendant honnête homme? Faudra-t-il démentir l'oracle qui lui accorda presque les honneurs divins, & refuser l'Héroïsme à celui qui a fait des Héros de tous ses compatriotes? Que dirons nous du Législateur d'Athenes qui sut garder sa liberté & sa vertu à la Cour même des tyrans, & osa soutenir en face à un Monarque opulent, que la puissance & les richesses ne rendent point un homme heureux? Que dirons-

nous du plus grand des Romains & du plus vertueux des hommes, de ce modele des citoyens auquel seul l'oppresseur de la Patrie fit l'honneur de le haïr assez pour prendre la plume contre lui, même après sa mort ? Ferons-nous cet affront à l'Héroïsme d'en refuser le titre à *Caton* ? Et pourtant cet homme ne s'est point illustré dans les combats, & n'a point rempli le monde du bruit de ses exploits. Je me trompe ; il en a fait un, le plus difficile qui ait jamais été entrepris, & le seul qui ne sera point imité, quand d'un corps de gens de guerre il forma une société d'hommes sages, équitables & modestes.

On sait assez que le partage d'*Auguste* n'étoit pas la valeur. Ce n'est point aux rives d'Actium, ni dans les plaines de Philippes, qu'il a cueilli les lauriers qui l'ont immortalisé, mais bien dans Rome pacifique & rendue heureuse. L'Univers soumis a moins fait pour la gloire & pour la sûreté de sa vie que l'équité de ses loix & le pardon de *Cinna* : tant les vertus sociales sont dans les Heros même préférables au courage ! Le plus grand Capitaine du Monde meurt assassiné en plein Sénat pour un peu de hauteur indiscrette, pour avoir voulu ajouter un vain titre a un pouvoir réel ; & l'auteur odieux des proscriptions, effaçant ses forfaits à force de justice & de clémence, devient le pere de sa Patrie qu'il avoit désolée, & meurt adoré des Romains qu'il avoit rendu esclaves.

Aux exemples qui se présentent en foule & qu'il ne m'est pas permis d'épuiser, ajoutons quelques réflexions qui confirment les inductions que j'en veux tirer ici. Assigner le premier rang à la valeur dans le caractere Héroïque, ce seroit donner au

bras qui exécute la préférence sur la tête qui projette. Cependant on trouve plus aisément des bras que des têtes. On peut confier à d'autres l'exécution d'un grand projet sans en perdre le principal merite; mais executer le projet d'autrui, c'est rentrer volontairement dans l'ordre subalterne qui ne convient point au Héros.

Ainsi, quelle que soit la vertu qui le caractérise, elle doit annoncer le génie & en être inséparable. Les qualités héroïques ont bien leur germe dans le cœur, mais c'est dans la tête qu'elles se développent & prennent de la solidité. L'Ame la plus pure peut s'égarer dans la route même du bien, si l'esprit & la raison ne la guident, & toutes les vertus s'alterent sans le concours de la sagesse. La fermeté dégenere aisément en opiniâtreté, la douceur en foiblesse, le zele en fanatisme, la valeur en férocité. Souvent une grande entreprise mal concertée fait plus de tort à celui qui la manque, qu'un succes mérité ne lui eût fait d'honneur; car le mépris est ordinairement plus fort que l'estime. Il semble même que, pour établir une réputation éclatante, les talens suppléent bien plus aisément aux vertus que les vertus aux talens. Le Soldat du Nord, avec un génie étroit & un courage sans bornes, perdit sans retour, dès le milieu de sa carriere, une gloire acquise par des prodiges de valeur & de générosité; & il est encore douteux dans l'opinion publique si le meurtrier de *Charles Stuard* n'est point avec tous ses forfaits un des plus grands hommes qui aient jamais existé.

La bravoure ne constitue point un caractere, & c'est au contraire du caractere de celui qui la possede qu'elle tire sa forme particuliere. Elle est vertu

dans une ame vertueuse & vice dans un méchant. Le Chevalier *Bayard* étoit brave ; *Cartouche* l'étoit aussi : mais croira-t-on jamais qu'ils le fussent de la même maniere. La valeur est susceptible de toutes les formes ; elle est généreuse ou brutale, stupide ou éclairée, furieuse ou tranquille, selon l'ame qui la possede ; selon les circonstances, elle est l'épée du vice ou le bouclier de la vertu ; & puisqu'elle n'annonce nécessairement ni la grandeur de l'ame, ni celle de l'esprit, elle n'est point la vertu la plus nécessaire au Héros.

J'ai attaqué une opinion dangereuse & trop répandue ; je n'ai pas les mêmes raisons pour suivre dans tous ces détails la methode des exclusions. Toutes les vertus naissent des differens rapports que la Société à établis entre les hommes. Or le nombre de ces rappors est presque infini. Quelle tâche seroit-ce donc d'entreprendre de les parcourir ? Elle seroit immense, puisqu'il y a parmi les hommes autant de vertus possibles que de vices réels ; elle seroit superflue, puisque dans le nombre des grandes & difficiles vertus dont le Héros a besoin pour bien commander, on ne sauroit comprendre comme nécessaires le grand nombre de vertus plus difficiles encore, dont la multitude a besoin pour obéir. Tel a brillé dans le premier rang, qui, né dans le dernier, fût mort obscur sans s'être fait remarquer. Je ne sais ce qui fût arrivé d'*Epictete*, placé sur le trône du Monde ; mais je sais qu'à la place d'*Epictete*, *César* lui-même n'eût jamais été qu'un chétif esclave.

Bornons-nous donc, pour abréger, aux divisions établies par les Philosophes, & contentons-nous de parcourir les quatre principales vertus aux-

quelles ils raportent toutes les autres, bien sûrs que ce n'est pas dans des qualités accessoires, obscures & subalternes, que l'on doit chercher la base de l'Héroïsme.

Mais dirons-nous que la justice soit cette base, tandis que c'est sur l'injustice même que la plupart des grands hommes ont fondé le monument de leur gloire ? Les uns enivrés d'amour pour la Patrie n'ont rien trouvé d'illégitime pour la servir, & n'ont point hésité d'employer pour son avantage des moyens odieux que leurs ames généreuses n'eussent jamais pu se resoudre d'employer pour le leur ; d'autres dévorés d'ambition n'ont travaillé qu'à mettre leur pays dans les fers, l'ardeur de la vengeance en a porté d'autres à le trahir. Les uns ont été d'avides conquerans, d'autres d'adroits usurpateurs, d'autres même n'ont pas eu honte de se rendre les ministres de la tyrannie d'autrui. Les uns ont méprisé leur devoir, les autres se sont joués de leur foi. Quelques-uns ont été injustes pas système, d'autres par foiblesse, la plupart par ambition : tous sont allés à l'immortalité.

La justice n'est donc pas la vertu qui caractérise le Héros. On ne dira pas mieux que ce soit la tempérance ou la moderation, puisque c'est pour avoir manqué de cette derniere vertu que les hommes les plus célebres se sont rendu immortels, & que le vice opposé à l'autre n a empêché nul d'entr'eux de le devenir ; pas même *Alexandre*, que ce vice affreux couvrit du sang de son ami ; pas même *César*, à qui toutes les dissolutions de sa vie n'ôterent pas un seul autel après sa mort.

La prudence est plutôt une qualité de l'esprit qu'une vertu de l'ame. Mais, de quelque maniere

qu'on l'envisage, on lui trouve toujours plus de solidité que d'éclat, & elle sert plutôt à faire valoir les autres vertus qu'à briller par elle-même. Si elle previent les grandes fautes, elle nuit aussi aux grandes entreprises; car il en est peu où il ne faille toujours donner au hasard beaucoup plus qu'il ne convient à l'homme sage. D'ailleurs, le caractere de l'Héroïsme est de porter au plus haut degré les vertus qui lui sont propres. Or rien n'approche tant de la pusillanimité qu'une prudence excessive. La prudence n'est donc point encore la vertu caractéristique du Héros.

L'homme vertueux est juste, prudent, modéré, sans être pour cela un Héros; & trop fréquemment le Héros n'est rien de tout cela. Ne craignons point d'en convenir; c'est souvent au mépris même de ces vertus que l'Héroïsme a dû son éclat. Que deviendroient *César*, *Alexandre*, *Pyrrhus*, *Annibal*, envisagés de ce côté? Avec quelques vices de moins peut-être eussent-ils été moins célebres; car la gloire est le prix de l'Héroïsme; mais il en faut un autre pour la vertu.

S'il falloit distribuer les vertus à ceux à qui elles conviennent le mieux, j'assignerois la prudence à l'homme d'Etat, la justice au Citoyen, la modération au Sage: pour la force de l'ame, je la donnerois au Héros, & il n'auroit pas à se plaindre de son partage.

En effet, la force est le vrai fondement de l'Héroïsme; elle est la source ou le supplément des vertus qui le composent, & c'est elle qui le rend propre aux grandes choses. Rassemblez à plaisir les qualités qui peuvent concourir à former le grand homme, si vous n'y joignez la force pour les ani-

mer, elles tombent toutes en langueur & l'Héroïſme s'evanouit. Au contraire, la ſeule force de l'ame donne neceſſairement un grand nombre de vertus Heroïques a celui qui en eſt doue, & ſupplée à toutes les autres.

Comme on peut faire des actions de vertu ſans être vertueux, on peut faire de grandes actions ſans avoir droit à l'Heroïſme. Le Heros ne fait pas toujours de grandes actions; mais il eſt toujours prêt à en faire au beſoin, & ſe montre grand dans toutes les circonſtances de ſa vie : voilà ce qui le diſtingue de l'homme vulgaire. Un infirme peut prendre la bêche & labourer quelques momens la terre ; mais il s'épuiſe & ſe laſſe bientôt. Un robuſte laboureur, s'il ne travaille pas ſans ceſſe, le pourroit au moins ſans s'incommoder, & c'eſt à la force qu'il doit ce pouvoir.

Les hommes ſont plus aveugles que méchans, & il y a plus de foibleſſe que de malignité dans leurs vices. Nous nous trompons nous-memes avant que de tromper les autres, & nos fautes ne viennent que de nos erreurs ; nous n'en commettons guere que parce que nous nous laiſſons gagner à de petits intérêts preſens qui nous font oublier les choſes importantes qui ſont plus éloignées. De-là toutes les petiteſſes qui caractériſent le vulgaire ; inconſtance, légéreté, caprice, fourberie, fanatiſme, cruauté : vices qui tous ont leur ſource dans la foibleſſe de l'ame. Au contraire, tout eſt grand & genereux dans une ame forte, parce qu'elle ſait diſcerner le beau du ſpécieux, la réalité de l'apparence, & ſe fixer à ſon objet avec cette fermeté qui écarte les illuſions & ſurmonte les plus grands obſtacles.

C'est ainsi qu'un jugement incertain & un cœur facile à séduire rendent les hommes foibles & petits. Pour etre grand, il ne faut que se rendre maître de soi. C'est au dedans de nous-mêmes que sont nos plus redoutables ennemis, & quiconque aura su les combattre & les vaincre, aura plus fait pour la gloire, au jugement des sages, que s'il eût conquis l'Univers.

Voilà ce que produit la force de l'ame; c'est ainsi qu'elle peut éclairer l'esprit, étendre le génie & donner de l'énergie & de la vigueur à toutes les autres vertus; elle peut même suppléer à celles qui nous manquent; car celui qui ne seroit ni courageux, ni juste, ni sage, ni modéré par inclination, le sera pourtant par raison, si-tôt qu'ayant surmonté ses passions & vaincu ses préjugés, il sentira combien il lui est avantageux de l'être, si-tôt qu'il sera convaincu qu'il ne peut faire son bonheur qu'en travaillant à celui des autres. La force est donc la vertu qui caractérise l'héroïsme, & elle l'est encore par une autre raison, sans replique, que je tire des réflexions d'un grand-homme : les autres vertus, dit le Chancelier *Bacon*, nous délivrent de la domination des vices; la seule force nous garantit de celle de la fortune.

Après avoir déterminé cette vertu caractéristique, je devrois parler de ceux qui sont pavenus à l'héroïsme sans la posséder. Mais comment y seroient-ils parvenus sans la partie qui seule constitue le héros, & qui lui est essentielle? Je n'ai rien à dire la dessus, & c'est le triomphe de ma cause. Parmi les hommes célebres, dont les noms sont inscrits au temple de la Gloire, les uns ont manqué de sagesse,

les autres de modération; il y en a eu de cruels, d'injuſtes, d'imprudens, de perfides; tous ont eu des foibleſſes : nul d'entr'eux n'a été un homme foible. En un mot, toutes les autres vertus ont pu manquer à quelques grands hommes; mais, ſans la force & du génie & de l'ame, il n'y eût jamais de héros.



LA REINE

FANTASQUE,

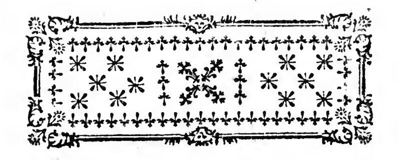
CONTE.

AVERTISSEMENT.

DU LIBRAIRE.

Ce petit Conte écrit anciennement & par une ſorte de défi, (*) n'avoit point encore été imprimé que je ſache. Il y a ſept ou huit ans que pluſieurs amis de M. Rouſſeau en eurent des copies qui ſe multiplierent à Paris & en province; il m'en eſt tombé entre les mains une des moins défigurées. Je ne crois pas que l'auteur me ſache mauvais gré d'imprimer une folie déjà connue, & qu'il a livrée au public lui-même depuis long-temps.

(*) Il s'agiſſoit d'eſſayer de faire un Conte ſupportable & même gai, ſans intrigue, ſans amour, ſans mariage & ſans poliſſonnerie.



LA REINE FANTASQUE,

CONTE.

Il y avoit autrefois un Roi qui aimoit ſon peuple . . . . . Cela commence comme un conte de Fée, interompit le Druide. C'en eſt un auſſi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit ſon peuple, & qui par conſéquent en étoit adoré. Il avoit fait tous ſes efforts pour trouver des miniſtres qui entraſſent dans ſes vues : mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire, par lui-même, toutes les choſes qu'il pouvoit dérober à leur bouillante activité. Entêté du bizarre projet de rendre ſes ſujets heureux, il agiſſoit conſéquemment à cette idée, & une conduite ſi ſinguliere lui donnoit, parmi les Grands, un ridicule ineffaçable : le peuple la béniſſoit, mais à la cour il paſſoit pour un fou. A cela près il ne manquoit pas de mérite, auſſi s'appelloit-il Phénix.

Si ce Prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, inégale, folle par la tête, ſage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice ; voila en peu de mots le portrait de la Reine. Fantaſque étoit ſon nom ; nom célebre, qu'elle avoit reçu de ſes ancêtres en ligne féminine, & dont elle ſoutenoit dignement l'honneur. Cette perſonne ſi illuſtre & ſi raiſonnable étoit le charme & le ſupplice de ſon cher époux ; car elle l'aimoit auſſi fort ſincérement, peut-être à cauſe de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour reciproque qui régnoit entre eux, ils paſſerent pluſieurs années ſans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le roi en étoit pénetré de chagrin, & la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon Prince ne ſe reſſentoit pas tout ſeul : elle s'en prenoit à tout le monde de ce qu'elle n'avoit point d'enfans : il n'y avoit pas un courtiſan à qui elle ne demandât étourdiment quelque ſecret pour en avoir, & qu'elle ne rendît reſponſable du mauvais ſuccès.

Les medecins ne furent point oubliés ; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune, & ils n'ordonnoient pas une drogue, qu'elle ne fît préparer tres-ſoigneuſement pour avoir le plaiſir de la leur jeter au nez à l'inſtant qu'il la falloit prendre. Les Derviches eurent leur tour ; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, ſur-tout aux offrandes ; & malheur aux deſſervans des temples où Sa Majeſté alloit en pélerinage ; elle fourrageoit tout, & ſous prétexte d'aller reſpirer un air prolifique, elle ne manquoit jamais de mettre ſans-deſſus deſſous toutes les cellules des moines. Elle portoit auſſi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de

tous

tous leurs différens équipages : tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un long capuchon, tantôt un ſcapulaire ; il n'y avoit ſorte de maſcarade monaſtique, dont ſa dévotion ne s'aviſât ; & comme elle avoit un petit air éveillé, qui la rendoit charmante ſous tous ces déguiſemens, elle n'en quittoit aucun ſans avoir eu ſoin de s'y faire peindre.

Enfin, à force de dévotions ſi bien faites, à force de médecines ſi ſagement employées, le ciel & la terre exaucerent les vœux de la Reine ; elle devint groſſe au moment qu'on commençoit à en déſeſpérer. Je laiſſe à deviner la joie du Roi & celle du peuple : pour la ſienne elle alla comme toutes ſes paſſions juſqu'à l'extravagance : dans ſes tranſports elle caſſoit & briſoit tout ; elle embraſſoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtiſans, valets ; c'étoit riſquer de ſe faire étouffer que ſe trouver ſur ſon paſſage. Elle ne conoiſſoit point, diſoit-elle, de raviſſement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à ſon aiſe, dans ſes momens de mauvaiſe humeur.

Comme la groſſeſſe de la Reine avoit été longtemps vainement attendue, elle paſſoit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues, les moines à leurs reliques, le peuple à ſes prieres, & le Roi à ſon amour. Chacun s'intéreſſoit à l'enfant qui devoit naître, comme ſi c'eût été le ſien, & tous faiſoient des vœux ſinceres pour l'heureuſe naiſſance du Prince, car on en vouloit un ; & le peuple, les grands & le roi réuniſſoient leurs deſirs ſur ce point. La Reine trouva

fort mauvais qu'on s'avisât de lui prescrire de qui elle devoit accoucher, & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille, ajoutant qu'il lui paroissoit assez singulier que quelqu'un osât lui disputer le droit de disposer d'un bien, qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison ; elle lui dit nettement que ce n'étoit point-là ses affaires, & s'enferma dans son cabinet pour bouder ; occupation chérie, à laquelle elle employoit régulierement au moins six mois de l'année.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mere ne détermineroient pas le sexe de l'enfant ; mais il étoit au désespoir qu'elle donnât ainsi ses travers en spectacle à toute la Cour. Il eût sacrifié tout au monde, pour que l'estime universelle eût justifié l'amour qu'il avoit pour elle ; & le bruit qu'il fit mal-à-propos dans cette occasion, ne fut pas la seule folie que lui eût fait faire le ridicule espoir de rendre sa femme raisonnable.

Ne sachant plus à quel saint se vouer, il eut recours à la Fée discrette, son amie & la protectrice de son royaume. La Fée lui conseilla de prendre les voies de la douceur, c'est-à-dire, de demander excuse à la Reine. Le seul but, lui dit-elle, de toutes les fantaisies des femmes est de désorienter un peu la morgue masculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéissance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayiez de guérir les extravagances de votre femme, est d'extravaguer avec elle. Sitôt que vous cesserez de contrarier ses caprices, assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir, & qu elle n'attend, pour devenir sage, que de vous avoir rendu bien complétement fou. Faites donc les choses de

bonne grace, & cédez en cette occasion, pour obtenir ce que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée, & pour se conformer a son avis, s'etant rendu au cercle de la Reine, il la prit a part, lui dit tout bas qu'il étoit fâche d'avoir contesté mal-àpropos, & qu'il tâcheroit de la dédommager a l'avenir, par sa complaisance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours en disputant impoliment contre elle.

Fantasque, qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule du ridicule de cette affaire, se hâta de lui répondre que sous cette excuse ironique, elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les disputes précédentes; mais que puisque les torts d'un mari n'autorisoient point ceux d'une femme, elle se hâtoit de céder en cette occasion comme elle avoit toujours fait: mon Prince & mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'acoucher d'un garçon, & je sais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand sa Majesté m'honore des marques de sa tendresse, c'est moins pour l'amour de moi que pour celui de son peuple, dont l'intérêt ne l'occupe guere moins la nuit que le jour. Je dois imiter un noble désintéressement, & je vais demander au Divan un mémoire instructif du nombre & du sexe des enfans qui conviennent à la famille royale; mémoire important au bonheur de l'état, & sur lequel toute Reine doit apprendre à régler sa conduite pendant la nuit.

Ce beau soliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention, & je vous laisse à penser combien d'éclats de rire furent assez mal adroitement étouffés. Ah! dit tristement le Roi en sor-

tant & hauſſant les épaules; je vois bien que quand on a une femme folle, on ne peut éviter d'être un ſot.

La Fée diſcrette, dont le ſexe & le nom contraſtoient quelquefois plaiſamment dans ſon caractere, trouva cette querelle ſi réjouiſſante, qu'elle réſolut de s'en amuſer juſqu'au bout. Elle dit publiquement au Roi, qu'elle avoit conſulté les cometes qui préſident à la naiſſance des Princes, & qu'elle pouvoit lui répondre que l'enfant qui naîtroit de lui, ſeroit un garçon; mais en ſecret elle aſſura à la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout à-coup Fantaſque auſſi raiſonnable qu'elle avoit été capricieuſe juſqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaiſance infinie qu'elle prit toutes les meſures poſſibles pour déſoler le Roi & toute la cour. Elle ſe hâta de faire faire une layette des plus ſuperbes, affectant de la rendre ſi propre à un garçon qu'elle devînt ridicule à une fille; il fallut, dans ce deſſein, changer pluſieurs modes, mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre, tout brillant de pierreries, & voulut abſolument que le Roi nommât d'avance le gouverneur & le précepteur du jeune Prince.

Si-tôt qu'elle fut ſûre d'avoir une fille, elle ne parla que de ſon fils, & n'omit aucune des précautions inutiles, qui pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats, en ſe peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les grands & les magiſtrats qui devoient orner ſes couches de leur préſence. Il me ſemble, diſoit-elle à la Fee, voir d'un côté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le

ſexe de l'enfant, & de l'autre, Sa Sacrée Majeſtée baiſſer les yeux, & dire en balbutiant : je croyois..... la Fée m'avoit pourtant dit..... Meſſieurs, ce n'eſt pas ma faute, & d'autres apophthegmes auſſi ſpirituels, recueillis par les ſavans de la Cour, & portés bientôt juſqu'aux extrêmités des Indes.

Elle ſe repréſentoit, avec un plaiſir malin, le déſordre & la confuſion que ce merveilleux événement alloit jeter dans toute l'aſſemblée. Elle ſe figuroit d'avance les diſputes, l'agitation de toutes les dames du palais pour réclamer, ajuſter, concilier en ce moment imprévu les droits de leurs importantes charges, & toute la cour en mouvement pour un beguin.

Ce fut auſſi dans cette occaſion qu'elle inventa le décent & ſpirituel uſage de faire haranguer, par les magiſtrats en robe, le Prince nouveau né. Phenix voulut lui repréſenter que c'étoit avilir la magiſtrature à pure perte, & jeter un comique extravagant ſur tout le cérémonial de la cour, que d'aller en grand appareil étaler du Phœbus à un petit Marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

Et tant mieux ! reprit vivement la Reine, tant mieux pour votre fils ! ne ſeroit-il pas trop heureux que les bêtiſes qu'ils ont à lui dire, fuſſent épuiſees avant qu'il les entendît ? & voulez-vous qu'on lui garde, pour l'âge de raiſon, des diſcours propres à le rendre fou ? Pour Dieu, laiſſez-les haranguer tout leur bien-aiſe, tandis qu'on eſt ſûr qu'il n'y comprend rien, & qu'il en a l'ennui de moins ; vous devez ſavoir, de reſte, qu'on n'en eſt pas toujours quitte à ſi bon marché. Il en fallut paſſer par là ; & de l'ordre exprès de Sa Majeſté,

les préfidens du Sénat & des Académies commencerent à compofer, étudier, raturer & feuilleter leur Vaumoriere & leur Démofthene, pour apprendre à parler à un embryon.

Enfin, le moment critique arriva. La Reine fentit les premieres douleurs avec des transports de joie, dont on ne s'avife guere en pareille occafion. Elle fe plaignoit de fi bonne grace, & pleuroit d'un air fi riant, qu'on eût cru que le plus grand de fes plaifirs étoit celui d'accoucher.

Auffi-tôt ce fut dans tout le palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Miniftres, d'autres le Sénat : le plus grand nombre & les plus preffés alloient pour aller, & roulant leur tonneau comme Diogene, avoient, pour toute affaire, de fe donner un air affairé. Dans l'empreffement de raffembler tant de gens néceffaires, la derniere perfonne à qui l'on fongea, fut l'accoucheur; & le Roi, que fon trouble mettoit hors de lui, ayant demandé par megarde une fage-femme, cette inadvertance excita parmi les Dames des ris immodérés, qui, joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantafque eût gardé de fon mieux le fecret de la Fée, il n'avoit pas laiffé de tranfpirer parmi les femmes de fa maifon; & celles-ci le garderent fi fidellement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la ville, de forte qu'il n'y avoit depuis long-temps que le roi feul qui n'en fût rien. Chacun etoit donc attentif à la fcene qui fe préparoit, l'intérêt public fourniffant un prétexte à tous les curieux de s'amufer aux dépens de la famille royale, ils fe faifoient

une fête d'épier la contenance de leurs Majestés, & de voir comment, avec deux promesses contradictoires, la Fee pourroit se tirer d'affaire, & conserver son crédit.

Oh ça, Monseigneur, dit Jalamir au Druide, en s'interrompant, convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les regles; car vous sentez bien que voici le moment des digressions, des reflexions, des portraits & de ces multitudes de belles choses, que tout auteur, homme d'esprit, ne manque jamais d'employer à propos, dans l'endroit le plus interessant pour exceder ses lecteurs. Comment par dieu! dit le Druide t'imagines tu qu'il y en ait d'assez sots pour lire tout cet esprit-la? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de Monsieur l'auteur, on a bientôt recouvert son etalage avec les feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penses-tu que pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit qu'à toi de la faire? Vraiment il ne falloit que le dire pour le prouver, & malheureusement, je n'ai pas, moi la ressource de tourner les feuillets. Consolez-vous, lui dit doucement Jalamir, d'autres les tourneront pour vous, si jamais on écrit ceci. Cependant, considérez que voilà toute la cour rassemblée dans la chambre de la Reine, que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule peut-être que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, repartit plaisamment le Druide! je ne les connoîtrai que trop par leurs actions: fais-les donc agir, si ton histoire a besoin d'eux, & n'en dis mot, s'ils sont inutiles: je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a

pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil. Mais conter pour conter est si plat... vous ne savez pas combien de belles choses vous allez perdre ! aidez-moi, je vous prie, à me retrouver, car la philosophie m'a tellement emporté, que je ne sais plus à quoi j'en étois du conte.

A cette Reine, dit le Druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher, & avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail: oh, oh, reprit Jalamir, croyez-vous que les enfans des Rois se pondent comme des œufs de grive ? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de pérorer La Reine donc, apres bien de cris & des ris, tira enfin les curieux de peine & la Fée d'intrigue, en mettant au jour une fille & un garcon plus beaux que le soleil & la lune, & qui se ressembloient si fort, qu'on avoit peine à les distinguer ; ce qui fit que dans leur enfance on se plaisoit à les habiller de même.

Dans ce moment si desiré, le Roi sortant de la Majesté pour se rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autre temps il n'eût pas laissé faire à la Reine ; & le plaisir d'avoir des enfans, le rendoit si enfant lui même, qu'il courut sur son balcon crier au peuple à pleine tête : mes amis, réjouissez vous tous, il vient de me naître un fils, à vous un pere, & une fille à ma femme. La Reine qui se trouvoit pour la premiere fois de sa vie à pareille fête, ne s'apperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait ; & la Fée, qui connoissoit son esprit fantasque, se contenta, conformément à ce qu'elle avoit desiré, de lui annoncer dabord une fille. La Reine se la fit apporter ; & ce qui surprit fort les spectateurs,

elle l'embraſſa tendrement à la vérité, mais ſes larmes aux yeux, & avec un air de triſteſſe, qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu juſqu'alors J'ai déjà dit qu'elle aimoit ſincérement ſon époux : elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendriſſement qu'elle avoit lu dans ſes regards durant ſes ſouffrances. Elle avoit fait, dans un temps à la vérité ſinguliérement choiſi, des réflexions ſur la cruauté qu'il avoit à déſoler un mari ſi bon, & quand on lui préſenta ſa fille, elle ne ſongea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un fils. Diſcrette, à qui l'eſprit de ſon ſexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs, pénetra ſur le champ, ce qui ſe paſſoit dans celui de la Reine, & n'ayant plus de raiſon pour lui déguiſer la vérité, elle fit apporter le jeune Prince. La Reine, revenue de ſa ſurpriſe, trouva l'expédient ſi plaiſant, qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle ſe trouva mal, on eut beaucoup de peine à la faire revenir, & ſi la Fée n'eût répondu de ſa vie, la douleur la plus vive alloit ſuccéder aux transports de joie dans le cœur du Roi & ſur les viſages des courtiſans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus ſingulier dans toute cette aventure. Le regret ſincere qu'avoit la reine d'avoir tourmenté ſon mari, lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune prince que pour ſa ſœur, & le roi de ſon côté, qui adoroit la reine, marqua la même préférence à la fille qu'elle avoit ſouhaitée. Les careſſes indirectes que ces deux uniques époux ſe faiſoient ainſi l'un l'autre, devinrent bientôt un goût très-décidé, & la reine ne pouvoit non plus ſe paſſer de ſon fils que le roi de ſa fille.

Ce double événement fit un grand plaisir à tout le peuple, & le rassura du moins pour un temps sur la frayeur de manquer de maître. Les esprits forts, qui s'étoient moqués des promesses de la Fée, furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus; disant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée l'infaillibilité du mensonge, ni a ses prédictions la vertu de rendre impossibles les choses qu'elle annonçoit. D'autres fondés sur la prédilection, qui commençoit à se declarer, poussèrent l'impudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un fils à la Reine, & une fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout se disposoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux nés, & que l'orgueil humain se préparoit à briller humblement aux autels des Dieux...... Un moment, interrompit le Druide, tu me brouilles d'une terrible façon : apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous sommes. D'abord pour rendre la Reine enceinte tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Apres cela tu nous as tout-à-coup fait passer aux Indes. A présent tu viens me parler du baptême, & puis des autels des Dieux. Par le grand Tharamis, je ne sais plus si dans la cérémonie que tu prépares, nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge ou Mahomet. Ce n'est pas qu'a moi Druide il m'importe beaucoup que tes deux bambins soient baptisés ou circoncis, mais encore faut il observer le costume, & ne pas m'exposer à prendre un Evêque pour le Muphti & le Missel pour l'Alcoran. Le grand malheur! lui, dit Jalamir, d aussi fins que vous s'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous ces prélats qui ont des serrails & prennent pour de-

l'Arabe le Latin du bréviaire. Dieu fasse paix à tous les honnêtes Caffards qui suivent l'intolérance du Prophete de la Mecque, toujours prêts à massacrer saintement le genre humain pour la gloire du Créateur. Mais vous devez vous ressouvenir que nous sommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie personne en enfer pour le bien de son ame, où l'on ne s'avise point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les absoudre, & où la Mitre & le Turban verd couvrent également les têtes sacrées pour servir de signalement aux yeux des sages & de parure à ceux des sots.

Je sais bien que les loix de la Géographie, qui reglent toutes les Religions du Monde, veulent que les deux nouveaux nés soient Musulmans, mais on ne circoncit que les mâles, & j'ai besoin que mes jumeaux soient administrés tous deux. Ainsi trouvez bon que je les baptise. Fais, fais, dit le Druide; voilà, foi de Prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aie entendu parler de ma vie. Jamir continua.

La Reine qui se plaisoit à bouleverser toute étiquette, voulut se lever au bout de six jours & sortir le septieme, sous prétexte qu'elle se portoit bien : en effet elle nourrissoit ses enfans. Exemple odieux, dont toutes les femmes lui représenterent très vivement les conséquences. Mais Fantasque qui craignoit les ravages du lait répandu, soutint qu'il n'y a point de temps plus perdu pour le plaisir de la vie que celui qui vient apres la mort, & que le sein d'une femme morte se flétrit encore plus que celui d'une nourrice, ajoutant d'un ton de Duegne, qu'il n'y a point de plus belle gorge aux yeux d'un Mari que celle d'une femme qui

nourrit ses enfans. Cette intervention des Maris dans des soins qui les regardent si peu fit beaucoup rire les Dames; & la Reine, trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès-lors malgré ses caprices presqu'aussi ridicule que son époux, qu'elles appelloient par dérision le bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit aussi tôt le Druide, tu voudrois me donner insensiblement le rôle de Schahbahan, & me faire demander s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un Opéra dans Paris, & un Philosophe à la Cour. Mais poursuis ta rapsodie, & ne me tends plus de ces pieges; car n'étant ni marié ni Sultan, ce n'est pas la peine d'être un sot.

Enfin, dit Jalamir sans répondre au Druide, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du ciel aux deux nouveaux nés. La Fée se rendit de bon matin au Palais, & déclara aux augustes époux, qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance & de son pouvoir. Je veux, dit-elle, avant que l'eau magique les dérobe à ma protection, les enrichir de mes dons, & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier, puisqu'ils exprimeront des perfections dont j'aurai soin de les douer en même temps : mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples, choisissez vous-mêmes, & faites ainsi d'un seul acte de volonté sur chacun de vos deux enfans, ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse, & que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Auſſi-tôt, grande altercation entre les deux époux. La Reine prétendoit ſeule régler à ſa fantaiſie le caractere de toute ſa famille, & le bon Prince, qui ſentoit toute l'importance d'un pareil choix, n'avoit garde de l'abandonner aux caprices d'une femme dont il adoroit les folies ſans les partager. Phéuix vouloit des enfans qui deviniſſent un jour des gens raiſonnables; Fantaſque aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillaſſent à ſix ans, elle s'embarraſſoit fort peu qu'ils fuſſent des ſots à trente. La Fée eut beau s'efforcer de mettre leurs Majeſtés d'accord : bientôt le caractere des nouveaux nés ne fut plus que le prétexte de la diſpute, & il n'étoit pas queſtion d'avoir raiſon, mais de ſe mettre l'un l'autre à la raiſon.

Enfin Diſcrette imagina un moyen de tout ajuſter ſans donner le tort à perſonne; ce fut que chacun diſposât à ſon gré de l'enfant de ſon ſexe. Le Roi approuva un expédient, qui pourvoyoit à l'eſſentiel en mettant à couvert des bizarres ſouhaits de la Reine l'héritier de la Couronne, & voyant les deux enfans ſur les genoux de leur gouvernante, il ſe hâta de s'emparer du Prince, non ſans regarder la ſœur d'un œil de commiſération. Mais Fantaſque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raiſon de l'être, courut comme une emportée à la jeune Princeſſe, & la prenant auſſi dans ſes bras, vous vous uniſſez tous, dit-elle, pour m'irriter; mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ſes enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choiſiſſez maintenant, dit-elle au Roi d'un air de triomphe, & puiſque vous trouvez tant de charmes

à tout diriger, décidez d'un seul mot le sort de votre famille entiere. La Fee & le Roi tâcherent en vain de la détourner d'une résolution qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras ; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle se felicitoit beaucoup d'un expédient qui feroit réjaillir sur sa fille tout le mérite que le Roi ne sauroit pas donner à son fils. Ah ! dit ce Prince outré de depit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'aversion, & vous le prouvez dans l'occasion la plus importante de sa vie ; mais, ajouta-t-il dans un transport de colere dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous ressemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la Reine ; mais je serai vengee, & votre fille vous ressemblera. A peine ces mots furent-ils lâches de part & d'autre avec une impetuosite sans égale, que le Roi désespéré de son etourderie les eût bien voulu retenir : mais c'en étoit fait, & les deux enfans etoient doues sans retour des caracteres demandes. Le garçon reçut le nom de Prince Caprice, & la fille s'appella la Princesse Raison, nom bizarre qu'elle illustra si bien, qu'aucune femme n'osa depuis le porter.

Voilà donc le futur successeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme, & la Princesse sa sœur destinée à posséder un jour toutes les vertus d'un honnête homme, & les qualités d'un bon Roi ; partage qui ne paroissoit pas des mieux entendus, mais sur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaisant fut que l'amour mutuel des deux epoux agissans en cet instant avec toute la force que lui rendoient toujours, mais souvent trop tard, les occasions essentielles, & la prédilec-

tion ne cessant d'agir, chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler le plus mal partagé des deux, & songea moins a le féliciter qu'a le plaindre. Le Roi prit sa fille dans ses bras, & la serrant tendrement, helas! lui dit-il; que te serviroit la beauté meme de ta mere, sans son talent pour la faire valoir? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne! Fantasque plus circonspecte sur ses propres vérités ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur, mais il etoit aisé de douter à l'air triste dont elle le caressoit, qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le roi, la regardant avec une sorte de confusion, lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts, lui dit-il, mais ils sont votre ouvrage; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous, vous êtes cause qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins, dit elle aussi-tôt en sautant au coup de son mari, je suis sûre qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible; phenix touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette saillie, se consola par cette reflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire, qu'en effet, la bonte naturelle & un cœur sensible suffisent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste, dit le Druide à Jalamir en l'interrompant, que j'acheverois l conte pour toi. Ton prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & sera trop bien l'imitateur de sa mere pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le royaume en le voulant réformer. Pour rendre ses sujets heureux, il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts: injuste pour avoir ete imprudent, il commettra de

nouvelles fautes pour réparer les premieres. Comme la ſageſſe ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire aggravera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il ſoit bon, généreux, ſenſible, ſes vertus même lui tourneront à préjudice, & ſa ſeule étourderie, unie à tout ſon pouvoir, le fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté raiſonnée. D'un autre côté, ta princeſſe Raiſon, nouvelle héroïne du pays des Fees, deviendra un prodige de ſageſſe & de prudence, & ſans avoir d'adorateurs, elle ſe fera tellement adorer du peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : ſa bonne conduite avantageuſe à tout le monde & à elle-même, ne fera du tort qu'à ſon frere, dont on oppoſera ſans ceſſe les travers à ſes vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il ſera queſtion d'intervertir l'ordre de la ſucceſſion au trône, d'aſſervir la marotte à la quenouille & la fortune à la raiſon. Les docteurs expoſeront avec emphaſe les conſéquences d'un tel exemple, & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéiſſe aveuglément aux enragés que le ſort peut lui donner pour maîtres, que de ſe choiſir lui-même des chefs raiſonnables; que quoiqu'on interdiſe à un fou le gouvernement de ſon propre bien, il eſt bon de lui laiſſer la ſuprême diſpoſition de nos biens & de nos vies; que le plus inſenſé des hommes eſt préférable encore à la plus ſage des femmes, & que le mâle ou le premier né, fût-il un ſinge ou un loup, il faudroit en bonne politique qu'une heroïne ou un ange naiſſant après lui obéît à ſes volontés. Objections & répliques de la part des ſéditieux, dans leſquelles Dieu ſait comme on verra briller ta ſophiſ-

tique éloquence : car je te connois ; c'est sur-tout à medire de ce qui se fait que ta bile s'exhale avec volupté, & ton amere franchise semble se réjouir de la méchanceté des hommes par le plaisir qu'elle prend à la leur reprocher.

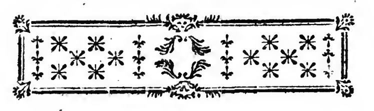
Tubleu, pere Druide, comme vous y allez, dit Jalamir tout surpris! quel flux de paroles! où diable avez vous pris de si belles tirades? vous ne prêchâtes de votre vie aussi-bien dans le bois sacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laissois faire, vous changeriez bientôt un Conte de Fée en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour dans les cabinets des princes Barbe-bleue ou Peau-d'âne, au lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en fraix pour deviner le fond de mon Conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin, j'en vais dans quatre mots expédier un, non pas aussi savant que le vôtre, mais du moins aussi naturel, & à coup sûr plus imprévu.

Vous saurez donc que les deux enfants jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figures, & de plus, habillés de même, le roi croyant avoir pris son fils tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la reine, trompée par le choix de son mari, ayant aussi pris son fils pour sa fille, la fée profita de cette erreur pour douer les deux enfants de la maniere qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la princesse, Raison celui du prince son frere, & en dépit des bizarreries de la reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au trône après la mort du roi, Raison fit beaucoup de bien & fort

AVERTISSEMENT

Ce petit écrit n'est qu'une espece d'extrait de divers endroits où Platon traite de l'Imitation théâtrale. Je n'y ai guere d'autre part que de les avoir rassemblés & liés dans la forme d'un discours suivi, au lieu de celle du Dialogue qu'ils ont dans l'original. L'occasion de ce travail fut la lettre à M. d'Alembert sur les spectacles ; mais n'ayant pu commodément l'y faire entrer, je le mis à part pour être employé ailleurs, ou tout-à-fait supprimé. Depuis lors, cet écrit étant sorti de mes mains, se trouva compris, je ne sais comment, dans un marché qui ne me regardoit pas. Le manuscrit m'est revenu, mais le libraire l'a réclamé comme acquis par lui de bonne foi, & je n'en veux pas dédire celui qui le lui a cédé. Voilà comment cette bagatelle passe aujourd'hui à l'impression.



DE

L'IMITATION

THÉATRALE.

PLus je ſonge à l'établiſſement de notre République imaginaire, plus il me ſemble que nous lui avons preſcrit des loix utiles & appropriées à la nature de l'homme. Je trouve, ſur-tout, qu'il importoit de donner, comme nous avons fait, des bornes à la licence des poëtes, & de leur interdire toutes les parties de leur art qui ſe rapportent à l'imitation. Nous reprendrons même, ſi vous voulez, ce ſujet, à préſent que les choſes plus importantes ſont examinées: &, dans l'eſpoir que vous ne me dénoncerez pas à ces dangereux ennemis, je vous avouerai que je regarde tous les auteurs dramatiques, comme les corrupteurs du peuple, ou de quiconque ſe laiſſant amuſer par leurs images, n'eſt pas capable de les conſidérer ſous leur vrai point de vue, ni de donner à ces fables le correctif dont elles ont beſoin. Quelque reſpect que j'aie pour Homere, leur modele & leur premier maître, je ne crois pas lui devoir plus qu'à la vérité ; & pour commencer par m'aſſurer d'elle, je vais d'abord rechercher ce que c'eſt qu'imitation.

Pour imiter une chose, il faut en avoir l'idée. Cette idee est abstraite, absolue, unique & indépendante du nombre d'exemplaires de cette chose qui peuvent exister dans la nature. Cette idee est toujours anterieure à son execution : car l'architecte qui construit un palais, a l'idee d'un palais avant que de commencer le sien. Il n'en fabrique pas le modele, il le suit, & ce modele est d'avance dans son esprit.

Borne par son art à ce seul objet, cet artiste ne sait faire que son Palais ou d'autres palais semblables; mais il y en a de bien plus universels, qui font tout ce que peut executer au monde quelque ouvrier que ce soit; tout ce que produit la nature, tout ce que peuvent faire de visible au ciel, sur la terre, aux enfers, les dieux memes. Vous comprenez bien que ces artistes si merveilleux sont des peintres, & même le plus ignorant des hommes en peut faire autant avec un miroir. Vous me direz que le peintre ne fait pas ces choses, mais leurs images: autant en fait l'ouvrier qui les fabrique réellement, puisqu'il copie un modele qui existoit avant elles.

Je vois là trois palais bien distincts. Premiérement, le modele ou l'idée originale qui existe dans l'entendement de l'architecte, dans la nature, ou tout au moins dans son auteur avec toutes les idées possibles dont il est la source En second lieu, le palais de l'architecte, qui est l'image de ce modele; & enfin le palais du peintre, qui est l'image de celui de l'architecte. Ainsi Dieu, l'architecte & le peintre sont les auteurs de ces trois palais. Le premier palais est l'idée originale, existante par elle-même; le second en est l'image; le troisieme est l'image de l'image, ou ce que nous appellons proprement imi-

tation : d'où il suit que l'imitation ne tient pas, comme on croit le second rang, mais le troisieme dans l'ordre des êtres, & que, nulle image n'étant exacte & parfaite, l'imitation est toujours d'un degré plus loin de la vérité qu'on ne pense.

L'architecte peut faire plusieurs palais sur le même modele ; le peintre, plusieurs tableaux du même Palais : mais quant au type ou modele original, il est unique ; car si l'on supposoit qu'il y en eût deux semblables, ils ne seroient plus originaux ; ils auroient un modele original, commun à l'un & à l'autre, & c'est celui-là seul qui seroit le vrai. Tout ce que je dis ici de la peinture, est applicable à l'imitation théâtrale : mais avant que d'en venir là, examinons plus en détail les imitations du peintre.

Non-seulement il n'imite dans ses tableaux que les images des choses ; savoir, les productions sensibles de la nature, & les ouvrages des artistes ; il ne cherche pas même à rendre exactement la vérité de l'objet, mais l'apparence : il le peint tel qu'il paroit être, & non pas tel qu'il est. Il le peint sous un seul point de vue, & choisissant ce point de vue à sa volonté, il rend, selon qu'il lui convient, le même objet agréable ou difforme aux yeux des spectateurs. Ainsi jamais il ne dépend d'eux de juger de la chose imitée en elle même ; mais ils sont forcés d'en juger sur une certaine apparence, & comme il plait à l'imitateur : souvent même ils n'en jugent que par l'habitude, & il entre de l'arbitraire jusques dans l'imitation (a).

(a) L'expérience nous apprend que la belle harmonie ne flatte point une oreille non prevenue,

L'art de repreſenter les objets eſt fort différent de celui de les faire connoître. Le premier plaît ſans

---

quoiqu'il n'y a que la ſeule habitude qui nous rende agréables les conſonnances, & nous les faſſe diſtinguer des intervalles les plus diſcordans. Quant à la ſimplicité des rapports ſur laquelle on a voulu fonder le plaiſir de l'harmonie, j'ai fait voir dans l'Encyclopédie, au mot *Conſonnance*, que ce principe eſt inſoutenable, & je crois facile à prouver que toute notre harmonie eſt une invention barbare & gothique, qui n eſt devenue que par trait de temps, un art d'imitation. Un magiſtrat ſtudieux qui, dans ſes momens de loiſir, au lieu d'aller entendre de la muſique, s'amuſe à en approfondir les ſyſtêmes, a trouvé que le rapport de la quinte n'eſt de deux à trois que par approximation, & que ce rapport eſt rigoureuſement incommenſurable. Perſonne au moins ne ſauroit nier qu'il ne ſoit tel ſur nos clavecins en vertu du tempérament; ce qui n'empêche pas ces quintes ainſi tempérées de nous paroître agréables. Or où eſt, en pareil cas, la ſimplicité du rapport qui devroit nous les rendre telles? Nous ne ſavons point encore ſi notre ſyſtême de muſique n'eſt pas fondé ſur de pures conventions; nous ne ſavons point ſi les principes n'en ſont pas tout-à-fait arbitraires, & ſi tout autre ſyſtême, ſubſtitué à celui-là, ne parviendroit pas, par l'habitude, à nous plaire également. C'eſt une queſtion diſcutée ailleurs. Par une analogie aſſez naturelle, ces reflexions pourroient en exciter d'autres au ſujet de la peinture ſur le ton d'un tableau, ſur l'accord des couleurs, ſur certaines parties du deſſein où il entre peut être plus d'arbitraire qu'on ne penſe, & où l'imitation même peut avoir des regles de convention. Pourquoi les peintres n'oſent-ils entreprendre des imitations nouvelles, qui n'ont contr'elles que leur nouveauté, & paroiſſent d'ailleurs tout-à-fait

instruire;

instruire ; le second instruit sans plaire. L'artiste qui leve un plan & prend des dimensions exactes, ne fait rien de fort agréable à la vue ; aussi son ouvrage n'est-il recherché que par les gens de l'art. Mais celui qui trace une perspective, flatte le peuple & les ignorans, parce qu'il ne leur fait rien connoître, & leur offre seulement l'apparence de ce qu'ils connoissoient déjà. Ajoutez que la mesure, nous donnant successivement une dimension & puis l'autre, nous instruit lentement de la vérité des choses, au lieu que l'apparence nous offre le tout à la fois, & sous l'opinion d'une plus grande capacité d'esprit, flatte le sens, en séduisant l'amour-propre.

Les représentations du peintre, dépourvues de toute réalité, ne produisent même cette apparence, qu'à l'aide de quelques vaines ombres & de quelques légers simulacres qu'il fait prendre pour la chose même. S'il y avoit quelque mélange de vérité dans ses imitations, il faudroit qu'il connût les

---

du ressort de l'art? Par exemple, c'est un jeu pour eux de faire paroître en relief une surface plane, pourquoi donc nul d'entr'eux n'a-t il tenté de donner l'apparence d'une surface plane à un relief? S'ils font qu'un plafond paroisse une voûte, pourquoi ne font-ils pas qu'une voûte paroisse un plafond? Les ombres, diront-ils, changent d'apparence à divers points de vue; ce qui n'arrive pas de même aux surfaces planes. Levons cette difficulté, & prions un peintre de peindre & colorier une statue de maniere qu'elle paroisse plate, rase, & de la même couleur, sans aucun dessein, dans un seul jour & sous un seul point de vue. Ces nouvelles considérations ne seroient peut-être pas indignes d'être examinées par l'amateur éclairé qui a si bien philosophé sur cet art.

objets qu'il imite ; il seroit naturaliste, ouvrier, physicien, avant d'être peintre. Mais au contraire, l'étendue de son art n'est fondée que sur son ignorance ; & il ne peint tout, que parce qu'il n'a besoin de rien connoître. Quand il nous offre un philosophe en méditation, un astronome observant les astres, un géometre traçant des figures, un tourneur dans son attelier, fait-il pour cela tourner, calculer, méditer, observer les astres? Point du tout, il ne sait que peindre. Hors d'état de rendre raison d'aucune des choses qui sont dans son tableau, il nous abuse doublement par ses imitations, soit en nous offrant une apparence vague & trompeuse, dont ni lui, ni nous ne saurions distinguer l'erreur ; soit en employant des mesures fausses pour produire cette apparence, c'est-à-dire, en altérant toutes les véritables dimensions selon les loix de la perspective : de sorte que, si le sens du spectateur ne prend point le change, & se borne à voir le tableau tel qu'il est, il se trompera sur tous les rapports des choses qu'on lui présente, ou les trouvera tous faux. Cependant l'illusion sera telle que les simples & les enfans s'y méprendront, qu'ils croiront voir des objets que le peintre lui-même ne connoît pas, & des ouvriers à l'art desquels il n'entend rien.

Apprenons par cet exemple à nous défier de ces gens universels, habiles dans tous les arts, versés dans toutes les sciences, qui savent tout, qui raisonnent de tout, & semblent réunir à eux seuls les talens de tous les mortels. Si quelqu'un nous dit connoître un de ces hommes merveilleux, assurons-le, sans hésiter, qu'il est la dupe des prestiges d'un charlatan, & que tout le savoir de ce grand Philosophe n'est fondé

que fur l'ignorance de fes admirateurs, qui ne favent point diftinguer l'erreur d'avec la vérité, ni l'imitation d'avec la chofe imitée.

Ceci nous mene à l'examen des auteurs tragiques & d'Homere leur chef (*b*), car plufieurs affurent qu'il faut qu'un poëte tragique fache tout; qu'il connoiffe à fond les vertus & les vices, la politique & la morale, les loix divines & humaines, & qu'il doit avoir la fcience de toutes les chofes qu'il traite, ou qu'il ne fera jamais rien de bon. Cherchons donc fi ceux qui relevent la Poéfie à ce point de fublimité ne s'en laiffent point impofer auffi par l'art imitateur des Poëtes; fi leur admiration pour ces immortels ouvrages ne les empêche point de voir combien ils font loin du vrai, de fentir que ce font des couleurs fans confiftance, de vains fantômes, des ombres, & que pour tracer de pareilles images, il n'y a rien de moins néceffaire que la connoiffance de la vérité; ou bien, s'il y a dans tout cela quelque utilité réelle, & fi les poëtes favent, en effet, cette multitude de chofes, dont le vulgaire trouve qu'ils parlent fi bien.

Dites-moi, mes amis, fi quelqu'un pouvoit avoir à fon choix le portrait de fa maîtreffe ou l'original, lequel penferiez-vous qu'il choisît? Si quelque artifte pouvoit faire également la chofe imitée ou fon fimulacre, donneroit-il la préférence au dernier,

---

(*b*) C'étoit le fentiment commun des Anciens, que tous leurs Auteurs tragiques n'étoient que les copiftes & les imitateurs d'Homere. Quelqu'un difoit des tragédies d'Euripide : *Ce font les reftes des feftins d'Homere qu'un convive emporte chez lui.*

en objets de quelque prix, & se contenteroit-il d'une maison en peinture, quand il pourroit s'en faire une en effet? Si donc l'auteur tragique savoit réellement les choses qu'il prétend peindre, qu'il eût les qualités qu'il décrit, qu'il sût faire lui-même tout ce qu'il fait faire à ses personnages, n'exerceroit-il pas leurs talens? Ne pratiqueroit-il pas leurs vertus? N'éléveroit-il pas des monumens à sa gloire plutôt qu'à la leur? & n'aimeroit-il pas mieux faire lui-même des actions louables, que se borner à louer celles d'autrui? Certainement le mérite en seroit tout autre; & il n'y a pas de raison pourquoi, pouvant le plus, il se borneroit au moins. Mais que penser de celui qui nous veut enseigner ce qu'il n'a pas pu apprendre? & qui ne riroit de voir une troupe imbécille aller admirer tous les ressorts de la politique & du cœur humain, mis en jeu par un étourdi de vingt ans, à qui le moins sensé de l'assemblée ne voudroit pas confier la moindre de ses affaires?

Laissons ce qui regarde les talens & les arts. Quand Homere parle si bien du savoir de Machaon, ne lui demandons point compte du sien sur la même matiere. Ne nous informons point des malades qu'il a guéris, des éleves qu'il a faits en médecine, des chefs-d'œuvre de gravure & d'orfévrerie qu'il a finis, des ouvriers qu'il a formés, des monumens de son industrie. Souffrons qu'il nous enseigne tout cela, sans savoir s'il en est instruit. Mais quand il nous entretient de la guerre, du gouvernement, des loix, des sciences qui demandent la plus longue étude & qui importent le plus au bonheur des hommes, osons l'interrompre un moment & l'interroger ainsi: O divin Homere! nous admirons vos leçons, & nous n'attendons, pour les suivre, que de voir comment

vous les pratiquez vous-même ; si vous êtes réellement ce que vous vous efforcez de paroître ; si vos imitations n'ont pas le troisieme rang, mais le second après la vérité, voyons en vous le modele que vous nous peignez dans vos ouvrages ; montrez-nous le capitaine, le législateur & le sage dont vous nous offrez si hardiment le portrait. La Grece & le monde entier célebrent les bienfaits des grands hommes qui posséderent ces arts sublimes, dont les préceptes vous coûtent si peu. Lycurgue donna des loix à Sparte, Charondas à la Sicile & à l'Italie, Minos aux Crétois, Solon à nous. S'agit-il des devoirs de la vie, du sage gouvernement de la maison, de la conduite d'un citoyen dans tous les états ? Thales de Milet & le Scythe Anacharsis donnerent à la fois l'exemple & les préceptes. Faut-il apprendre à d'autres ces mêmes devoirs, & instituer des Philosophes & des Sages qui pratiquent ce qu'on leur a enseigné ? Ainsi fit Zoroastre aux Mages. Pythagore à ses disciples, Lycurgue à ses concitoyens. Mais vous, Homere, s'il est vrai que vous ayiez excellé en tant de parties ; s'il est vrai que vous puissiez instruire les hommes & les rendre meilleurs ; s'il est vrai qu'à l'imitation vous ayiez joint l'intelligence, & le savoir au discours, voyons les travaux qui prouvent votre habileté, les états que vous avez institués, les vertus qui vous honorent, les disciples que vous avez faits, les batailles que vous avez gagnées, les richesses que vous avez acquises. Que ne vous êtes-vous concilié des foules d'amis ? que ne vous êtes-vous fait aimer & honorer de tout le monde ? Comment se peut-il que vous n'ayiez attiré près de vous que le seul Cléophile ? encore n'en fites-vous qu'un ingrat. Quoi ! un Prota-

gore d'Abdere, un Prodicus de Chio, sans sortir d'une vie simple & privée, ont attroupé leurs contemporains autour d'eux, leur ont persuadé d'apprendre d'eux seuls l'art de gouverner son pays, sa famille & soi-même; & ces hommes si merveilleux, un Hésiode, un Homere, qui savoient tout, qui pouvoient tout apprendre aux hommes de leurs temps, en ont été négligés au point d'aller érrans, mendiant par tout l'univers, & chantant leurs vers de ville en ville, comme de vils baladins ? Dans ces siecles grossiers, où le poids de l'ignorance commençoit à se faire sentir, où le besoin & l'avidité de savoir concouroit à rendre utile & respectable tout homme un peu plus instruit que les autres, si ceux-ci eussent été aussi savans qu'ils sembloient l'être ; s'ils avoient eu toutes les qualités qu'ils faisoient briller avec tant de pompe, ils eussent passé pour des prodiges ; ils auroient été recherchés de tous ; chacun se seroit empressé pour les avoir, les posséder, les retenir chez soi ; & ceux qui n'auroient pu les fixer avec eux, les auroient plutôt suivis par toute la terre, que de perdre une occasion si rare de s'instruire & de devenir des Héros pareils à ceux qu'on leur faisoit admirer (*c*)

(*c*) Platon ne veut pas dire qu'un homme entendu pour ses intérêts & versé dans les affaires lucratives, ne puisse, en trafiquant de la poésie, ou par d'autres moyens, parvenir à une grande fortune. Mais il est fort différent de s'enrichir & s'illustrer par le métier de Poëte, ou de s'enrichir & s'illustrer par les talens que le Poëte prétend enseigner. Il est vrai qu'on pouvoit alléguer à Platon l'exemple de Tirtée; mais il se fût tiré d'affaire avec une distinction, en le considérant plutôt comme orateur que comme poëte.

Convenons donc que tous les poëtes, à commencer par Homere, nous représentent, dans leurs tableaux, non le modele des vertus, des talens, des qualités de l'ame, ni les autres objets de l'entendement & des sens qu'ils n'ont pas en eux-mêmes, mais les images de tous ces objets tirés d'objets étrangers, & qu'ils ne sont pas plus près en cela de la vérité, quand ils nous offrent les traits d'un héros ou d'un capitaine, qu'un peintre qui, nous peignant un géometre ou un ouvrier, ne regarde point à l'art où il n'entend rien, mais seulement aux couleurs & à la figure. Ainsi font illusion les noms & les mots à ceux qui, sensibles au rythme & à l'harmonie, se laissent charmer à l'art enchanteur du poëte, & se livrent à la séduction par l'attrait du plaisir; en sorte qu'ils prennent les images d'objets qui ne sont connus, ni d'eux, ni des auteurs, pour les objets mêmes, & craignent d'être détrompés d'une erreur qui les flatte, soit en donnant le change à leur ignorance, soit par les sensations agréables, dont cette erreur est accompagnée.

En effet, ôtez au plus brillant de ces tableaux le charme des vers & les ornemens étrangers qui l'embellissent; dépouillez-le du coloris de la Poésie ou du style, & n'y laissez que le dessein, vous aurez peine à le reconnoître, ou s'il est reconnoissable, il ne plaira plus; semblable à ces enfans plutôt jolis que beaux, qui, parés de leur seule fleur de jeunesse, perdent avec elle toutes leurs graces, sans avoir rien perdu de leurs traits.

Non-seulement l'imitateur ou l'auteur du simulacre ne connoît que l'apparence de la chose imitée, mais la véritable intelligence de cette chose n'appartient pas même à celui qui l'a faite. Je vois

dans ce tableau des chevaux attelés au char d'Hector : ces chevaux ont des harnois, des mords, des rênes ; l'orfevre, le forgeron, le sellier ont fait ces diverses choses, le peintre les a représentées ; mais, ni l'ouvier qui les fait, ni le peintre qui les dessine, ne savent ce qu'elles doivent être ; c'est à l'écuyer ou au conducteur qui s'en sert, à déterminer leur forme sur leur usage ; c'est à lui seul de juger si elles sont bien ou mal, & d'en corriger les défauts. Ainsi dans tout instrument possible, il y a trois objets de pratique à considérer ; savoir, l'usage, la fabrique & l'imitation. Ces deux derniers arts dépendent manifestement du premier, & il n'y a rien d'imitable dans la nature à quoi l'on ne puisse appliquer les mêmes distinctions.

Si l'utilité, la bonté la beauté d'un instrument, d'un animal, d'une action, se rapporte à l'usage qu'on en tire ; s'il n'appartient qu'à celui qui les met en œuvre d'en donner le modele, & de juger si ce modele est fidellement exécuté, loin que l'imitateur soit en état de prononcer sur les qualités des choses qu'il imite, cette décision n'appartient pas même à celui qui les a faites. L'imitateur suit l'ouvrier dont il copie l'ouvrage ; l'ouvrier suit l'artiste qui sait s'en servir ; ce dernier, seul, apprécie également la chose & son imitation, ce qui confirme que les tableaux du poëte & du peintre n'occupent que la troisieme place après le premier modele ou la vérite.

Mais le poëte qui n'a pour juge qu'un peuple ignorant auquel il cherche à plaire, comment ne défigurera-t-il pas, pour le flatter, les objets qu'il lui présente ? Il imitera ce qui paroît beau à la multitude, sans se soucier s'il l'est en effet. S'il

peint la valeur, aura-t-il Achille pour juge? S'il peint la ruse, Ulysse le reprendra-t-il? Tout au contraire, Achille & Ulisse seront ses personnages; Thersite & Dolon ses spectateurs.

Vous m'objecterez que le philosophe ne sait pas non plus lui-même tous les arts dont il parle, & qu'il étend souvent ses idées aussi loin que le poëte étend ses images. J'en conviens, mais le philosophe ne se donne pas pour savoir la vérité, il la cherche; il examine, il discute, il étend nos vues, il nous instruit même en se trompant; il propose ses doutes pour des doutes, ses conjectures pour des conjectures, & n'affirme que ce qu'il sait. Le philosophe qui raisonne, soumet ses raisons à notre jugement; le poëte & l'imitateur se fait juge lui même. En nous offrant ses images, il les affirme conformes à la vérité: il est donc obligé de la connoître si son art a quelque réalité; en peignant tout, il se donne pour tout savoir. Le poëte est le peintre qui fait l'image; le philosophe est l'architecte qui leve le plan: l'un ne daigne pas même approcher de l'objet pour le peindre; l'autre mesure avant que de tracer.

Mais de peur de nous abuser par des fausses analogies, tâchons de voir plus distinctement à quelle partie, à quelle faculté de notre ame se rapportent les imitations du poëte, & considérons d'abord d'où vient l'illusion de celles du peintre. Les mêmes corps, vus à diverses distances, ne paroissent pas de même grandeur, ni leurs figures également sensibles, ni leurs couleurs de la même vivacité. Vus dans l'eau, ils changent d'apparence; ce qui étoit droit, paroît brisé; l'objet paroît flotter avec l'onde. A travers un verre sphérique ou creux, tous les rap-

ports des traits ſont changés : à l'aide du clair & des ombres, une ſurface plane ſe releve ou ſe creuſe au gré du peintre ; ſon pinceau grave des traits auſſi profonds que le ciſeau du ſculpteur, & dans les reliefs qu'il fait tracer ſur la toile, le toucher, démenti par la vue, laiſſe à douter auquel des deux on doit ſe fier. Toutes ces erreurs ſont évidemment dans les jugemens précipités de l'eſprit. C'eſt cette foibleſſe de l'entendement humain, toujours preſſé de juger ſans connoître, qui donne priſe à tous ces preſtiges de magie, par leſquels l'optique & la méchanique abuſent de nos ſens. Nous concluons, ſur la ſeule apparence, de ce que nous connoiſſons à ce que nous ne connoiſſons pas, & nos inductions fauſſes ſont la ſource de mille illuſions.

Quelles reſſources nous ſont offertes contre ces erreurs ? Celles de l'examen & de l'analyſe. La ſuſpenſion de l'eſprit, l'art de meſurer, de peſer, de compter, ſont les ſecours que l'homme a pour vérifier les rapports des ſens, afin qu'il ne juge pas de ce qui eſt grand ou petit, rond ou quarré, rare ou compacte, éloigné ou proche, par ce qui paroît l'être, mais par ce que le nombre, la meſure & le poids lui donnent pour tel. La comparaiſon, le jugement des rapports trouvés par ces diverſes opérations, appartiennent inconteſtablement à la faculté raiſonnante, & ce jugement eſt ſouvent en contradiction avec celui que l'apparence des choſes nous fait porter. Or nous avons vu ci-devant que ce ne ſauroit être par la même faculté de l'ame, qu'elle porte des jugements contraires des mêmes choſes conſidérées ſous les mêmes relations : d'où il ſuit que ce n'eſt point la plus noble de nos facultés, ſavoir la raiſon, mais une faculté différente

& inférieure, qui juge sur l'apparence & se livre au charme de l'imitation. C'est ce que je voulois exprimer ci-devant, en disant que la peinture, & généralement l'art d'imiter, exerce ses opérations loin de la vérité des choses, en s'unissant à une partie de notre ame dépourvue de prudence & de raison, & incapable de rien connoître par elle-même de réel & de vrai (*d*). Ainsi l'art d'imiter, vil par sa nature & par la faculté de l'ame sur laquelle il agit, ne peut que l'être encore par ses productions, du moins quant au sens matériel qui nous fait juger des tableaux du peintre. Considérons maintenant le même art appliqué par les imitations du poëte immédiatement au sens interne, c'est-à-dire, à l'entendement.

La scene représente les hommes agissant volontairement ou par force, estimant leurs actions bonnes ou mauvaises, selon le bien ou le mal qu'ils pensent leur en revenir, & diversement affectés à cause d'elles, de douleur ou de volupté. Or par les raisons que nous avons déjà discutées, il est impossible que l'homme ainsi présenté soit jamais d'accord avec lui-même; & comme l'apparence & la réalité des objets sensibles lui en donnent des opinions contraires, de même il apprécie différemment les objets de ses actions, selon qu'ils sont éloignés ou

(*d*) Il ne faut pas prendre ici ce mot de *partie* dans un sens exact, comme si Platon supposoit l'ame réellement divisible ou composée. La division qu'il suppose & qui lui fait employer le mot de *partie*, ne tombe que sur les divers genres d'opérations par lesquelles l'ame se modifie, & qu'on appelle autrement *facultés*.

proches, conformes ou opposés à ses passions; & ses jugements, mobiles comme elles, mettent sans cesse en contradiction ses desirs, sa raison, sa volonté & toutes les puissances de son ame.

La scene représente donc tous les hommes, & même ceux qu'on nous donne pour modeles, comme affectés autrement qu'ils ne doivent l'être, pour se maintenir dans l'état de modération qui leur convient. Qu'un homme sage & courageux perde son fils, son ami, sa maîtresse, enfin, l'objet le plus cher à son cœur, on ne le verra point s'abandonner à une douleur excessive & déraisonnable; & si la foiblesse humaine ne lui permet pas de surmonter tout-à fait son affliction, il la tempérera par la constance; une juste honte lui fera renfermer en lui-même une partie de ses peines; & , contraint de paroître aux yeux des hommes, il rougiroit de dire & faire, en leur présence, plusieurs choses qu'il dit & fait étant seul. Ne pouvant être en lui tel qu'il veut, il tâche au moins de s'offrir aux autres tel qu il doit être. Ce qui le trouble & l'agite, c'est la douleur & la passion; ce qui l'arrête & le contient, c'est la raison & la loi; & dans ces mouvemens opposés, sa volonté se déclare toujours pour la derniere.

En effet, la raison veut qu'on supporte patiemment l'adversité, qu'on n'en aggrave pas le poids par des plaintes inutiles, qu'on n'estime pas les choses humaines au delà de leur prix, qu'on n'épuise pas à pleurer ses maux, les forces qu'on a pour les adoucir, & qu'enfin l'on songe quelquefois qu'il est impossible à l'homme de prévoir l'avenir & de se connoître assez lui-même pour savoir si ce qui lui arrive est un bien ou un mal pour lui.

Ainsi se comportera l'homme judicieux & tempérant, en proie à la mauvaise fortune. Il tâchera de mettre à profit ses revers mêmes, comme un joueur prudent cherche à tirer parti d'un mauvais point que le hasard lui amene ; & sans se lamenter comme un enfant qui tombe, & pleure auprès de la pierre qui l'a frappé, il saura porter, s'il le faut, un fer salutaire à sa blessure, & la faire saigner pour la guérir. Nous dirons donc que la constance & la fermeté dans les disgraces, sont l'ouvrage de la raison, & que le deuil, les larmes, le désespoir, les gémissemens appartiennent à une partie de l'ame opposée à l'autre, plus débile, plus lâche, & beaucoup inférieure en dignité.

Or, c'est de cette partie sensible & foible que se tirent les imitations touchantes & variées, qu'on voit sur la scene. L'homme ferme, prudent, toujours semblable à lui-même, n'est pas si facile à imiter ; &, quand il le seroit, l'imitation, moins variée, n'en seroit pas si agréable au vulgaire, il s'intéresseroit difficilement à une image qui n'est pas la sienne, & dans laquelle il ne reconnoîtroit ni ses mœurs, ni ses passions : jamais le cœur humain ne s'identifie avec des objets qu'il sent lui être absolument étrangers. Aussi l'habile poëte, le poëte qui sait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple & aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui qui n'écoute que la voix de la sagesse ; mais il charme les spectateurs, par des caracteres toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le theâtre de cris & de gémissements, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penser que c'est une triste chose

que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen, qu'avec des imitations plus faciles & plus diverses, le poëte émeut & flatte davantage les spectateurs.

Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer, altere, & change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, & à traiter d'hommes durs & sans sentimens ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte, en toute occasion, sur les affections naturelles. Au contraire nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, sont l'eternel jouet des événemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis; ceux qui ne connoissent d'autre regle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du sexe qui les subjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions, ni d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie; les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris, & ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre.

C'est donc avec raison que nous blâmions les imitations du Poëte, & que nous les mettions au même rang que celles du Peintre, soit pour être également éloignées de la vérité, soit parce que l'un & l'autre flattant également la partie sensible de l'ame, & négligeant la rationnelle, renversent

l'ordre de nos facultés, & nous font ſubordonner le meilleur au pire. Comme celui qui s'occuperoit dans la République à ſoumettre les bons aux méchans, & les vrais chefs aux rebelles, ſeroit ennemi de la Patrie & traître à l'Etat ; ainſi le Poëte imitateur porte les diſſenſions & la mort dans la République de l'ame, en élevant & nourriſſant les plus viles facultés aux dépens des plus nobles, en épuiſant & uſant ſes forces ſur les choſes les moins dignes de l'occuper, en confondant par de vains ſimulacres le vrai beau avec l'attrait menſonger qui plaît à la multitude, & la grandeur apparente avec la véritable grandeur.

Quelles ames fortes oſeront ſe croire à l'épreuve du ſoin que prend le Poëte de les corrompre ou de les décourager ? Quand Homere ou quelque Auteur tragique nous montre un Héros ſurchargé d'affliction, criant, lamentant, ſe frappant la poitrine ; un Achille, fils d'une Déeſſe, tantôt étendu par terre & répendant des deux mains du ſable ardent ſur ſa tête, tantôt errant comme un forcené ſur le rivage, & mêlant au bruit des vagues ſes hurlemens effrayans ; un Priam, vénérable par ſa dignité, par ſon grand âge, par tant d'illuſtres enfans, ſe roulant dans la fange, ſouillant ſes cheveux blancs, faiſant retentir l'air de ſes imprécations, & apoſtrophant les Dieux & les hommes ; qui de nous, inſenſible à ces plaintes, ne s'y livre pas avec une ſorte de plaiſir ? Qui ne ſent pas naître en ſoi-même le ſentiment qu'on nous repréſente ? Qui ne loue pas ſérieuſement l'art de l'Auteur, & ne le regarde pas comme un grand Poëte, à cauſe de l'expreſſion qu'il donne à ſes tableaux, & des affections qu'il nous communique ? Et cependant lorſqu'une afflic-

tion domeſtique & réelle nous atteint nous-mêmes, nous nous glorifions de la ſupporter modérément, de ne nous en point laiſſer accabler juſqu'aux larmes; nous regardons alors le courage que nous nous efforçons d'avoir comme une vertu d'homme, & nous nous croirions auſſi lâches que des femmes, de pleurer & gémir comme ces Héros qui nous ont touchés ſur la ſcene. Ne ſont-ce pas de fort utiles Spectacles que ceux qui nous font admirer des exemples que nous rougirions d'imiter, & où l'on nous intéreſſe à des foibleſſes dont nous avons tant de peine à nous garantir dans nos propres calamités? La plus noble faculté de l'ame, perdant ainſi l'uſage & l'empire d'elle-même, s'accoutume à fléchir ſous la loi des paſſions; elle ne réprime plus nos pleurs & nos cris; elle nous livre à notre attendriſſement pour des objets qui nous ſont étrangers; & ſous prétexte de commiſération pour des malheurs chimériques, loin de s'indigner qu'un homme vertueux s'abandonne à des douleurs exceſſives, loin de nous empêcher de l'applaudir dans ſon aviliſſement, elle nous laiſſe applaudir nous-mêmes de la pitié qu'il nous inſpire; c'eſt un plaiſir que nous croyons avoir gagné ſans foibleſſe & que nous goûtons ſans remords.

Mais en nous laiſſant ainſi ſubjuguer aux douleurs d'autrui, comment réſiſterons-nous aux nôtres, & comment ſupporterons-nous plus courageuſement nos propres maux que ceux dont nous n'appercevons qu'une vaine image? Quoi! ſerons-nous les ſeuls qui n'aurons point de priſe ſur notre ſenſiblilité? Qui eſt-ce qui ne s'appropriera pas dans l'occaſion ces mouvemens auxquels il ſe prête ſi volontiers? Qui eſt-ce qui ſaura refuſer

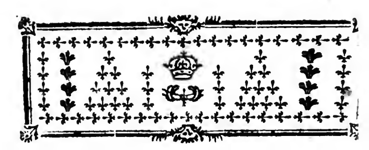
à ses propres malheurs les larmes qu'il prodigue à ceux d'un autre! J'en dis autant de la Comédie, du rire indécent qu'elle nous arrache, de l'habitude qu'on y prend de tourner tout en ridicule, même les objets les plus sérieux & les plus graves, & de l'effet presque inévitable par lequel elle change en bouffons & plaisans de Théâtre les plus respectables des Citoyens. J'en dis autant de l'amour, de la colere, & de toutes les autres passions, auxquelles devenant de jour en jour plus sensibles par amusement & par jeu, nous perdons toute force pour leur résister, quand elles nous assaillent tout de bon. Enfin, de quelque sens qu'on envisage le Théâtre & ses imitations, on voit toujours, qu'animant & fomentant en nous les dispositions qu'il faudroit contenir & réprimer, il fait dominer ce qui devroit obéir; loin de nous rendre meilleurs & plus heureux, il nous rend pires & plus malheureux encore, & nous fait payer aux depens de nous-mêmes le soin qu'on y prend de nous plaire & de nous flatter.

Quand donc, ami Glaucus, vous rencontrerez des enthousiastes d'Homere; quand ils vous diront qu'Homere est l'instituteur de la Grece & le maître de tous les arts, que le gouvernement des Etats, la discipline civile, l'éducation des hommes & tout l'ordre de la vie humaine sont enseignés dans ses écrits; honorez leur zele; aimez & supportez-les comme des hommes doués de qualités exquises; admirez avec eux les merveilles de ce beau génie; accordez-leur avec plaisir qu'Homere est le Poëte par excellence, le modele & le chef de tous les Auteurs tragiques. Mais songez toujours que les Hymnes en l'honneur des Dieux & les louanges des

grands hommes sont la seule espece de Poésie qu'il faut admettre dans la République, & que, si l'on y souffre une fois cette Muse imitative qui nous charme & nous trompe par la douceur de ses accens, bientôt les actions des hommes n'auront plus pour objet, ni la loi, ni les choses bonnes & belles, mais la douleur & la volupté; les passions excitées domineront au lieu de la raison; les Citoyens ne seront plus des hommes vertueux & justes, toujours soumis au devoir & à l'équité, mais des hommes sensibles & foibles qui feront le bien ou le mal indifferemment, selon qu'ils seront entraînés par leur penchant. Enfin, n'oubliez jamais qu'en bannissant de notre Etat les drames & pieces de Théâtre, nous ne suivons point un entêtement barbare, & ne méprisons point les beautés de l'art, mais nous leur préférons les beautés immortelles qui résultent de l'harmonie de l'ame & de l'accord de ses facultés.

Faisons plus encore: pour nous garantir de toute partialité, & ne rien donner à cette antique discorde qui regne entre les Philosophes & les Poëtes, n'ôtons rien à la Poésie & à l'imitation de ce qu'elles peuvent alléguer pour leur défense, ni à nous des plaisirs innocens qu'elles peuvent nous procurer. Rendons cet honneur à la vérité d'en respecter jusqu'à l'image, & de laisser la liberté de se faire entendre à tout ce qui se renomme d'elle. En imposant silence aux Poëtes, accordons à leurs amis la liberté de les défendre & de nous montrer, s'ils peuvent, que l'art condamné par nous comme nuisible n'est pas seulement agréable, mais utile à la République & aux Citoyens. Ecoutons leurs raisons d'une oreille impartiale, & convenons de bon

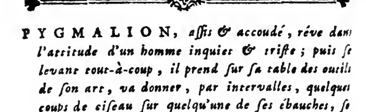
cœur que nous aurons beaucoup gagné pour nous-mêmes, s'ils prouvent qu'on peut se livrer sans risque à de si douces impressions. Autrement, mon cher Glaucus, comme un homme sage épris des charmes d'une maîtresse, voyant sa vertu prête à l'abandonner, rompt, quoiqu'à regret, une si douce chaîne, & sacrifie l'amour au devoir & à la raison; ainsi, livrés dès notre enfance aux attraits séducteurs de la Poésie, & trop sensibles, peut-être, à ses beautés, nous nous munirons pourtant de force & de raison contre ses prestiges : si nous osons donner quelque chose au goût qui nous attire, nous craindrons au moins de nous livrer à nos premieres amours : nous nous dirons toujours qu'il n'y a rien de sérieux, ni d'utile dans tout cet appareil dramatique : en prêtant quelquefois nos oreilles à la Poésie, nous garantirons nos cœurs d'être abusés par elle, & nous ne souffrirons point qu'elle trouble l'ordre & la liberté, ni dans la République intérieure de l'ame, ni dans celle de la Société humaine. Ce n'est pas une légere alternative que de se rendre meilleur ou pire, & l'on ne sauroit peser avec trop de soin la délibération qui nous y conduit. O mes amis! c'est, je l'avoue, une douce chose de se livrer aux charmes d'un talent enchanteur, d'acquérir par lui des biens, des honneurs, du pouvoir, de la gloire : mais la puissance, & la gloire, & la richesse, & les plaisirs, tout s'éclipse & disparoît comme une ombre aupres de la justice & de la vertu.



PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

Le théâtre représente un attelier de Sculpteur. Sur les côtés, on voit des blocs de marbre, des grouppes, des statues ébauchées. Dans le fond est une autre statue cachée sous un pavillon d'une étoffe légere & brillante, ornée de crépines & de guirlandes.



PYGMALION, *assis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triste; puis se levant tout-à-coup, il prend sur sa table des outils de son art, va donner, par intervalles, quelques coups de ciseau sur quelqu'une de ses ébauches, se recule & regarde d'un air mécontent & découragé.*

IL n'y a point là d'ame ni de vie; ce n'est que de la pierre; je ne ferai jamais rien de tout céla. O mon génie! où es-tu? Mon talent, qu'es-tu devenu? Tout mon feu s'est éteint, mon imaginatioa

s'eſt glacée, le marbre ſort froid de mes mains. Pygmalion, tu ne fais plus des Dieux, tu n'es qu'un vulgaire artiſte..... Vils inſtrumens, qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez plus mes maux.

Il jette avec dédain ſes outils, & ſe promene quelque temps, en rêvant les bras croiſés.

Que ſuis-je devenu?... quelle étrange révolution s'eſt faite en moi!... Tyr, ville opulente & ſuperbe, les monumens des arts, dont tu brilles, ne m'attirent plus. J'ai perdu le goût que je prenois à les admirer. Le commerce des artiſtes & des philoſophes me devient inſipide; l'entretien des peintres & des poëtes eſt ſans attraits pour moi; la louange & la gloire n'élevent plus mon ame; les éloges de ceux qui en recevront de la poſtérité, ne me touchent plus; l'amitié même a perdu pour moi ſes charmes. Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvres de la nature, que mon art oſoit imiter, & ſur les pas deſquels les plaiſirs m'attiroient ſans ceſſe; vous, mes charmans modeles, qui m'embraſiez, à la fois, des feux de l'amour & du génie, depuis que je vous ai ſurpaſſés, vous m'êtes tous indifférens.

Il s'aſſied, & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet attelier, par un charme inconcevable... je ne ſais rien faire... & je ne puis m'en éloigner... J'erre de grouppe en grouppe... de figure en figure... Mon ciſeau foible... incertain... ne reconnoît plus ſon guide... Ces ouvrages groſſiers, reſtés à leur timide ébauche, ne ſentent plus la main, qui jadis les eût animés.

(Il se leve impétueusement.)

C'en est fait... c'en est fait.,. j'ai perdu mon génie... Si jeune encore, je survis à mon talent... Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévoue?... Qu'ai-je en moi qui semble m'embraser?.. Quoi! dans la langueur d'un génie éteint, sent-on ces émotions? Sent-on ces élans des passions impétueuses, cette inquiétude insurmontable, cette agitation secrete qui me tourmente, & dont je ne puis démêler la cause? J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportois à mes travaux. Je l'ai caché sous le voile; mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus, je suis plus triste, & ne suis pas plus attentif. Qu'il va m'être cher, qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage! Quand mon génie éteint ne produira plus rien de grand, de beau, de digne de moi, je montrerai ma Galathée, & je dirai: Voilà ce que fit autrefois Pygmalion! ô ma Galathée! quand j'aurai tout perdu, tu me resteras, & je serai consolé.

(Il s'approche du pavillon, puis se retire, va, vient, & s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.)

Mais, pourquoi la cacher... qu'est-ce que j'y gagne?... Réduit à l'oisiveté, pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres? Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué: peut être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure. Aucune grace imagi-

nable ne doit manquer à un objet si charmant, Peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. Il la faut revoir, l'examiner de nouveau. Que dis-je ? ah ! je ne l'ai point encore examinée, je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

(Il va pour lever le voile, & le laisse retomber comme effrayé.)

Je ne sais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile : une frayeur me saisit : je crois toucher au sanctuaire de quelque Divinité .... Insensé ! c'est une pierre, c'est ton ouvrage. Qu'importe ? on sert des Dieux dans nos Temples, qui ne sont pas d'une autre matiere, & qui n'ont pas été faits d'une autre main.

(Il leve le voile en tremblant, & se prosterne ; on voit la statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit, mais exhaussé par un gradin de marbre, formé de marches demi-circulaires.

O Galathée ! recevez mon hommage : oui, je me suis trompé, j'ai voulu vous faire Nymphe, & je vous ai fait Déesse : Vénus même est moins belle que vous ...... Vanité ! foiblesse humaine ! je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage ! Je m'enivre d'amour-propre, je m'adore dans ce que j'ai fait .... Non, rien de si beau ne parût dans la nature ; j'ai passé l'ouvrage des Dieux. Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains ! ... mes mains les ont donc touchées ! .... Ma bouche a donc pu .... Pygmalion ..... Je vois un défaut ; ce vêtement couvre trop le nu ; il faut l'échancrer davantage : les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

(Il prend son maillet & son ciseau, puis s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher ; enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.)

Quel tremblement! .... quel trouble! ..... je tiens le ciseau d'une main mal assurée ...... Je ne puis .... je n'ose .... je gâterai tout ....

(Il s'encourage, & enfin, présentant son ciseau, il en donne un coup, &, saisi d'effroi, il le laisse tomber, en poussant un grand cri)

Dieux ! je sens la chair palpitante repousser le ciseau ! ...

(Il descend, tremblant & confus.)

Vaine terreur!.. fol aveuglement!.. Non, je n'y toucherai point. Les Dieux m'épouvantent sans doute ; elle est déjà consacrée à leur rang.

(Il la considere de nouveau.)

Que veux-tu changer ?... regarde.... quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ? Ah! c'est sa perfection qui fait son défaut. Divine Galathée! moins parfaite, il ne te manqueroit rien.

(tendrement)

Mais il ne te manque qu'une ame ; ta figure ne peut s'en passer.

(Avec plus d'attendrissement encore.)

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

(Il

(Il s'arrête long-temps, puis retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente, entrecoupée & changée.)

Quels désirs osois-je former?.... quels vœux insensés!... Qu'est-ce que je sens?... ô ciel! le voile de l'illusion tombe.... & je n'ose voir dans mon cœur, j'aurois trop à m'en indigner.

(Longue pause dans un profond accablement.)

Voilà donc la noble passion qui m'égare..... C'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici.... un marbre, une pierre, une masse informe & dure, travaillée avec ce fer... Insensé! rentre en toi-même... gémis sur toi, sur ton erreur... vois ta folie... Mais non...

(Impétueusement.)

Non, je n'ai point perdu le sens: non, je n'extravague point; non, je ne me reproche rien.... Ce n'est point de ce marbre que je suis épris, c'est d'un être vivant qui lui ressemble; c'est de la figure qu'il offre à mes yeux...... En quelque lieu que soit cette figure adorable, quelque corps qui la porte, & quelque main qui l'ait faite, elle aura tous les vœux de mon cœur.... Oui, ma seule folie est de discerner la beauté; mon seul crime est d'y être sensible.... Il n'y a rien là dont je doive rougir....

(Moins vivement, mais toujours avec passion.)

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet, pour embraser mes sens, & retourner avec mon ame à leur source! Helas! il reste immobile & froid, tandis que mon cœur, embrasé par ses charmes, voudroit quitter mon corps, pour aller

échauffer le sien..... Je crois, dans mon délire, pouvoir m'élancer hors de moi.... je crois pouvoir lui donner ma vie, & l'animer de mon ame.... Ah! que Pygmalion meure pour vivre dans Galathée.... Que dis je? ô ciel! si j'étois elle, je ne la verrois pas, je ne serois pas celui qui l'aime..... Non, que ma Gâlathée vive, & que je ne sois pas elle.... Ah! que je sois toujours un autre, pour vouloir toujours être à elle, pour la voir, pour l'aimer, pour en être aimé.

Transports, tourmens, vœux, désirs, rage, impuissance, amour terrible, amour funeste!... tout l'enfer est dans mon cœur agité.... Dieux puissans! Dieux bienfaisans! Dieux du peuple, qui connnûtes les passions des hommes! ah! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes, voyez cet objet, voyez mon cœur; soyez justes, & méritez vos autels.

(*Avec un enthousiasme plus pathétique.*)

Et toi, sublime essence qui te caches aux sens, & te fais sentir aux cœurs!... ame de l'univers, principe de toute existence, toi, qui par l'amour donne l'harmonie aux élémens, la vie à la matiere, le sentiment aux corps, & la forme à tous les êtres.... feu sacré! céleste Vénus! par qui tout se conserve & se reproduit sans cesse!... ah! où est ton équilibre? où est ta force expansive? Où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve?.... Où est ta chaleur vivifiante dans l'inanité de mes vains desirs?... Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur, & le froid de la mort reste sur ce marbre; je péris par l'excès de vie qui lui

manque..... Hélas!... je n'attends point de prodiges : il exiſte, il doit ceſſer : l'ordre eſt trouble; la nature eſt outragée; rends leur empire à ſes lois; rétablis ſon cours bienfaiſant, & verſe également ta divine influence. Oui, deux êtres manquent à la plénitude des choſes. Partage leur cette ardeur dévorante qui conſume l'un ſans animer l'autre. C'eſt toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le ſentiment & la vie.... Donne-lui la moitié de la mienne..... Donne lui tout s'il le faut, il me ſuffira de vivre en elle. O toi, qui daignes ſourire aux hommages des mortels! qui ne ſens rien, ne t'honore pas. Etends ta gloire avec tes œuvres. Déeſſe de la beauté, épargne cet affront à la nature, qu'un ſi parfait modele ſoit l'image de ce qui n'eſt pas.

Il revient à lui par degrés avec un mouvement d'aſſurance & de joie.

Je reprends mes ſens.... quel calme inattendu, quel courage ineſpéré me ranime!.... Une fievre mortelle embraſoit mon ſang : un baume de confiance & d'eſpoir coule dans mes veines : je crois me ſentir renaître.... Ainſi, le ſentiment de notre dépendance ſert quelquefois à notre conſolation. Quelque malheureux que ſoient les mortels, quand ils ont invoqué les Dieux, ils ſont plus tranquilles : mais cette injuſte confiance trompe ceux qui font des vœux inſenſés. Helas! en l'état où je ſuis on invoque tout, & rien ne nous écoute. L'eſpoir qui nous abuſe eſt plus inſenſé que le deſir. Honteux de tant d'égarement, je n'oſe pas même en contempler la cauſe. Quand je veux lever les

yeux ſur cet objet fatal, je ſens un nouveau trouble, une palpitation me ſuffoque, une ſecrete frayeur m'arrête....

(Ironie amere.)

Eh, regarde, malheureux! deviens intrépide, oſe fixer une ſtatue.

Il la voit s'animer, & ſe détourne ſaiſi d'effroi & le cœur ſerré de douleur.

Qu'ai-je vu?.... Dieux!.... qu'ai-je cru voir?... le coloris des chairs..... un feu dans les yeux..... des mouvemens même.... Ce n'étoit pas aſſez d'eſpérer des prodiges; pour comble de miſeres, enfin je l'ai vu.

(Excès d'accablement.)

Infortuné! c'en eſt donc fait..... ton délire eſt à ſon dernier terme; ta raiſon t'abandonne ainſi que ton génie : ne la regrette point, Pygmalion, ſa perte couvrira ton opprobre.

(Vive indignation.)

Il eſt trop heureux pour l'amant d'une pierre de devenir un homme à viſion.

(Il ſe retourne & voit la Statue ſe mouvoir & deſcendre elle-même les gradins. Il ſe jette à genoux, leve les mains & les yeux au Ciel.)

Dieux immortels!... Vénus!.. Galathée!.. ô preſtige d'un amour forcené!....

(Galathée ſe touche.)

GALATHÉE.

Moi.

PYGMALION *transporté.*

Moi !

GALATHÉE *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion, qui passez jusqu'à mes oreilles, ah ! n'abandonnez jamais mes sens.

(*Galathée fait quelques pas & touche un marbre.*)

Ce n'est plus moi.

Pygmalion, dans des agitations, dans des transports qu'il a peine à contenir, suit tous ses mouvemens, l'écoute, l'observe avec une vive attention qui lui permet à peine de respirer.

Galathée s'avance vers lui & le regarde.

Il se leve précipitamment, lui tend les bras & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui, il tressaillit, prend cette main, la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.

GALATHÉE, *avec un soupir.*

Ah ! encore moi....

PYGMALION.

Oui, cher & charmant objet ; oui, digne chef-d'œuvre de mes mains, de mon cœur, & des dieux.... c'est toi, c'est toi seul.... je t'ai donné tout mon être ; je ne vivrai plus que par toi.

FIN.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce troisieme Tome.





